



Chefs-d'oeuvre de P. Corneille

Pierre Corneille

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

BERNARD LE BOVIER DE FONTENELLE

SONNEVEU.

L IERRE Corneille naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomte de Rouen, et de Marthe le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnaissance pour toute la société. Il se mit d'abord au barreau, sans goût, et sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle : le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introduit. Le plaisir de cette aventure eut dans Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas; et sur ce léger sujet il fit la comédie de Mélite, qui parut en 1629. On y découvrit un caractère original; on connut que la comédie alloit se perfectionner; et, sur la confiance de Corneille. I. a

VI VIE DE p. CORNEILLE.

qu'on eut vu du nouvel auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudroient retrancher de son recueil, et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles; mais, outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de Corneille. ^

* Comme on a promis des notes grammaticales , il est juste d'observer que la confiance du nouvel autœur est une faute de langue. On a de la confiance en quelqu'un , dans le mérite et les talents de quelqu'un , mais non pas DU mérite et des talents. On a de la défiance de , et de la confiance Eiv. Cette remarque est pour les étrangers ; ils pourraient être induits en erreur par cette inadvertance de M. de Fontenelle , qui écrivait d'ailleurs avec autant de pureté que de grâce et de finesse.

'^ Ce qu'on ne peut lire ne peut guère servir à la gloire de l'auteur. La gloire est le concert des louanges constantes du public. Deux ou trois littérateurs qui diront d'un ouvrage mauvais en soi, Cet ouvrage était bon pour son temps, ne procureront à l'auteur aucune gloire. Corneille n'est point un grand homme pour avoir fait de mauvaises comédies , bien moins mauvaises que celles de son temps, mais pour avoir fait des tragédies infiniment supérieures à celles de son temps, et dans lesquelles. il y a des morceaux supérieurs à tous ceux du théâtre «l'Athènes.

V I D E p. C O R N E I L L E. vii

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumière qui lui est propre; les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré ; les bons esprits y atteignent ; les excellents le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talents est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là. Mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne , il ne

s'appuie que sur ses i propres forces , il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux eu mérite, s ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre ; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison , de deux auteurs dont les ouvi'ages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suflit donc de le considérer en lui-même; mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille,

vm VIE DE P. CORNEILLE.

comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Mélite est divine, si vous la lisez après les pièces de Hardj, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est, sans comparaison, mieux entendu , le dialogue mieux tourne , les mouvements mieux conduits, les scènes plus ngréables; surtout , et c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé, il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avoit guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat, on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de Mélite fut que cette pièce étoit trop simple, et avoit trop peu d'événements. Corneille , piqué de cette critique , fit Clitandre , et y sema les incidents et les aventures avec une très vicieuse profusion , plus pour censurer le goût du public , que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui

fut permis de revenir à son naturel. La Galerie du Palais , la Veuve, la Suivante, la Place royale, sont plus raisonnables.

Î Sous voici dans le temps où le théâtre devint florissant par la faveur ' du cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander

' Malgré le cardinal de Richelieu , qui , voulant être ix)ête, voulut humilier Corneille, et élever les mauvais auteurs.

yiE DE p. CORNEILLE. ix

■ qu'il se forme des poètes ^ , des peintres , tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces, qui n'at;tendent, pour se déclarer, que leurs ordres, ou plutôt leurs grâces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens,' et à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa : mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas; témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de Clitandre, imprimée en 1632 *:« Que si j'ai renfermé cette pièce, dit-il, dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point

' C'est de quoi je douic beaucoup. Notre meilleur peintre, Le Poussin, fut persécuté; et les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres, qui avaient déjà donné leurs chefs-d'œuvre avant d'être récompensés. Rameau avait fait tous ses bons ouvrages de musique au milieu des plus grandes traverses; et Corneille lui-même fut très peu encouragé. Homère vécut errant et pauvre. Le Tasse fut le plus malheureux

des hommes de son temps. Camoëns et Milon lurent plus malheureux encore. Chapelain fut récompensé; et je ne tonnaux aucun homme de génie qui n'ait été persécuté.

'■* Les tragédies italiennes du seizième siècle étaient dans la règle des trois unités, règle admirable d'Aristote. La Sophonibbe de Mairet fut la première pièce de théâtre

XVIE DE p. CORNEILLE.

Mérite, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que, si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. »

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique, inconnues d'abord & méprisées, quelque temps après combattues, puis reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de Cinna.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista bientôt après; et depuis Clitandre, sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'éleva déjà au-dessus de son siècle, prit tout-à-coup l'essor dans Médée, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Sénèque;

en France dans laquelle cette loi fut suivie. Elle est de 1633.

En Angleterre , en Espagne , on ne s'est assujetti qu'à cette règle , et encore très rarement.

V I E D E p. C O 11 N E I L L E. xi

mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même
'.

Ensuite il retomba dans la comédie ; et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. L'illusion comique, dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui n'excuse point par ses agréments sa bizarrerie et son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse et le grand Mogol , et qui une fois en sa vie avoit empêché le soleil de se lever à son heure prescrite , parcequ'on ne trouvoit point l'Aurore , qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode. Mais qui représentoient-ils ? à qui en vouloit-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité ce seroit nous faire trop d'honneur.

Après l'illusion comique, Corneille se releva , plus grand et plus fort que jamais , et fit le Cid. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès- Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui de toutes les comédies du monde ne connoissoient que le Cid. L'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux, Coxielle avoit dans son cabinet cette pièce traduite «a toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavon

' Les louanges trop exagées font tort à celui qui les donne , sans relever celui qui les reçoit.

xii VIE DE P. CORNEILLE.

et la turque; elle étoit en allemand, en anglois , eu flamand ; et , par une exactitude flamande , on l'a voit rendue vers pour vers '. Elle étoit en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avoient bien voulu copier euxmêmes une pièce dont l'original leur appartenoit. M. Péliſſon , dans son Histoire de l'académie, dit qu'en plusieurs provinces de France il étoit passé en proverbe de dire, Cela est beau comme le Cid. Si ce proverbe a péri , il faut s'en prendre aux auteurs ^, qui ne le goûtöient pas , et à la cour , où c'eût été très mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu ^.

Ce grand homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument , d'abaisser la redoutable

— , — ■ W I ■ ■ ■ Il

' On en use encore ainsi en Italie, et même en Angleterre. Il y a de nos ouvrages de poésie traduits en ces deux langues , vers pour vers ; et ce qui est étonnant , c'est qu'ils sont assez bien traduits.

2 J'ose plutôt penser qu'il faut s'en prendre à Cinna, qui fut mis par toute la cour au-dessus du Cid , quoiqu'il ne fût pas si touchant.

^ Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille , que quand Scudéri eut donné sa mauvaise pièce de l'Amour tyrannique , que le cai'diual tiouvait divine, SaiTaziu, par ordre de ce ministre, fit une mauvaise préface, dans laquelle il louait Hardy, sans oseï nommer Corneille.

maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son grë, ne lui suffisoit point; il y vouloit joindre encore celle de faire des comédies. Quand le Cid parut, il en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage , ce qui ne dut pas être fort difficile, et il se mit à leur tête. Scudéri publia ses observations sur le Cid , adressées à l'Académie françoise , qu'il en faisoit juge , et que le cardinal son fondateur sollicitoit puissamment contre la pièce accusée. Mais afin que l'Académie pût juger, ses statuts vouloient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille , y consentit. On tira donc de lui une espèce de consentement , qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal , et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, et qui étoit son bienfaiteur " ? car il récompensoit comme ministre ce même mérite dont il étoit jaloux comme poëte ; et il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie françoise (h)nnna ses sentiments sur le Cid, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle .sut conserver tous les égards qu'elle devoit et à la passiou

* Pierre Coniniile avait le malheur de recevoir une petite pension du cardinal , pour avoir quelque temps travaillé sous lui aux pièce-i des cinq auteurs.

XIV VIE DE P. CORNEILLE

du cardinal et à l'estime prodigieuse c[^]ue le public avoit conçue du Cid. Elle satisfit le cardinal en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce , et le public en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au Cid, il s'éleva encore dans les Horaces; enfin il alla jusqu'à Cinna et à Polyeucte, au-dessus desquels il n'y a rien ^

^ On peut croire que Fontenelle parle ainsi . moins parcequ'il était neveu du grand Corneille, que parcequ'il était l'eunemi de Racine, qui avait fait contre lui une épigramme piquante, à laquelle il avait répondu par une épigramme plus violente encore. Les connaisseurs pensent qu'Athalie est très supérieure à Polyeucte, par la simplicité du sujet, par la régularité, par la grandeur des idées, par la sublimité de l'expression, par la beauté de la poésie. Il est vrai que ces connaisseurs reprochent au prêtre Jo;id d'être impitoyable et fanatique, de dire à sa femme, qui parle à Matliau, « ISc craignez- vous pas que ces murailles ne tombent sur vous, et que l'enfer ne vous engloutisse? » d'aller beaucoup au-delà de son ministère; d'empêcher qu'Athalie n'élève le petit Joas, qui est son seul liéritier; de faire tomber la reine dans le piège ; d'ordonner son siqplique comme s'il était son juge ; de prendre enfin le brave Abner pour dupe. On reproche à Mathan de se vanter de ses crimes : on leproche à la pièce des longueurs. Presque tous ces défauts sont ceux du sujet : mais le gi and mérite de cette tragédie est d'être la première qui ait

Ces pièces-là étoient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions , et plus encore par son génie , trouva les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre françois. Il lui a donné le premier une forme raisonnable ; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât Polyeucte, Corneille le lut il l'hôtel de Rambouillet , souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandoient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avoit déjà. Mais, (quelques jours après, Voiture vint trouver Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que Polyeucte n'avoit pas réussi comme il pensoit ' , que surtout le christianisme avoit

intéressé sans amour ; au lieu que , dans Polyeucte , le plus grand mérite est l'amour de Sévère.

' C'est qu'on n'avoit encore vu que les comédies de la Passion et des Actes des Apôtres. D'ailleurs il faut peut-être pardonner à l'hôtel de Rambouillet d'avoir condamné l'imprudence punissable de Polyeucte et de Nérarque, qui exercent dans le temple une violence que Dieu n'a jamais commandée. On pouvoit craindre encore qu'un homme qui résigne sa femme à son rival ne passât pour

XVI VIE DE P. CORNEILLE.

extrêmement déplu. Corneille alarmé voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprennent : mais enfin il

la leur laissa, sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouoit point parcequ'il étoit trop mauvais acteur. Étoit-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit Polyeucte. Ensuite vint le Menteur, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol , selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le Menteur soit très agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre , j'avoue que la comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les pièces, c'étoit l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes; et c'est pourquoy on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissoient pas d'être fort plaisantes , et pleines d'esprit. Témoin le Menteur dont nous parlons , Don Bertrand de Ciearal , le Geôlier de soi-même. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue; on ne songeoit point aux mœurs et aux caractères ; on alloit chercher bien loin le ridicule dans des événements imaginés avec beaucoup de

lin imbécile plutôt que pour un bon chrétien. Le caractère bas de Félix pouvait déplaire ; mais on ne faisait pas réflexion que Sévère et Pauline feroient recuser la pièce.

VIE DE P. CORNEILLE. xvii

peine, et on ne s'avisait point de l'aller prendre dans le cœur humain , où est sa principale habitation '. Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable , et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme le Menteur eut beaucoup de succès , Corneille lui donna une suite, mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement , dont il tire en même temps le double fruit et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire , et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la Suite du Menteur succéda Rodogune. Il a écrit quelque part que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre Rodogune et Cinna ; et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur I» I I I I I... -I « .

' Fontenelle oublie ici que la comédie du Menteur est une pièce de caractère. Il y a beaucoup d'incidents , il en faut aussi. Les pièces de Molière n'en ont peut-être pas assez. Tous servent à faire paraître le caractère du Menteur.

On avoit, long-temps avant Molière, plusieurs pièces dans ce goût en Espagne, le Menteur, le Jaloux, l'Impie ou le Convie de pierre, traduit depuis par Molière sous le nom du Festin de pierre.

p. Corn.-Ille. I. 1)

x\ m VIE DE P. CORNEILLE.

cela : mais peut-être préféroit-il Rodogune parcequ'elle lui avoit extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire , je ne mettrois point le différent entre Rodogune et Cinna, il

me paroît aisé de choisir entre elles; et je connois quelque pièce de Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.- On apprendra dans les examens de P. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, 1 histoire de Théodore, d'HéracIus , de Don Sanche d'Aragon , d'Andromède, de Nicomède, et de Pertharite. On y verra pourquoi Théodore et Don Sanche d'Aragon réussirent fort peu, et pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne put souffrir dans Théodore la seule idée du péril d& la prostitution ; et si le public étoit devenu si délicat, à qui Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même? Avant lui, le viol réussissoit dans les pièces de Hardj. Il manqua à Don Sanche un suffrage illustre, qui lui fit manquer tous ceux de la cour ; exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore, sans comparaison, plus insupportable dans Pertharite, que la prostitution ne l'avoit été dans Théodoix*. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemplei les plus remarquables des

VIE DE P. CORNEILLE. xix

vicissitudes du inonde; etBélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégôûta du théâtre, et déclara qu'il y renoaçoit , dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir; et cette raison n'est que trop bonne, surtout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination , et c'est ce qu'on appelle communément esprit dans le monde , ressemble k la beauté , et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient.

Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté ; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres , et qui donnent plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. C'est à-peu-près ce qui arriva à Corneille; il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie , mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avoit poussé les grands sentiments aussi loin que la nature pouvoit stouffrir qu'ils allassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans *

• Tout cela est dit mal-à-propos : Perihnrte est de iGj3. Corneille n'avait que quarante-sept ans.

xx VIE DE p. CORNEILLE.

Peiiharite, une reine consent à e'pouser un tyrait qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils uni([ue qu'elle a , et que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment , au lieu d'être noble , n'est que dur ; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté. ^

Après Pertharite , Corneille , rebuté du théâtre , entreprit la traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ. 11 y fut porté par des pères jésuites de ses amis, par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès' prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant , si j'ose en parler avec une liberté que je ne

devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de l'Imitation de Jésus-Christ, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers , qui étoit naturelle à

* Comme s'il n'y avait que cela de mauvais dans Pertharite !

'■' Il y a une grande différence entre le débit et le succès. liCS jésuites, qui avaient un très grand crédit, firent lire le livre à leurs dévotes , et dans les couvents. Ils le prênaient, on l'achetait, et on s'ennuyait. Aujourd'hui c% livre est inconnu. L'Imitation n'est pas plus faiJe pour fcfiT mise en vers qu'un* épître de S, Paul.

V I E D E p. C O R N E I L L E. xxi

Corneille; et je crois même qu'absolument la forme des vers lui est contraire. Ce livre , le plus beau c|ui soit parti de la main d'un homme, puisque l'évangile n'en vient pas , n'iroit pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'Imitation en vers. Mais enfin, sollicité par M. Fouquet, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel , il se rengagea au tliéâtre. M. le sur-intendant, pour lui faciliter ce retour, et lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets , lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut OE-dipe ; Thomas Corneille son frère prit Camma , qui étoit le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de Corneille et du théâtre fut heureuse : OE-dipe réussit fort bien.

La Toison d'or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi ; et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la pièce, deviennent par l'art du poète nécessaires à celle-là ; et surtout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce , mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius et Sophonisbe. Dans la première de ces deux pièces la grandeur romaine

xxii VIE DE P. CORNEILLE,

éclate avec toute sa pompe ; et l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. Sophonisbeavoit déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de succès; et Corneille avoue qu'il se trouvoit bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si Mairet avoit joui de cet aveu , il en auroit été fort glorieux , même étant vaincu.

Il faut croire qu'Agésilas est de P. Corneille , puisque son nom j est, et qu'il y a une scène d'Agésilas et de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre.

Après Agésilas vint Othon , ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille , et où se sont unis deux £héics si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république.

En ce temps-là , des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre. Elles étoient pleines de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'alloient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étoient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élévation qui n'étoit pas du premier degré, beau- « oup d'amour, un stîle très agréable et d'une élégance qui ne se démentoit point, une infinité de

VIE DE P. CORJSEILLZ;. xxm traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il falloit aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre françois. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plui chez elles cjue le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le goût du siècle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble , et dont le modèle se retrouvoit plvis aisément dans la plupart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goiit '. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir : ce soupçon seroit très légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Psyché de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui , il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle qu'en lui donnant Attila, digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse fort touchée des choses d'esprit ^, et <pii eût pu les

mettre à la mode dans

' Au contraire, il u'a fait aucune pièce sans amour.

'^ La princesse Henriette, belle-sœur de Louis XIV,
ne proposa pas seulement ce sujet parccqu'ellc était

XXIV VIE DE P. CORNEILLE

un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adressir pour faire trouver les deux combattants sur li> champ de bataille sans qu'ils sussent où on les mcnoit. Mais à qui demeura la victoire ? Au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulchérie et Suréna, tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de Pulchérie est de ceux que lui seul savoit faire ; et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian, qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout-à-fait beau. On voit dans Suréna une belle peinture d'un liomroe que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître; et ce fut par ce dernier eflort que Corneille termina sa canière.

touchée des choses d'esprit , mais parceque ce sujet e'tait à plusieurs égards sa propre aventure.

La victoire ne demeura pas à Racine seulement parcequ'il était le plus jeune, mais parceque sa pièce est incomparablement meilleure que celle de Corneille, qui tomlâ, et qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais sujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Son

goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élégante, son style toujours châtié et toujours charmant, étaient propres à toutes les nui^tières; et Corneille ne pouvait guère traiter heureusement que des sujets conformes au caractère de son génie.

VIE DE P. CORNEILLE. xxv

La suite de ses pièces représente ce qui doit natuⁱel<,'nient arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont foibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son ^jsiècle : ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre : à la fin il s'af^loiblit , s'éteint peu-à-peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après Suréna, qui fut joué en lôyS, Corneille renonça tout de bon au théâtre, et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie.'

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de SCS grands ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques petites pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux, cents vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des grâces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du P. de la Rue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pièces de M. de Santeuil II cstimoit extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisoit fort bien des vers latins; et il en lit sur la campagne

de Flandre en 1667, qui parurent si beaux, que non seulement plusieurs personnes les mirent en français, mais

XXVI VIE DE P. CORNEILLE.

que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée, et les mirent encore en latin. Il avoit traduit sa première scène de Pompée en vers du style de Sénèque le tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la Thébàïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelque exemplaire.

Corneille étoit assez grand, et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-k-fait nette; il lisoit ces vers avec force, mais sans grâce.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit; et pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique; il lui falloit des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir, que

pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit

I humeur brusque , et quelquefois rude en apparence ; au fond il étoit très aisé à vivre, bon mari , bon parent, tendre, et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements.

Il avoit lame fière et indépendante, nulle souplesse, nul manège; ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine , et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires , que son aversion ; les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être ; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas , et par des soins qu'il ne pouvoit prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir : mais , s'il étoit sensible à la gloire , il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite, et croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de

XXVIII VIE DE P. CORNEILLE

théâtre^ , et ils lui ont toujours fait grâce en raveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scène, des

' Ces casuistes avaient bien raison. L'art du théâtre est comme celui de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs et des tableaux de dévotion : tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est donc point le théâtre qui est condamnable , mais l'abus du théâtre. Or les pièces étant approuvées par les magistrats, et ayant la sanction de l'autorité royale, le seul abus est de les condamner. Cette ancienne méprise a subsisté, parceque les comédies des mimes étaient obscènes du temps des premiers clirétiens, et que les autres spectacles étaient consacrés chez les Romains et chez les Grecs par les cérémonies de leur religion : elles étaient regardées comme un acte d'idolâtrie. Mais c'est une grande inconséquence de vouloir flétrir des pièces très morales parcequ'il y en a eu autrefois de scandaleuses. Les fanatiques qui, par une jalousie secrète, ont prétendu flétrir les chefs-d'œuvre de Corneille n'ont pas songé combien cet outrage révolte des hommes de génie ; ils font un tort irréparable à la religion chrétienne , en aliénant d'eile des esprits très éclairiés, qui ne peu\eut souffrir qu'on avQisse le plus beau des arts.

Le public éclairé préférera toujours les Sophocle, les Euripide, les Térence, aux Baïus, Jansénius, du Verger, de Ilauranne, Quesnel, Petit-pied, et à tous les gens de cette espèce.

Au reste, cette peVsécutiion fanatique ne s'est vue qu'en France. On a tempéré en Espagne, en Italie, les anciennes rigueur», qui étaient absiudes : ou ne les connaît point

VIE DE P. CORNEILLE; xxix nobles sentiments qui régissent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

en Angleterre. Les vainqueurs de Bleinlieim et les maîtres des mers , les contemporains de Newton , de Locke , d'Addisson , et de Pope , ont rendu des honneurs aux beaux arts. Le grand Corneille avait projeté un ouvrage pour répondre aux détracteurs du théâtre.

FIN DE LA VIE DE P. CORNEILLE?

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

VOLTAIRE

ORSQUE Corneille donna le Cid , les Espagnols avaient, sur tous les théâtres de l'Europe , la même influence que dans les affaires publiques ; leur goût dominait ainsi que leur politique : et même en Italie leurs come'dies ou leurs tragi-come'dios (1) tenaient la préférence chez une nation qui avait l'Aminte et le Pastor fido , et qui , étant la première qui eût cultivé les arts , semblait plutôt faite pour donner des lois à la littérature que pour en recevoir.

Il est vrai que, dans presque toutes ces tragédies espagnoles , il y avait toujours quelques scènes de bouffonneries. Cet usage infecta l'Angleterre : il n'y a guère de tragédies de Shakespear où l'on ne trouve des plaisanteries d'hommes grossiers à côté du sublime des héros. A quoi attribuer une mode si extravagante et si honteuse pour l'esprit humain , qu'à la coutume des princes mêmes, qui entre-, louaient toujours des bouffons auprès d'eux ?.

XXXIV P K E F A C E HISTORIQUE

coutume digne de barbares qui sentaient le besoin des plaisirs de l'esprit, et qui étaient incapables d'en avoir; coutume même qui a duré jusqu'à nos temps, lorsqu'on en reconnaissait la turpitude. Jamais ce vice n'avilit la scène française : il se glissa seulement dans nos premiers opéras , qui , n'étant pas des ouvrages réguliers , semblaient permettre cette indécence; mais bientôt l'élégant Quinault purgea l'opéra de cette bassesse.

Quoi qu'il en soit, on se piquait alors de savoir l'espagnol , comme on se fait honneur aujourd'hui de parler français. C'était la langue des cours de Vienne, de Bavière, de Bruxelles, de Naples, et de Milan : la ligue l'avait introduite en France; et le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III avait tellement mis l'espagnol à la mode, qu'il était alors presque honteux aux gens de lettres de l'ignorer. La plupart de nos comédies étaient imitées du théâtre de Madrid.

Un secrétaire de la reine Marie de Médicis , nommé Chalons , retiré à Rouen dans sa vieillesse , « conseilla à Corneille d'apprendre l'espagnol , et lui proposa d'abord le sujet du Cid. L'Espagne avait deux tragédies du Cid ; l'une de Diamante, intitulée, ET. HONRADOR DE SU PADRE, qui était la plus ancienne : l'autre , le Cid, de Guilaín de Castro . qui était la plus en vogue : on voyait dans toutes les deux une infante amoureuse du Cid , et un bouffon appelé le valet gracieux , personnages également ridicules ; mais tou.» les sentiments

DE VOLTAIRE. xxxv

"enéreux et tendres dont Corneille- a fait nn si }}cl usage sont dans ces deux originaux.

Je n'avais pu encore de'terrer Iv Cid de Dianxante quand je donnai la première édition des commentaires de Corneille; je marquerai dans celle-ci les principaux endroits qu'il traduisit de cet auteur espagnol.

C'est une chose , à mon avis , très remarquable , que depuis la renaissance des lettres en Europe , depuis que le théâtre était cultivé, on n'eût encore rien produit de véritablement intéressant sur la scène, et qui fit verser des larmes, si on en excepte quelques scènes attendrissantes du Pastor fido et du Cid espagnol. Les pièces italiennes du seizième siècle étaient de belles déclamations, imitées du grec ; mais les déclamations ne touchent point le cœur. Les pièces espagnoles étaient des tissus d'aventures iftcroyables : les Anglais avaient encore pris ce goût. On n'avait point su encore parler au cœur chez aucune nation. Cinq ou six endroits très touchants , mais novés dans la foule des irrégularités de Guilain de Castro, furent sentis par Corneille, comme on découvre un sentier couvert de ronces et d'épines.

Il sut faire du Cid espagnol une pièce moins irrégulière et noti moins touchante. Le sujet du Cid est le mariage de Rodrigue avec Chimène. Ce mariage est un point d'histoire presque aussi célèbre en Espagne que celui d'Andromaque avec P} rrus chez les Grecs ; et c'était en cela même que

XXXVI PRÉFACE HISTORIQUE consistait une grande partie de l'inte'rêt delà pièce. L'authenticité de l'histoire rendait tolérable aux spectateurs un dénouement qu'il n'aurait pas été peut-être permis de feindre ; et l'amour de Chimène , qui eût été

odieux s'il n'avait commencé qu'après la mort de son père , devenait aussi touchant qu'excusable , puisqu'elle aimait déjà Rodrigue avant cette mort, et par l'ordre de son père même.

On ne connaissait point encore, avant le Cid de Corneille, ce combat des passions qui déchire le cœur, et devant lequel toutes les autres beautés de l'art ne sont que des beautés inanimées. On sait quel succès eut le Cid, et quel enthousiasme il produisit dans la nation : on sait aussi les contradictions et les dégoûts qu'essuya Corneille.

Il était, comme on sait, un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces du cardinal de Richelieu. Ces cinq auteurs étaient Rotrou , 1 Étoile , CoUelet, Boisrobert , et Corneille, admis le dernier dans cette société. Il n'avait trouvé d'amitié et d'estime que dans Rotrou, qui sentait son mérite : les autres n'en avaient pas assez pour lui rendre justice. Scudéri écrivait contre lui avec le fiel de la jalousie humiliée et avec le ton de la supériorité. Un Claveret , qui avait fait une comédie intitulée la Place royale, sur le même sujet que Corneille, se répandit en invectives grossières. Mairet lui-même s'avilit jusqu'à écrire contre Corneille avec la même amertume. Mais ce qui l'affligea , et ce qui pouvait priver la France des chefs-d'œuvre dont

DE VOLTAIRE. xxxvii

n l'enrichit depuis , ce fut de voir le cardinal son protecteur se mettre avec chaleur à la tête de tous ses ennemis.

Le cardinal, à la fin de 1635, un an avant les représentations du Cid, avait donné dans le Palaiscardinal, aujourd'hui le Palais-royal , la comédie des Tuileries, dont il avait arrangé lui-même toutes les scènes. Corneille, plus docile à son génie que souple

aux volontés d'un premier ministre , crut devoir changer quelque chose dans le troisième acte qui lui fut confié. Cette liberté estimable fut envenimée par deux de ses confrères , et déplut beaucoup au cardinal, qui lui dit qu'il fallait AVOIR UN ESPRIT DE SUITE. Il entendait par esprit de suite la soumission qui suit aveuglément les ordres d'un supérieur. Cette anecdote était fort connue chez les derniers princes de la maison de Vendôme, petits-fils de César de Vendôme qui avait assisté à la représentation de cette pièce du cardinal.

Le premier ministre vit donc les défauts du Cid avec les yeux d'un homme mécontent de l'auteur , et ses yeux se fermèrent trop sur les beautés. Il était si entier dans son sentiment, que quand on lui apporta les premières esquisses du travail de l'Académie sur le Cid, et quand il vit que l'Académie, avec un ménagement aussi poli qu'encourageant pour les arts et pour le grand Corneille, comparait les contestations présentes à celles que la Jérusalem délivrée et le Pastor fido avaient

xxxvra PRÉFACE HISTORIQUE fait naître, il mit en marge, de sa main: « L'applaudissement et le blâme du Cid n'est qu'entre les doctes et les ignorants, au lieu que les contestations sur les deux autres pièces ont été entre les gens d'esprit. »

Qu'il me soit permis de hasarder une réflexion." Je crois que le cardinal de Richelieu avait raison , en ne considérant que les irrégularités de la pièce , l'inutilité et l'inconvenance du rôle de l'infante , le rôle faible du roi , le rôle encore plus faible de don Sanche, et quelques autres défauts. Son grand sens lui faisait voir clairement toutes ces fautes , et c'est en quoi il me paraît plus qu'excusable.

Je ne sais s'il était possible qu'un homme occupé des intérêts de l'Europe , des factions de la France, et des intrigues plus épineuses de la cour, un cœur ulcéré par les ingratitudes et endurci par les vengeances, sentît le charme des scènes de Rodrigue et de Chimène ; il voyait que Rodrigue avait très grand tort d'aller chez sa maîtresse après avoir tué son père ; et quand on est trop fortement choqué de voir ensemble deux personnes qu'on croit ne devoir pas se chercher, on peut n'être pas ému de ce qu'elles disent.

Je suis donc persuadé que le cardinal de Richelieu était de bonne foi. Remarquons encore que cette ame altière , qui voulait absolument que l'Académie condamnât le Cid, continua sa faveur à l'auteur, et que même Corneille eut le malheureux avantage de travailler deux ans après à l'Aveugle

DE VOLTAIRE. xxxix

(Le Smy me, tragi-comédie des cinq auteurs, dont le canevas était encore du premier ministre.

Il y a une scène de baisers dans cette pièce ; et l'auteur du canevas avait reproché à Chimène un amour toujours combattu par son devoir. Il est à croire que le cardinal de Richelieu n'avait pas ordonné cette scène, et qu'il fut plus indulgent envers Colletet qui la fit, qu'il ne l'avait été envers Corneille.

Quant au jugement que l'Académie fut obligée de prononcer entre Corneille et Scudéri , et qu'elle intitula modestement *SENTIMENXS de l'Acabéwie sur LE Cid* , j'ose dire que jamais on ne s'est conduit avec plus de noblesse, de politesse et de prudence , et que jamais on n'a jugé avec plus de goût. Rien n'était plus noble que de rendre justice aux beautés du Cid , malgré la volonté décidée du maître du royaume.

La politesse avec laquelle elle reprend les défauts est égale à celle du style; et il y eut une très grande prudence à se conduire de façon que ni le cardinal de Richelieu, ni Corneille, ni même Scudéri, n'eurent au fond sujet de se plaindre.

Je prendrai la liberté de faire quelques notes sur le jugement de l'Académie comme sur la pièce : mais je crois devoir les prévenir ici par une seule ; c'est sur ces paroles de l'Académie, « encore que le sujet du Cid ne soit pas bon. » Je crois que l'Académie entendait que le mariage, ou du moins la promesse de mariage entre le meurtrier et la fille

XL PRÉFACE HISTORIQUE

du mort, n'est pas un bon sujet pour une pièce morale, que nos bienséances en sont blessées. Cet aveu de ce corps éclairé satisfaisait à la fois la raison et le cardinal de Richelieu, qui voyait le sujet défectueux. Mais l'Académie n'a pas prétendu que le sujet ne fût pas très intéressant et très tragique \ et quand on songe que ce mariage est un point d'histoire célèbre, on ne peut que louer Corneille d'avoir réduit ce mariage à une simple promesse d'épouser Chimène : c'est en quoi il me semble que Corneille a observé les bienséances beaucoup plus que ne le pensaient ceux qui n'étaient pas instruits de l'histoire/

La conduite de l'Académie, composée de gens de lettres, est d'autant plus remarquable, que le déchaînement de presque tous les auteurs était plus violent : c'est une chose curieuse de voir comme il est traité dans la lettre sous le nom d'Ariste :

((Pauvre esprit qui, voulant paroître admiiable à chacun, se rend ridicule à tout le monde, et qui, le plus ingrat des hommes , n a jamais reconnu les obligations qu'il a à Sénèque et à Guilain de Castro , h l'un desquels il est redevable de son Cid, et J» l'autre de sa Médée. Il reste maintenant à parler de ses autres pièces, qui peuvent passer pour farces, et dont les titres seuls faisoient rire autrefois les plus sages et les plus sérieux : il a fait voir une Mellte, la Galerie du Palais, et la Place royale; ce qui nous faisoit espérer que Mondory annonceroit bientôt le Cimetière Saint- Jean , la Samaritaine , et la Place

DE VOLTAIRE. xu

aux veaux *, l'iiumeur vile de cet auteur et la bassesse de son ame , etc. »

On voit , par cet échantillon de plus de cent brochures faites contre Corneille , iju'il y avait , comme aujomd hui , un certain nombre d'hommes que le me'rite d'autrui rend si furieux , qu'ils ne connaissent plus ni raison ni bienséance : c'est une espèce de rage qui attaque les petits auteurs , et surtout ceux qui n'ont point eu d'éducation. Dans une pièce de vers contre lui on fit parler ainsi Guilain de Castro :

Donc, fier de mon plumage, en corneille d'Horace, Ne prétends plus voler plus l)aut qtie le Parnasse. Ingrat , rends-moi mon Cid jusques au dernier mot : Après tu counoîtras , corneille déplumée , Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot , Et qu'eulin tu me dois toute ta renommée.

Mairet, l'auteur de la Sophonisbe, qui avait au moins la gloire d'avoir fait la première pièce régulière que nous eussions en France, sembla perdre cette gloire en écrivant contre Corneille

des]personnalités odieuses. Il faut avouer que Corneille répondit très aigrement à tous ses ennemis. La <pièce même alla si loin entre lui et Mairet , que

il est vrai c]he ces comédies de Corneille sont très uiaii vaise» ; mais il n'est pas moins vrai qu'elles valaient mieux que toutes celles qu'on avait faites jusqu'alors en l'honneur. P. Corneille. I, (1

XLU PRÉFACE HISTORIQUE le cardinal de Richelieu interposa entre eux son autorité. Voici ce qu'il fit écrire à Mairet par l'abbé d'É Boisrobert.

A Charonne, 5 octobre 1637.

« Vous lirez le reste de ma lettre comme un ordre que je vous envoie par le commandement de son éminence. Je ne vous en dirai pas qu'elle se fait lire avec un plaisir extrême tout ce qui s'est fait sur le sujet du Cid; et particulièrement une lettre qu'elle a vue de vous lui a plu jusqu'à un tel point , qu'elle lui a fait naître l'envie de voir tout le reste. Tant qu'elle n'a connu dans les écrits des uns et des autres que des contestations d'esprit agréables et des railleries innocentes , je vous avoue qu'elle a pris bonne part au divertissement ; mais quand elle a reconnu que dans ces contestations naissent enfin des injures , des outrages , et des menaces , elle a pris aussitôt la résolution d'en arrêter le cours. Pour cet effet, quoiqu'elle n'ait point vu le libelle fautive attribué à M. Corneille, présumant, par votre réponse que je lui lus hier au soir , qu'il devoit être l'agresseur , elle m'a commandé de lui remontrer le tort qu'il se faisoit, et de lui défendre de sa part de ne plus faire de réponse, s'il ne vouloit lui déplaire ; mais , d'ailleurs, craignant que , des tacites menaces que vous lui faites , vous ou quelqu'un de vos amis n'en viennent aux effets , qui ti-

reroient des suites ruineuses à l'un et à l'autre , elle m'a commandé de vous écrire que, si vous voulez avoir la continuation de ses bonnes grâces, vous mettiez toutes vos injures sous le pied , et ne vous souveniez plus que de votre ancienne amitié , que j'ai charge de renouveler

DE VOLTAIRE. xlii

sur la table de ma chambre , à Paris , quand vous serez tous rassemblés. Jusqu'ici j'ai parlé par la bouclie de son éminence; mais , pour vous dire ingénument ce que je pense de toutes vos procédures , j'estime que vous avez suffisamment puni le pauvre M. Corneille de ses vanités , et que ses foibles défenses ne demandoient pas des armes si fortes et si pénétrantes que les vôtres : vous verrez un de ces jours son Cid assez mal-mené par les sentiments de l'Académie, n

L'Académie trompa les espérances de Boissier. On voit évidemment, par cette lettre, que le cardinal de Richelieu voulait humilier Corneille, mais qu'en qualité de premier ministre il ne voulait pas qu'une dispute littéraire dégénérât en querelle personnelle.

Pour laver la France du reproche que les étrangers pourraient lui faire que le Cid n'attira à son auteur que des injures et des dégoûts , je joindrai ici une partie de la lettre que le célèbre Balzac écrivait à Scudéri , en réponse à la critique du Cid que Scudéri lui avait envoyée.

« Considérez néanmoins , monsieur , que toute la France entre en cause avec lui, et que peut-être il n'y a pas un des juges dont vous êtes convenus ensemble qui n'ait loué ce que vous désirez qu'il condamne : de sorte que , quand vos arguments se-

roieut invincibles , et que votre adversaire y acquiesceroit , il auroit toujours de quoi se consoler glorieusement de la perte de son procès , et vous dire que c'est quelque chose de plus d'avoir satisfait tout un royaume que d'avoir fait une pièce régulière.

XLIV PRÉFACE HISTORIQUE Il n'y a point d'architecte d'Italie qui ne trouve des défauts à la structure de Fontainebleau, et qui ne l'appelle un monstre de pierre : ce monstre néanmoins est la belle demeure des rois , et la cour y loge commodément. Il y a des beautés parfaites qui sont effacées par d'autres beautés qui ont plus d'agrément et moins de perfection ; et parceque l'acquis n'est pas si noble que le naturel, ni le travail des hommes que les dons du ciel , on vous pourroit encore dire que savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plaire sans art. Aristote blâme la Fleur d'Asiatique, quoiqu'il die qu'elle fut agréable ; et l'OEdipe peut-être n'agréoit pas , quoiqu'Aristote l'approuve. Or , si il est vrai que la satisfaction des spectateurs soit la fin que se proposent les spectacles , et que les maîtres mêmes du métier aient quelquefois appelé de César au peuple , le Cid du poète français ayant plu aussi-bien que la Fleur du poète grec, ne seroit-il point vrai qu'il a obtenu la fin de la représentation, et qu'il est arrivé à son but, encore que ce ne soit pas par le chemin d'Aristote , ni par les adresses de sa poétique? Mais vous dites, monsieur, qu'il a ébloui les yeux du monde, et vous l'accusez de charme et d'enchantement : je connois beaucoup de gens qui feroient vanité d'une telle accusation ; et vous me confesserez vous-même que si la magie étoit une chose permise , ce seroit une chose excellente : ce seroit , à vrai dire , une belle chose de pouvoir faire des prodiges innocemment, de faire voir le soleil quand il est nuit, d'apprêter des festins sans viandes ni officiers , de changer en pistoles les feuilles de chêne, et le verre en diamants. C'est ce que vous repro-

chez à l'auteiu* du Cid , qui , vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous oblige de lui avouer qu'il a un secret , qu'il a mieux réussi que

DE VOLT AIRE. m.v

L'art même ; et ne vous niant pas qu'il a trompé toute la cour et tout le peuple, ne vous laisse conclure de là , sinon qu'il est plus fin que toute la cour et tout le peuple, et que la tromperie qui s'étend à un si grand nombre de personnes est moins une fraude qu'une conquête. Cela étant , monsieur , je ne doute point que messieurs de l'Académie ne se trouvent bien empêchés dans le jugement de votre procès , et que d'un côté vos raisons ne les ébranlent , et de l'autre l'approbation publique ne les retienne. Je serois en la même peijic si j'étois en la même délibération , et si de bonne fortune je ne venois de trouver votre arrêt dans les registres de l'antiquité. Il a été prononcé , il y a plus de quinze cents ans , par un philosophe de la famille stoïque, mais un philosoplie dont la dureté n'étoit pas impénétrable à la joie , de qui il uous reste dos jeux et des tragédies , qui vivoit sous le règne d'un empereur poi-te et comédien , au siècle des vers et de la musique. Voici les termes de cet autljcntique arrêt, et je vous les laisse interpréter à vos dames, pour lesquelles vous avez bien entrepris une plus longue et plus difficile traduction : t^ Illud multum est primo aspectu oculos occupasse , etiamsi contemplatio diligens inventura est quod arguât. Si me interrogas , major il le est qui judicium abstulit quùm qui meruit. -=:z Votre adversaire y trouve son compte par ce favorable mot de MAJOR est; et vous avez aussi ce que vous pouvez désirer, ne désirant rien, à mon avis, que de prouver que JUDICIUM ABSTULIT. Ainsi vous l'emportez dans le cabinet, et il a gagné au théâtre. Si le Cid est cou-

pable , c'est d'un crime qui a eu récompense ; s'il est puni , ce sera après avoir ti'iomphé; s'il faut que Platon le bannisse de sa république, il faut qu'il le couronne de fleurs en le

XLVi PRÉFACE HISTORIQUE DE VOLTAIRE.

bannissant, ei ne le traite point plus mal qu'il a traité autrefois Homère. Si Aïistote trouve quelque chose h désirer en sa conduite , 11 doit le laisser jouir de sa bonne fortune , et ne pas condamner im dessein que le succès a justifié. Vous êtes trop bon pour en vouloir davantage : vous savez qu'on apporte souvent du tempérament aux lois , et que l'équité conserve ce que la justice pourroit ruiner. N'insistez point sur cette exacte et rigoureuse justice. Ne vous attachez point avec tant de scrupule à la souveraine raison : qui voudroit la contenter et satisfaire à sa régularité seroit obligé de lui bâtir un plus beau monde que celui-ci ; il faudroit lui faire une nouvelle nature des choses , et lui aller chercher des idées au-dessus du ciel. Je parle , monsieur, pour mon intérêt ; si vous la croyez , vous ne trouverez rien qui mérite d'être aimé , et par conséquent je suis en hasard de perdre vos bonnes grâces , bien qu'elles me soient extrêmement chères , et que je sois passionnément , monsieur, votre , etc. »

C'est ainsi que Balzac retiré du monde , et plus impartial qu'un autre, écrivait à Scudéri son ami, et osait lui dire la vérité. Balzac, tout ampoulé qu'il était dans ses lettres, avait beaucoup d'érudition et de goût, connaissait l'éloquence des vers, et avait introduit en France celle de la prose. Il rendit justice aux beautés du Cid; et ce témoignage fait honneur à Balzac et à Corneille.

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON

ADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez re«^onnoissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été' une suite continuelle de victoire ; son corps , porté dans son année , a gagné des batailles après sa mort; et son nom, au bout de six cents ans, vient encore triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce

* Marie-M.igdcleiiiie de Yignerot, fille de la sœur du cardinal , et de René de Vignerot , seigneur de Pont- Courley. Elle cpousa le marquis du llourc de Combalet, et fut dame d'alour de la reine; cile fut duchesse d'Aiguillon, de son chef, sur la fin de 1637.

Cette épître di.'dicatoire lui fut adressée au commencement de 1637 ; elle y est nommée madame de (iorabalet, et, dans l'édition de iG38 , on voit le nom de madame la duchesse d'Aiguillon

xLvni É P I T R E

succès a passé mes plus ambitieuses espérances , et m a surpris d'abord ; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvoit manquer. Et véritablement, madame, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire; le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix : et comme vous donnez toujours liliéralcmnt aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent , les

fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent ; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent , et ne dédaigne point d'employer en

leur faveur ce grand crédit "*" que votre qualité et

* La duchesse d Aiguillon avait un tiès grand crédit, en effet, sur sou oncle le cardinal ; et, sans elle, Corneille ;jurait été entièrement disgracié : il le fait assez entendre par ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un esprit allier qui bravait le premier ministre, et qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages et le goût de celui qui les protégeait. La duchesse d'Aiguillon rendit, dans cette affaire, un aussi grand scr\ ice à son oncle qu'à Corneille: elle lui sauva, dans la postérité, la honte de passer pour l'approbateur de CoUetet , et l'ennemi du Cid et de Cinna.

DÉ Dit; A TOI RE. x/.ix

vos vertus vous ont acquis. Jeu ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et je ne vous dois pas moins de remrcéments pour moi que pour le Cid. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse , puisqu'il m est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps cjue vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, madame, si je souhaite quelque durée pour cet heureux ellort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postévité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois , et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie.

. Madame,

votre très humble , très obéissant , et très obligé serviteur, P.
Corneille.

P RÉ FACE

SE

Maria>a , 1. 4"- <le la historia de Espana , c. 5».

A. VIA pocos dias antes hecho campo con D. Gomes, conde de Gormas. Venciôle, y diùle la muei'te. Lo ' que resultô d'esté caso , fue <jue casô con doâa * Ximena, hija y heredera del niismo conde.* Ella misma requiriô al rey que se le diesse por marido (ya estava xnuy prendada de sus partes) , ô le castigasse conforme à las leyes , por la muerte que diô à su padre. Hi/ùse el casamiento, que à todos •stava à cuento , con el quai pf>r el gran dote de su esposa, que se allegô al estado que el ténia de su]]adie, se aiitru-ntô en poder y ri(|ue7.as.

* Ces paroles de Mariana sufisent pour justifier ConNETTLE : ((Chiniène deuintxja ;iu roi (ju'il fit puuir le Cid selon les luis, ou qu'il le lui doiuiâl pour t'poux. »

On voit combien la vérité l)isloni|u(; est adoucie daus h tragédie.

LU PRÉFACE

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guilain de Castro , qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol y remarqueront deux circonstances : l'une , que Chimène, ne pouvant s'empêcher de reconnoître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyoit en D. Rodrigue , quoiqu'il eût tué son père (estava prendada de sus partes) , alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative , ou qu'il le lui donnât pour mari , ou qu'il le fit punir suivant les lois ; l'autre ,, que ce mariage se lit au gré de tout le monde (à todos estava à cuento.) Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du roi et de toute sa cour; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parceque toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman , et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos François ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où. elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon et de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux fdles. Quelques unes ne l'ont pas si bien traitée dans le notre ; et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre , celui qui a composé l'histoire d'Espagne en françois la notée dans son livre de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père , et a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de coïrage par ceux qui eu

DE CORNEILLE. un

furent les témoins. Deux romances espagnoles, que je vous donnerai ensuite de cet avertissement , parlent encore plus en sa

faveur. Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires-, et je serois ingrat envers la mémoire de cette héroïne , si , après l'avoir fait connoître en France , et m'y être fait connoître par elle , je ne tâchois de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parcequ'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de lu réputation où elle a vécu , sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler françois. Le temps l'a fait pour moi , et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui H la scène , et chez tous les peuples où l'on voit des tiiéàtrt's , je veux dire en italien , flamand et angloisj'sont d'ass(;z glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avaat moi , D. Guilain de Castro, qui, dans une autre comédie qu'il intitule Enganarse enganando , fait dire à une princesse de Béarn :

A mirât Bien eî mondo , que el tener Apetitos que venrer, Y oca»iours que dexar.

Examinan el valor

Eu la nmger , yo dixera

P. Curueille. I.

tiY PREFACE

Lo que siento , porque fuera Luzimiento de mi honor.

Pero malicias fundadas En lionras mal entendidas De tenla-cioiies venoidas Haz en culpas declaradas :

Y assl la que el dessear Con el résistif apunta ; Vence dos vezes, si junta Con el résistif el callar.

C'est , si je ne me trompe, comme agit Chiméne dans mon ouvrage en présence duroictdelinfante. Je dis en présence du roi et de l'infante, parceque quand elle est seule , ou avec sa confidente , ou avec son amant , c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales , pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux , des personnes , des temps , et des occasions, en conservant toujours le même principe.

Au reste , je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie , et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aie convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tai-rois encore, si ce faux bruit u'avoit été jusque chez Mr. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes,

DECORNEILLE. IY

dans son désert, et si je n'en avois vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet , et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or, comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité , maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable , il me seroit honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi , aucun que je sache n'a eu assez de foiblesse pour

convenir d'arbitres avec ses censeurs; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, c'a été sans s'obliger non plus que moi à en croire personne; outre que, dans la conjoncture où étoient lors les affaires du Cid, il ne falloit pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être toutà-fait stupide , on ne pouvoit pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion, ni l'état, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du Cid en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement

Lvi PRÉFACE

qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurois justifié sans beaucoup de peine , si la même raison qui les a fait parler ne m'avoit obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa poétique, que nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde , les plus zélés partisans du Cid en ont cru ses censeurs sur leur parole , et se sont imaginé avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importoit peu qu'il fût selon les règles d'Aristote , et qu'Aristote en avoit fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pas pour le nôtre et pour des François.

Cette seconde erreur que mon silence a affermie n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la

poétique avec tant d'adresse et de jugement , que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les temps et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments , qui peuvent être divers selon que ces deux circonstances sont diverses , il a été «iroit aux mouvements de l'ame , dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs ; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente , pour les y faire naître ; il en a laissé des moyens qui auroient produit leur effet

DL CORNEILLE. ivu

partout dès la création du monde , et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs ; et pour le reste , que les lieux et les temps peuvent changer , il l'a négligé , et n'a pas même prescrit le nombre des actes , qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes je serois le premier qui condamnerois leCid, s'il péchoit contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe ; mais bien loin d'en demeurer d'accord , j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réussi , ' que parcequ'on j voit les deux maîtresses conditions , permettez-moi cette épithète , que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul OEdipe. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant , ni tout vertueux , mais un homme plus vertueux que méchant, qui , par quelque trait de foiblesse humaine qui ne soit pas un crime ,

tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi , ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doit aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà , pour en parler pleinement, la véritable et seule cause de tout le succès du Cid , en qui l'on ne peut

ivia PRÉFACE

mécoanoître ces deux conditions , sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole ; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du théâtre , je vous donne , en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promises.

J'oublois à vous dire que quantité de mes amis ayant jugé à propos que je rendisse compte au public de ce que j'avois emprunté de l'auteur espagnol dans cet ouvrage, et m'ayant témoigné le souhaiter, j'ai bien voulu leur donner cette satisfaction. \oxis trouverez donc tout ce que j'en ai traduit imprimé d'une autre lettre, avec un chiffre au commencement , qui servira de marque de renvoi pour trouver les vers espagnols au bas de la même page. * Je garderai ce même ordre dans la Mort de Pompée pour les vers de Lucain : ce qui n'empêchera pas que je ne continue aussi ce même changement de lettre, tontes les fois que mes acteurs rapportent quelque chose qui s'est dit ailleurs que sur le théâtre ; ou vous n'imputerez rien qii'à moi si vous n'y voyez ce chiftre pour marque et le texte d'un autre auteur au-dessous.

* Le format de cette e'dition ne nous a pas pennis de rapporter ces passages, que Corneille lui-même a juf^cfs peu nécessaires,

puisqu'il les a supprimés depuis dans une édition faite sous ses yeux.

DE CORNEILLE. us

ROMANCE PRIMERO

l_iELANTE el rey de Léon Dona Ximena una tarde Se pone à pedir justicia Por la muerte de su padre.

Para contra el Cid la pide , Don Rodrigo de Bivare , Que huerfana la dexô , Nina, y de muy poca edade.

Si tengo razon , o non , Bien , rey , lo alcanças , y sabes Que los négocios de honra No pueden disimularse.

Cada dia que amanece , Veo al lobo de mi sangre Cavallero eu un cavallo Por danne mayor pesare.

Mandale , buen rey , pues puedes , Que no me ronde mi talle , Que uo se venga eu mugeres El hombre que muclio vale.

Si mi padre afrent^ al suyo , Bien ha veogado à su p;idre ; Que si lionras pagaron nmerles , Para su disculpa bastau.

LX PRÉFACE

Encomendada me tienes , TVo consientas qüe me agravieu , Que el que à mi se flziere A tu corona se faze.

Calledes, dona Xiinena, Que me dades pena grande , Que yo dare bucn remedio Para todos vuestros maies.

Al Cid uo le he de ofender ,

Q !e es liombre que mucho vale ;

Y me dcfiende mis reynos ,

Y quicro que me los guarde.

Peio yo farè un partido Con el, que no os esle maie, De toinalie la palal.-ra Paia que con vos se case.

Contenta quedô Ximcna, Con la mcrceð que le faze , Que quien huerfaua la fizô Aquesse mismo la ampaie.

DE CORNEILLE. LXt

ROMANCE SEGUNDO

iV XlMENA y a Rodrigo Prendiô el rey palabra , y maiio , De jun-
larlos para en uno En prescncia de Layn Calvo.

Las enemistades viejas Con amor se conforniaron, Que donde
préside el amor Se olvidan muchos agravios.

Llegaron juntos los novios;

Y al dar la mano , y abraço , El Cid mirando à la novia Le dixô
todo turbado :

« Maté à tu padre , Ximena , Pero no à desaguizado ; Matèlc
de honibre à hombre, Para vengar cierto agi avio :

Maté hombre , y honibre doy , Aqui estey à tu mandado ;
Y eu lugar del muerto padie Cobraste un marido lionrado. »
A todos pareciô bien , Su discrecion alaharon ;
Y assi se hizieron las boda» De Rodrigo el Gastellauro.
ommes castillans.

PERSONNAGES

DON FERNAND, premier roi de Castille.

DON A UR RAQUE, infante de Castille DON DIÈGUE, père de
don Rodrigue; DON GOMÈS, comte de Gormas , père de
Chiniène.

CHIMÈNE, fille de don Gomcs.

DON RODRIGUE, fils de don Dièguc, et amant
de Ghimène.

DON SANCHE, amoureux de Chimène.

DON AR LAS, 1 DON ALONSE, j^ ^ " * ^ ^ LÈONOR, gouver-
nante de liafante.

ELVIRE, gouvernante de Chimène.

Un page de l'infante.

La scène est h Se'ville. *

'*' Remarquez que la scène est tantôt au palais du roi, tantdt
dans la maison du comte de Gormas, tantôt dans la ville*, mais,

comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu serait observée aux yeux des spectateurs, si on avait eu des tht-âtres dignes de Corneille, semblables à celui de Vicence , qui représente une ville, un palais, des rues, une place, etc. ■ car cette unité ne consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet , dans une *chanibre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse apercevoir la peine.

TRAGÉDIE

LE COMTE, ELVIRE

ELTIRE.

TiNTRE tous ces amants dont la jeune ferveur *

Adore votre fdle , et brigue ma faveur ,

Don Rodrigue et don Sanclie à l'envi font paroître

Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.

Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,

Ou d'un regard propice anime leurs désirs ;

Au contraire, pour tous dedans l'indifférence, ^

Elle n'ôte à pas un ni donne l'espérance ;

Et , sans les voir d'un œil trop sévère , ou trop doux ,

C'est de votre seul choix qu'elle attend un époux.

LE COMTE

Elle est dans le devoir : tous deux sont dignes d'elle , Tous
deux foiTiiés d'un sang noble, vaillant, fidèle,

p. Corneille. I. 1

Jeunes , mais qiii font lire aisément dans leurs yeux

L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

Don Rodiigue surtout n'a trait en son visage

Qui d'un homme de coeur ne soit la haute image ,

Et sort d'une maison si féconde en guerriers ,

Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers :

La valeur de son père , en son temps sans pareille ,

Tant qu'a duré sa force , a passé pour merveille ; ^

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits , 'î

Et nous disent encor ce qu ii fut autrefois.

.le me promets du fils ce que j'ai vxi du père ;

Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire.

Va l'en entretenir ; mais dans cet entretien

Cache mon sentiment , et découvre le sien.

Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble :

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble ;

Le roi doit h son fils clioisir un gouverneur ,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute
M« défend de penser qu'aucun me le dispute. ^

ACTE I, SCÈN E II

jà EL VIRE.

Deux mots , dont tous vos sens doivent être chamies ; Il es-
time Rodrigue autant q;ie vous l'aimez.

I/excès de ce bonheur me met en défiance.

Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?

EL VI RE

Il passe bien plus outre ; il approuve ses feux , Et vous doit
commander de répondre à ses vœux. Jugez après cela , puisque
tantôt son père Au sortir du conseil doit proposer l'affaire , '-* S'il
pouvoit avoir lieu de mieux prendre son temps , Et si tous vos dé-
sirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE

Il semble toutefois que mon ame troublée

Refuse cette joie, et s'en trouve accaLte.

Un moment donne au sort des visages divers, ^

l"t dans ce grand bonlieui- je crains un grand revers.

EL VI RE

Nous verrez votre crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE

Allons , quoi qu'il en soit , en attendre l'issue.

L'INFANTE, LÉONOR

LÉo»on.

Madame, chaque jour même désir vous presse; Et je vous vois , pensive et triste chaque jour, Demander avec soin comme va son amour. ^

L'iNFAsrt.

Ce n'est pas sans sujet, je l'ai presque forcée A recevoir les traits dont son ame est blessée ; Elle aime don Rodr'^ue, et le tient de ma main, Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain : Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes, Je dois prendre intérêt à voir finir leurs juncines.

LÉOJSOR.

?ladame , toutefois parmi leurs bons succès \ous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès. Cet amour qui tous deux les comble d'alégresse Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ? Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux Vous rend-il mal-

lieureuse alors qu'ils sont heureux ? Mais je vais trop avant , et deviens indiscreète.

l'infakte.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète. Écoute , écoute enfin comme J'ai combattu , T'a , plaignant ma foiblesse , admire ma vertu. T/amour est un tyran qui n'épargne personne. Ce jeune cavalier, cet amant que je dorme , Je 1 aime.

ACTE I, SCÈNE ly

Vous l'aimez !

l'iSFANTE

Mets la main sur mon cœur, Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur, Comme il le reconnoît.

Pardonnez-moi , madame , Si je sors du respect pour blâmer cette flamme, choisir pour votre amant un simple cavalier '. Une grande princesse à ce point s'oublier I Et que dira le roi ? que dira la Castille ? Vous souvenez- vous bien de qui vous êtes fille ?

l'infante.

Oui , oui , je m'en souviens , et j'épandrais mon sang Plutôt que de rien faire indigne de mon rang. Je te repondrais bien que dans les belles âmes Le seul mérite a droit de produire des flammes ; Et , si ma passion cherchoit à s'excuser, Mille exemples fameux pourroient l'autoriser: Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ^ Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de

courage; Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi , Tout autre qu'un monarque est indigne de moi. Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre - Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre ; Je mis , au lieu de moi , Chimène en ses liens , Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens. ^e t'étonne donc plus si mon ame gênée Avec impatience attend leur hyménée :

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui. Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui : C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ; Et , malgré la rigueur de ma triste aventure , Si Clémène a jamais Rodrigue pour mari , Mon espérance est morte , et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable. Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable : Je travaille à le perdre , et le perds à regret ; Et de là prend son cours mon déplaisir secret. Je vois avec ctatrin que l'amour me contraigne A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ; Je sens en deux partis mon esprit divisé. Si mon courage est haut , mon cœur est embrasé. Cet hymen m'est fatal , je le crains et souhaite : Je n'ose en espérer, qu'une joie imparfaite. Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas , Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LÉONOR

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire, Sinon que de vos maux avec vous je soupire : Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent. Mais , puisque dans un mal si doux et si cuisant Votre venu combat et son charme et sa force, En repousse l'assaut, elle rejette l'amorce. Elle rendra le calme à vos esprits flottants. Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps : Espérez tout du ciel -, il a trop de justice Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

l'infante.

Ô la plus douce espérance est de perdre l'espoir.

SCÈNE yi

Juste ciel, d'où j'attends mon remède, Mets enfin quelque borne
au mal qui me possède j Assure mou repos , assure mon honneur.

Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur. Cet hymë-
née à trois également importe ; Rends son effet plus prompt, ou
mon ame plus forte. D'un lien conjugal joindre ces deux amants ,
C'est briser tous mes fers , et finir mes tourments. Mais je tarde
un peu trop, allons trouver Chimène, l't, par son entretien, soula-
ger notre peine.

LE COMTE, D. DIÈGUE

LE COMTE

Enfin vous l'emportez , et la faveur du roi ' Vous élève en un
rang qui n e'toit dû qu'à moi ; Il vous fait gouverneur du prince
de Castille.

D. DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille Montre à
tous qu'il est juste, et fait connoître assez Qu'il sait re'compenser
les services passe's.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois , ils sont ce que nous soimnrs :
^) Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ; Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ; La faveur l'a pu faire autant que le mérite. Mais on doit ce respect au pouvoir absolu, De n'examiner rien quand un roi l'a voulu. A. l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ; Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre : Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet ^ De ses afléctions est le plus cher objet ; Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre. 4

Et le nouvel éclat de votre dignité

Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

ACTE I, SCÈNE VII. y

Exercez-la , monsieur , et gouvernez le prince ; Montrez-lui comme il faut régir une province, Faire trembler partout les peuples sous sa loi , Remplir les bons d'amour, et les méchants d'cflioi : Joignez a ces vertus celles d'un capitaine; Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine, Dans le métier de Mars se rendre sans égal , Passer les jours entiers et les nuits à cheval, Reposer tout armé, forcer une muraille.

Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille : Instruisez-le d'exemple , et rendez-le parfait , Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple , en dépit de l'envie, Il lira seulement l'histoire de ma vie. Là , dans un long tissu de belles actions Il verra comme il faut domter des nations , Attaquer une place , ordonner une armée , Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir * Un prince , dans un livre , apprend mal son devoir. Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années, Que ne puisse égaler une de mes journées ? Si A'ous fûtes vaillant , je le suis aujourd'hui ; Et ce bras du royaume est le plus ferme appui. Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille; Mon nom sert de rempart à toute la Castille : Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois ; Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois. Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire, Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire:

Le prince à mes côtes feroit dans les combats L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;

11 apprendroit à vaincre en me regardant faire ; Et , pom- répondre en hâte à son grand caractère , U verroit...

D. BlilGUE.

Je le sais , vous servez bien le roi ; Je vous ai vu combattre et commander sous moi : Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace, Votre rare valeur a bien rempli ma place : Enfin , pour épargner les discours superflus , Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus. Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence Un monarque entre nous met quelque utilité.

LE COMTE

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE

Qu'à l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue , étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux , le roi fait honneur à votre âge.

B. DIÈGUE

Le roi , quand il eu fait , le mesure au coiu'age.

A G T E I , s C £ I N E V 1 I. 1 1

LE COMTE

Et par là cet honneur n étoit dû qu'à nion bras.

D. DIE GUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE

Ae le méritoit pas ! Moi ?

D. DIÈftUE.

Vous.

LE COMTE

Ton impudence, Téméraire vieillard , aura sa récompense. ^

(Il lui donne un soufflet, j D. DIÈGUE , mettant IV'p-ie à la main.

Achève , et prends ma vie après un tel affront , Lo premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Eh ! que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

D. DIÈGUE

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse I

LE COMTE

Ton épée est à moi ; mais tu serois trop vain , Si ce honteux trophée avoit chargé ma main. Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie. Pour son instruction l'histoire de ta vie ; D'un insolent discours «e jiisle châtiment jS'e lui servira pas d'iui petit orucm';nt.

D. Tiikevy..

J'parfjrifts-tu mon san[: ? ^

LE COMTE

Mon arne est satisfaite j Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Tu dédaignes ma vie !

LE COMTE

En arrêter le cours Ne seroit que hâter la Parque de trois jours.

SCÈNE VIII

D. DIÈGUE

O nAG-E I ô désespoir ! ô vieillesse ennemie î

N ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,

Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras , qu'avec respect toute l'Espagne admire ,
Mon bras , qui tant de fois a sauvé cet empire ,
'J'ant de fois affermi le trône de son roi ,
Trahit donc ma querelle , et ne fait rien pour moi !
O cruel souvenir de ma gloire passée I
OEuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur I
Précipice élevé d'où tombe mon honneur I
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte.
Et mourir sans veigleance , ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil , par cet affront insigne ,
Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,

D. DIÈGUE , D. RODRIGUE

D. DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur? ï

D. RODRIGUE

Tout autre que mon père L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIÈGUE

Agréable colère !

Digne ressentiment k ma dduleur bien doux ! Je reconnois mon sang à ce noble courroux ; Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte. Viens, mon fils, viens, mon sang, viens reparer ma honte; Viens me venger.

D. RODRIGUE

De quoi ?

D. DIÈGUE

D'un affront si cruel, Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ; D'un souffHet. L'insolent en eût perdu la vie ; Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ; Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir, • Je le remets au lien pour venger et punir. Va contre un arrogant éprouver ton coui'age : Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;

p. Corneille. 1 . 2

i4 LE CID.

Meurs , ou tue. Au surplus , pour ne te point flatter, Je te donne à combattre un homme à redouter ; Je l'ai VTi tout sanglant , au milieu des batailles , Se faire un beau rempart de mille funérailles : ^ J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ; Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus , Plus que brave soldat , plus que grand capitaine ,

Vj "9l>

D. RODRIGUE

De graro, alicvez.

D. DIÉGtJE.

Le père de Ghimène.

D. RODRIGUE

Le...?

, D. DIÈGUE

Ne réplique point , je connois ton amour ; Mais qui peut vivre infîme est indigne du jour; Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense. Enfin tu sais l'affront , et tu tiens la vengeance. Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi; Montre-toi di^ne fils d'un père tel que moi. Accablé des malheurs où le destin me range, Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

ACTE I, SCÈNE X. I

rili-icrable vongrur d'une juste querelle,

Kr ninlhcuieux objet d'une injuste rigueur,

Jo demeure immobile, et mon ame abattue

Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé ,

O Dieu I l'étrange peine I En cet affront mon père est l'offensé
, Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mou amour s'intéresse : Il faut
venger lui père , et perdre une maîtresse ; L'un m'anime le cœur,
l'autre retient mon bras. Réduit au triste choix ou de trahir ma
flamme , Ou de vivre en infâme , Des deux côtés mon mal est
infini.

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, lionneur, amour, îNoble et dure contrainte ,
aimable tyrannie , Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ter-
nie. L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et
cruel espoir d'une ame généreuse , Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon j)lus grand bonheur ,

Fer qui causes ma peine , M'es-tu donné pour venger mon
honneur ? M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux coiuir au trépas.

Je dois ù ma maîtresse, aussi-bien qu'à mon père.

LE CID. ACTE I, SCÈNE X.

J'attire en me vengeant sa Laine et sa cclcre ; J'attire ses mépris en ne me vengeant pas. A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle , Et l'autre , indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir gue'rir ;

Tout redouble ma peine.

Allons , mon ame ; et , puisqu'il faut mouiir, Mourons du moins sans offenser Chimène.

ÎMourir sans tirer ma raison !

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire ! Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison I Respecter un amour dont mon ame égarée Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce penser suborneur,

Qui ne sert qu'à ma peLne.

Allons , mon bras , sauvons du moins l'honneur, ^ Puisqu'aus-si-bien il faut perdre Chimène.

Oui , mon esprit s'éloit déçu.

Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse ; Que je meure au combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur commie je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence ; Courons à la vengeance ; Et, tout honteux d'avoir tant balancé,

Ne soyons plus en peine , Piiisqu aujourd'hui mon père est l'oflensé, Si loffenseiir est père de Chimène.

FIN W TBEMIER ACTE.

D. ARIAS, LE COMTE

LE COMTE.

.1 E l'avoue entre nous , quand je lui fis l'affront , ^ J'eus le sang un peu chaud et le bras un peu prompt Mais , puisque c'en est fait , le coup est sans remède.

Qu'aux volonte's du roi ce grand courage cède : Il y prend grande part; et son cœur ii'rité Agira contre vous de pleine autorite'.

Aussi vous n'avez point de valable défense. Le rang de l'off'ensé , la grandeur de l'ofTense , Demandent des devoirs et des soumissions Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE

Le roi peut , à son gré , disposer de ma vie.

De trop d'emportement votre faute est suivie. Le roi vous aïine encore ; apaisez son courroux : H a dit, Je le veux. Désobéirez-vous ?

LE COMTE

Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime , Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ; ^ Et , quoique grand qu'il fût , mes services pre'senls Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

i6 LE Ci D.

I>. ARIAS

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable, jamais à son sujet un roi n'est redevable. Vous vous flairez beaucoup, et vous devez savoir que qui sert bien son roi ne fait que son devoir. "Nous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi. Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice Tout l'état périra s'il faut que je périsse.

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain. . . .

LE COMTE

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main. Il a trop d'intérêt lui-même en sa personne, et sa tête en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIAS

Souffrez que la raison remette à vos esprits. Prenez un bon conseil.

LE COMTE.'

Le conseil en est pris.

D. ARIAS

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

LE COMTE

Que je ne puis du tout consentir à ma Loute.

D. ARIAS

Mais songez que les lois veulent être absolus.

I, E COMTE

Le sort en est jeté, monsieur; n'en parlons plus.

D. ARIAS

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre. Tout couvert de lauriers , craignez encor la foudre.

LE COMTE

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS

Mais non pas sans effet.

LE COMTE

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(d. Arias rentre. J

Oui ne craint point la mort ne craint point les menaces. J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces ; Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur, Mais non pas me résoudre h. vivre sans honneur.

LE COMTE, D. RODRIGUE

D. RODRIGUE

A MOI , comte , deux mots.

LE COMTE

P.vle.

D. RODRIGUE

Otc-raoi d'un doute.

Connois-lu bien don Diègue ?

LE COMTE

Oui.

D. RODRIGUE

Parlons bas ; ecoulr.

Sais-lu que ce vieillard fut la même vertu , La vaillance et l'ignueur de son temps ? le sais-lu ?

LE COMTE

Peut-être.

D. RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte , Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE

Que m'importe ?

D. RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir. '

, LE COMTE

Jeune présomptueux ! . . .

D. RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.

.Je suis jeune , il est vrai ; mais aux âmes bien nées La valeur n'attend pas le nomljre des années. K

LE COMTE

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain , Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître ,

Et poui' leurs coups d'essai veulent des coups de inaître. "

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis ?

ACTE II, SCÈNE II 21

D. RODHIGUE.

Oui : tout autre que moi Au seul bruit de ton nom poiuroit
trembler d'effroi. Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte. J'attaque en témé-
raire un bras toujours vainqueur; Mais j'aurai trop de force ayant
assez de cœur. A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est vaincu , mais non pas invincible. ^■

LE COMTE

Ce grand cœur qui paroît au discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens ;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille ,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sais ta passion , et suis ravi de voir
Que tous ces mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,

Je ne me trompois point au choix que j'avois tait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire :
A vaincre sans pçTÏl, on triomphe sans gloire.
On te croiroit toujours abattu sans effort ;
Et i'aurois seulement le regret de ta mort.

D. ROnniGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie:
Qui m'ose Oter l'Jionneur craint de môter la vie!

LE COMTE

Brt ire-loi d ici.

D. nODRIGtJE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

D. nODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE

Viens , tu fais ton devoir ; et le fils dégénère Qui survit un moment h. l'honneur de son père.

SCÈNE II

Lir^FANTE, CHIMÈNE, LÉO?fo1l.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur;

Fais agir ta constance en ce coup de malheur:

Tu reverras le calme après ce foi}}le orage ;

Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage ;

Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈRE

Mon cœur , outre' d'ennuis , n'ose rien espérer. Un orage si prompt qui trouble une bonace D'un naufrage certain nous porte la menace ; Je n'en saurois douter, je pérís dans le port. J'aimois, j'étois aimée, et nos pères d'accord; Et je vous en contoís la première nouvelle, Au malheureux moment que naissoit leur querelle - Dont le récit fatal , sitôt qu'on vous la fait , D'une si douceaitente a ruiné 1 effet.

A C T E 1 1 , s C È N E I I . a3

Maudite ambition, détestable manie, Dont les plus généreux souffrent la tyrannie ! Impitoyable honneur , mortel à mes plai-

sirs , Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs !

l'infante.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre ; "Un moment l'a fait naître , un moment va l'éteindre : Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder, Puisque déjà le roi les veut accommoder ; Et tu sais que mon ame , h tes ennuis sensible , Pour en tarir la source y fera l'impossible.

Les accommodements ne font rien en ce point : Les affronts à l'honneur ne se réparent point. En vain on fait agir la force ou la prudence ; Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence : La haine que les cœurs conservent au dedans ISourrit des feux cachés , mais d'autant plus ardents.

l'infante. ,

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène Des pères ennemis dissipera la liaine ; Et nous verrons bientôt votre amour le plus forcé Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈRE

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère : Doçi Diègue est trop altier, et je connois mon père. Je sens couler des pleurs que je veux retenir; I^ passé me tourmente , et je crains l'avenir.

l'infante.

Que cr»lns-tu ^ d'un vieillard l'impuissante foiblesse ?

CHIMÈNE

Rodrigue a du courage.

l'infante.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

l'infante.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup ; Il est trop amoureux poi" te vouloir déplaire ; Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui ! Et, s'il peut m'ol)ëir, que dira-t-on de lui ? Étant ne ce qu'il est , souffrir un tel outrage ! Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage , Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus De son trop de respect , ou d'un juste refus.

l'infante.

Cliimène est généreuse , et , quoiqu'intéressée , Elle ne peut souffrir une basse pensée : Mais , si jusques au jour de l'accommodement Je fais mon prisonnier de ce parfait amant , Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage , Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÈNE

Ah ! madame , en ce cas je n'ai plus de souci.

LE PAGE

TiC comle de Gonnas et lui —

CHIMÈNE

Bon dieu ! je tremble.

l'infante.

Parlez.

LE page.

Hors de la ville ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE

•Seuls ?

LE page.

Seuls, et qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMÈNE

Sans doute ils sont aux mains , il n'en faut plus parci'. Madame , pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE y

l'infante.

IIÉLas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude î Je pleure ses
malheurs , son amant me ravit ; Mon repos m'abandonne , et ma
flamme revit. Ce qui va séparer Roiiiifjuc de Cliimène

P. Corneille. I. '6

Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine ;

Et leur division , que je vois à regret,

Dans mou esprit chaimé jette un plaisir secret.

LÉ ON OR

Cette liante vertu qui règne dans votre ame Se rend-elle sitOt
à cette lâche llaiume ?

l'infante.

Ne la nomiHe point lâclie , à présent que cliez moi Pompeuse
et triomphante elle me Lit la loi; Porte-lui du respect , puisqu'elle
m'est si chère. Ma vertu la combat , mais mal|^re moi j espère ;
Et d'vm si fol espoir mon cœur mal défendu Yole après un amant
qiie Chimène a perdu

Vous laissez choir ainsi ce glorieux ccurage ? Et la raison cliez
vous perd ainsi son usage ?

l'infante.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison, Quand le cœur est
atteint dun si chamiant poisun 1 Et lorsque le malade aime sa
maladie . Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie 1

LÉ ON OR

Votre espoir vous séduit, votie mal vous est doux : Mais euin ce Rodrigue est indigne de vous.

l'infante.

Je ne le sais que trop ; mais si ma vertu cède, Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède. Si Rodrigue une fois sort vainqueur du con] > at , Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat , Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte. Que ne fera-l-il point s'il peut vaincre le conje

J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits Les royaumes entiers tomberont sous ses lois ; Et mon amour flatteur déjà me persuade (ouc je le vois assis au trône de Grenade , Les Maures subjugués trembler en l'adorant, L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant, Le Portugal se rendre, et ses nobles journées Porter delà les mers ses hautes destinées, Uu sang des Africains arroser ses lauriers ; Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers, Je l'attends de Rodrigue après cette victoire, Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras, I jisuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

l'infante.

Rodrigue est oflensé, le cointe a fait l'outrage; Ils sont sortis ensemble ; en faut-il davantage ?

Eh bien , ils se battront, puisque vous le voulez ; Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

Que veux-tu ? je suis folle , et mon esprit s'égare ; Mais c'est le moindre mal que lainour me prépare. Viens dans mon cabinet

consoler mes ennuis; Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

LE ROI; D. ARIAS, D. SANCHE. D. ALONSE

LE noi. Le comte est donc si vain et si peu raisonnable I Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. AniAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu. J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

LE ROI

Justes cieux î ainsi donc un sujet téme'raire

A si peu de respect et de soin de me plaire î

Il offense don Diègue et méprise son roi !

Au milieu de ma cour il me donne la loi I

Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine.

Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine;

Fût-il la valeur même et le dieu des combats ,

Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.

Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence ,

Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;
Mais puisqu'il eu abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste , ou non, vous assurer de lui.
(D. Alonse rentr«. J

LE ROI, D. SANCHE, D. ARIAS

D. SANCHE

Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle ; Ou l'a pris tout bouillant encor de sa querelle^

actei,sci:nevii. 29

Sire , dans la clialetir d'un premier mouvementj Un cœur si ge'néreux se rend malaisénient. Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

LE noi.

Don Sanche , taisez- vous , et soyez averti Qu'on se rend criminel à prendre son parti. '

D. s ANC HE.

J'obe'is , et me tais ; mais , de grâce encor , sire , Deux mots en sa défense.

LE ROI

Et que pourrez- vous dire?

D. SANCHE

Qu'une amp accoutumée aux grandes actions

Ne se peut abaisser à des soumissions :

Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;

Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.

11 trouve en son devoir un peu trop de rigueur,

Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.

Commandez que son bras , nourri dans les alarmes ,

Répare cette injure à la pointe des armes ;

Il satisfera , sire ; et vienne qui voudra ,

Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

LE noi. .Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'Age , Et j'estime l'ardeur en un jeune courage. Un roi dont la prudence a de meilleurs objets Est meilleur ménager du sang de ses sujets ; Je veille pour les miens , mes soucis les conservent , Conune le chef a soin des membres qui le servent.

Ainsi votre raison n est pas raison pour moi;

Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;

Et, quoi qu'on veuille dire , et quoi qu'il ose croire^

Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.

D'ailleurs , l'affront me touche , il a perdu d'honneur

Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur :
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même ,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
5'en parlons plus. Au reste , on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ; ^.
^'ers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

O. ARIAS

Les Maures ont appris par force à vous connoître ; Et, tant de
fois vaincus, ils ont perdu le creur De se plus hasarder contre un
si grand vainqueur.

I, E ROI

Ils ne verront jamais , sans quelque jalousie ,
^lon sceptie , en dépit d'eux , régir l'Andalousie ;
Et ce pays si beau , qu'ils ont trop possédé ,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est 1 unique raisou qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de CastiUe ,
Pour les voir de plus près , et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

D. AUIAS.

Sire , ils ont trop appris, aux dépens de leurs têtes, (iombien
votre présence assure vos conquêtes ; Vous n'avez rieu à
craindre.

LE ROI

Et rien à négliger.

Le tr«p de confiance attire le danger ;

actei, scl:nevii. 3i

Et vous n'ignorez pas qu avec fort peu de peine Un flux de
pleine mer ji-^qu'ici les amène. Toutefois j'aurois tort de jeter
dans les cœurs, L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs. L'ef-
froi que produiroit cette alarme inutile , Dans la nuit qui sur-
vient, troableroit trop la ville : Puisqu'on fait bonne garde aux
murs et sur le port , C'est assez pour ce soir. ^

LE ROI, D. ALONSE, D. SANCHE, D. ARIAS

Sire , le comte est mort.

Don Diègue par son fils a ven^é son oflense.

LE KOI.

Dès que j'ai su l'afTiout j'ai prevu la vengeance, Et j'ai voulu
des lori prévenir ce malheur.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur; Elle vient tout en pleurs vous demander justicf^.

LE ROI

Bien qu'à ses déplaisirs mon aine conipaiïsse, Ce que le comte a fait semble avoir mérité Ce juste châtiment de sa témérité.

Quelque juste pourtant que puisse être sa peine , Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine. Après un long service à mon état rendu , Après son sang pour moi mille fois répandu, A quelques sentiments que son orgueil m'oblige, Sa perte m'adbi-blit, et son trépas m'alflige.

LE ROI, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. ÇAKCHE, D. ARIAS, D. ALONSE

Sinz , sire , justice ! ^

D. DIÈGUE

Ah ! sire , écoutez-nows.

CHIMÈNE

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE

J'embrasse vos genoux.

Je demande justice.

D. DIÈGUE

Entendez ma défense.

CHIMÈNE

D'un jeune audacieux punissez l'insolence ; Il a de votre sceptre abattu le soutien , Il a tué mon père.

D. DIÈGUE

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIÈGUE

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

LE noi.

Levez-vous l'un et l'autre , et parlez à loisir. Cliixnène, je prends part à voUe déplaisir;

D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

(à don Diôguo.)

Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNK.

Sire , mon père est moft ; mes yeux ont vu son sang Couler à gros bouillons de son ge'néreux flanc : Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles , Ce sang qui tant de fois vous gagna des

batailles, Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux '■* De se voir répandu pour d'autres que pour vous , Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre, Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre. J 'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur ; le l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur, Sire ; la voix me manque à ce récit funeste ; ; Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

LE ROI

Prends courage , ma fille , et sache qu'aujourd'hui Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE

Sire , de trop d'honneur ma misère est suivie.

Je vous l'ai déjà dit , je l'ai trouvé sans vie ;

Son flanc étoit ouvert ; et , pour mieux m'émouvoir, ^

Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir j 4

Ou plutôt sa valeur en cet état réduite

Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite ;

Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,

Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne soufl'rez pas que sous votre puissance

Règne devant vos yeux une telle licence j

ôii I< xii C I D.

Que les plus valeureux , avec impunité , Soient exposés aux coups de la témérité ; Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire, Se baigne dans leur sang , et brave leur mémoire. Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir. Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance, Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance. Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ; Vengez-la par une autre , et le sang par le sang. Immolez , non à moi , mais à votre couronne , Mais à votre grandeur, mais à votre personne ; Immolez , dis- je , sire , au bien de tout l'état Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

LE ROI

Don Diègue , répondez.

Qu'on est digne d'envie Lorsqu'en perdant la force on peid aussi la vie 1 Et qu'un long âge apprêlé aux hommes généreux , An bout de Isur cairière, un destin mallieureux î Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire, Moi , que jadis partout a suivi la victoire . Je me vois aujourd'hui , pour avoir trop vécu, Recevoir un aflront, et demeurer vaincu. Ce que n'a pu jamais coml^at, sit-ge, embuscade, Ce que n'a pu jamais dragon, ni Grenade, Ni tous vos ennemis , ni tous mes envieux , Le comte en votre cour la fait presque à ^ os yeux. Jaloux de votre choix, et lier de l'avantage Que lui donnoit siu- moi l'impuissance de lâge.

ACTE II, SCÈNE IX

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois | Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois, Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie, Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie , Si je n'eusse produit un fils digne de moi , Digne de son pays , et digne de son roi : Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ; Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte. Si montrer du courage et du ressentiment. Si venger un soufflet mérite un châtiment, Sur moi seul doit tomber Téclat de la tempête : Quand le bras a failli , l'on en punit la tête. Bu crime glorieux qui cause nos débats , ^ Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras. Si Chimène se plaint qu'il a tué son père, Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire, îrunolez donc ce chef que les ans vont ravir, l",t conservez pour vous le bras qui peut servir. \ux dépens de mon sang satisfaites Chimène : • Je n'y résiste point , je consens à ma peine ; Tt, loin de murmurer d'un rigoureux décret, Mourant sans déshonneur je mourai sans regret.

LE ROI

I, affaire est d'importance, et, bien considérée, Mérite en plein conseil d'être délibérée. Don Sanche, remettez Chimène en sa maison. Pon Diègue aura ma cour et sa foi pour prison. <Ai'on me cherche sou fils. Je vous ferai justice.

CHIMi:NE.

' Tl est ju.ste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. RODRIGUE, ELVIRE

ELVIRE.

IVoDRiGUE, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil De paroître en des lieux que tu remplis de deuil? Quoi ! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ? Ne l'as-tu pas tué ?

D. RODRIGUE

Sa vie étoit ma honte ; Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE

Mais chercher ton asile en la maison du mort ! Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

D. RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.

Ne me regarde plus d'un visage étonné ;

Je cherche le trépas après l'avoir donné.

Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :

Je mérite la mort de mériter sa chaîne ;

P. Curnille. I. /[

Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain, Et l'arrêt de sa bouche , et le coup de sa main.

EL VI RE

Fuis plutôt de ses yeux , fuis de sa violence ; A ses premiers transports dérobe ta présence. Va , ne t'expose point aux premiers mouvements Que poussera l'ardem- de ses ressentiments.

D. RODRIGUE

Non , non , ce cher objet à qui j'ai pu déplaire * îfe pfut pour mon supplice avoir trop de colère ; Et j'évite cent morts qui me vont accabler, Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE

Chimène est au palais, de pleurs toute bai^^nce, Et n'en reviendra point que bien accompagnée. Rodrigue , fuis , de grâce , ôte-moi de souci. Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ? Veux-tu qu'un médisant, pour comble i sa nii.sère, L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ? Elle va revenir ; elle vient , je la voi : Bu moins, pour .son honneur, Rodrigue, cache-toi.

^ Il se cnclie.)

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. S ANC HE

On , madnme , il vous faut de sanglantes victimes : Votre colère est juste , et vos pleurs légitimes ; Et je n'entreprends pas , à force de parler,]N"i de vous adoucir, ni de vous consoler.

Mais si de vous servir je puis être capable , Employez mon épée à punir le coupable ; Employez mon amour à venger cette mort . Sous vos commandements mon bras sera trop fort. *"

Malheureuse !

D. 5ÀNCH2.

Madame , acceptez mon service, c H I M È y E.

J'offenserois le roi , qui m'a promis justice.

D. SANCHE

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur, Que bien souvent le crime échappe à sa longueur; Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes. Souffrez qu'un cavalier vous venge par ses armes : La voie en est plus sûre , et plus prompte à punir.

CHIMÈNE

C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir, Et que de mes malheurs cette pitié vous dure, Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend; Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III

CHIMÈNE

EsFis je me vois libre, et je puis, sans contrainte, De mes vives
douleui's te faire voir l'atteinte j

Je puis donner passage à mes tristes soupirs; Je puis t'ouvrir
mon ame et tous mes déplaisirs. Mon père est mort , Elvire ; et la
première épée Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée. Pleu-
rez , pleurez , mes yeux , et fondez-vous en eau ; La moitié de ma
vie a mis l'autre au tombeau , K Et m'olilige à venger, après ce
coup funeste, Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE

Reposez-vous , madame.

CHIMÈNE

Ah ! que mal-h-propos Dans un malheur si grand tu ;)ark*s de
repos 1 Par où sera jamais ma doulcui' a^jaisée, Si je ne puib hair
la main qui l'a causée? Et que doi;-je espérer qu'un tourment
éternel, 3i je poursuis un crime , aimant le criminel ?

ELVIRE

n vous prive d'un père , et vous l'aimez encore !

CHIMÈNE

c'est peu de dire aimer , Elvire , je l'adore ; Ma passion s'op-
pose à mon ressentiment ; Dedans mon eimenii je trouve mon
amant ; Et je sens qu'en dépit de toute ma colère Rodrigue dans

mou cœur couibal encor mon père: Il l'attaque , il le presse , il cède , il se défend , Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt iriompliant: Mais , en ce dur oomljat de colère et de flamme , Il déchire mon cœur sans parta;^cr mon ame ; Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir. Je ne consulte point pour suivre mou devoir ;

ACTE III, SCÈNE III

Je cours, sans balancer, où mon honneur m'oblige. Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ; Mon cœur prend son parti : mais, contre leur effort. Je sais que je suis fille, et que mon père est mort.

Pensez- vous le poursuivre ?

Ah ! cruelle pense'e !

Et cruelle poursuite où je me vois forcée ! Je demande sa tête , et crains de l'obtenir : Ma mort suivra la sienne , et je le veux punir !

Quittez , quittez , madame , un dessein si tragique ; Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE

Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras,

Son sang crîra vengeance , et je ne l'orrai pas !

Mon cœur -, honteusement surpris par d'autres channes ,

Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !

Et je pouiTai souffrir qu'un amour suborneur

Dans un lâche silence étouffe mon lionneur !

i: L v ns E.

Madame, croyez-moi, vous serCz excusable D'avoir moins de chaleur contre ui» objet aimable, Contre un amant si cher : vous avez assez fait; Vous avez vu le roi , n'en pressez point d'effet ; Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

c H i M k N E. H y va de ma gloire, il faut que je me venge ; El de quoi r\w nous flatte un désir amoureux, l'oute excuse est honteuse aux esprits généreux.

Mais vous aimez Rodrigue , il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout , que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui , Le poursuivre , le perdre , et mourir après lui.

SCÈNE I y

D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE

Eh bien , sans vous donner la peine de poursuivre , f Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE

Elvire , où sommes-nous ? et qu'est-ce que je voi ? Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

D. RODRIGUE

N'épargnez point mon sang ; goûtez , sans résistance , La douceur de ma perte et de votre vengeance.

Hélas !

D. RODRIGUE

Ecoute-moi.

CHIMÈNE

Je me meurs.

D. RODRIGUE

Un moment.

ACTE III, SCÈNE IV

Va , laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quati'e mots seulement ; Après , ne me répons qu'avecque
cette épe'e.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

D. RODRIGUE

Ma Cliimène....

CHIMÈNE

Ote-moi cet objet odieux, Qui reproche ton crime et ta vie à
mes yeux.

D. RODRIGUE

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine, Pour croître ta colère ,
et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE

Il est teint de mon sang. '^

D. RODRIGUE

Plonge-le dans le mico ; Et fais-lui perdre ainsi la teinture du
tien.

CHIMÈNE

Ah ! quelle cruauté , qui tout en un jour tue Le père par le fer,
la fille par la vue ! Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir: Tu
veux que Je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE

Je fais ce que tu veux, mais sa;s quitter l'euvie De finir par tes
mains ma déplorable vie ; Car enfin n'attends pas de mon aflec-
tion Un lâche repentir d'une bonne action.

De la main de ton père un coup irréparable

De'shonoroit du mien la vieillesse houorable:

Tu sais cojnme un soufflet touche un homme de cœur.

J'avois paît à l'affront, j'en ai cherche l'auteur;

Je l'ai vu , j'ai vengé mon honneur et mon père ;

Je le feroi.s encor, si j'avois à le faire.

Ce n'est pas qu'en eflet, contre mon père et moi ,

Ma fl.imme assez long-temps n'ait comJiattu poi'u' toi :

Juge de son pouvoir ; dans une telle offense ,

J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance.

Réaùit à le déplaire , ou souffrir un affront ,

J'ai retenu ma main , j ai cru mou bras trop prompt, ^

Je me suis accusé de trop de violence ;

Et ta beauté , sans doute , emporloit la balance ,

Si je n'eusse opposé contre tous les appas

Qu'un !,oiruue sans honneur ne te méritoit pas;

Qu'après m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,

Qui m'aima généreux me haïroit infâme;

Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
Je te le dis tn"ore, et, <|uoiquie j'en soupire, 4
Jusqu'jiu doriier soupie je veux bien le redire:
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porler
Pour effiecr ma honte et pour te mériter;
Mais, fjuilte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est mainfenant à toi que je viens sr^tisfaire ;
C'est pour l'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dil , je fais ce que je dois.
Je sai-, 'ju un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne l'a: pas \oula déro];er ta victime:
Imm le avec courage au saug qu'il a perdu
Ce^ui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

ACTE III, SCÈNE IV

CHIMÈNE

Ah î Rodrigue , il est viai , quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;

Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs ,
Je ne t'accuse point , je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi , le faisant , tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde ; et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas ! mon intérêt ici me désespère.
Si quelque autre malheur m'avoit ravi mon père,
Mon âme auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à la mine.

Car, enfin, u attends pas de mon affeclion

De lâches sentiments pour ta punition.

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne ,

Ma générosité doit répondre à la tienne :

Tu t'es , en m'offénsant , montré digne de moi ;

Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. nODRIGUE.

Ne difl^re donc plus ce que l'honiifur t'ordonne; Il demande
ma tête , et je te l'abandonne ;

Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt ;

Le coup m'en sera doux aussi Lien que l'arrêt.

Attendre après mon crime une lente justice ,

C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.

Je mourrai trop heureux mourant d'un <:oup si beau.

Va , je suis ta partie , et non pas ton Lourrt au. Si tu m'offres ta
tête, est-ce à moi de la prendre ? Je la dois attaquer, mais tu dois
la dt-leodre ; C'est d'un autre que toi que je dois l'obtenir; Et je
dois te pouisivre, et non pas te punir.

D. n O D I V 1 G u E.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne ,

Ta générosité doit répondre à la mienne ;

Et pour venger un père emprunter d'autres bras,

Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas:

Ma main seule du mien a su venger l'offense.

Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE

Cruel , à quel propos sur ce point t'obstiner ? Tu t'es vengé sans aide , et lu m'en veux donner ! Je suivrai ton exemple , et j'ai trop de courage Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage. Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur I hélas I quoi que je fasse, Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce? Au nom d'un père mort, ou de notre amitié, Punis-moi par vengeance , ou du moins par pitié.

ACTE III, SCÈNE IV

Ton malheureux amant aura bien moins de peine A mourir par ta main , qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE

Va , je ne te Lais point.

D. RODRIGUE

Tu le dois.

Je ne puis.

D. RODRIGUE

Crains-tu si peu le blâme , et si peu les faux bruits ? Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure, Que ne puhîrout point l'envie et l'imposture ? l'orce-les au silence, et, sans plus discourir. Sauve ta renomme'e en me faisant mourir.

Elle éclate bien mieux en le laissant la vie; Et je veux que la voix de la plus noire envie Llève au ciel ma gloire et plaigne rues ennuis, Sachant que je t'adoie et que je te poursuis. Va-t'en , ue montre plus h ma douleur extrême Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime. Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ; Si l'on te voit .sortir, mon honneur court hasard. l.a seule occasion qu'aura la médisance, C est de savo«r qu'ici j'ni soufTert ta présence. J]Vc lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

Que je meure !

Va -t'en.

D. nODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère , Je ferai mon possible ù bien venger mon père ; Mais, malgi'é la rigueur d'un si cruel devoir, Mon unique souliait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE

O miracle d'amour ! ^

CHIMÈKE.

o comble de misères !

D. RODRIGUE

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE

Rodi'igue , qui l'eût cru

D. RODRIGUE

Cliimène , qui l'eût dit

CHIMÈNE

Que notre heur fût si proche , et sitôt se perdît ?

D. RODRIGUE

Et que si près du port , contre tonte apparence , Un orage si
prompi brisât notre espérance ?

CHIMÈNE

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE

Ah î regrets superflus !

CHIMÈNE

Va-t'en , encore un coup , je ne t'écoute plus.

ACTE III, SCÈNE IV

D. RODRIGUE

Adieu; je vais traîner une mourante vie, l'ant que par ta poursuite elle me soit ravie.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi De ne respirer pas un moment après toi. Adieu; sors, et surtout gard** bien qu'on te voie.

ELVinE.

Aladame, quelques maux que le ciel nous envoie

CHIMÈNE

Se m'importune plus, laisse-moi soupirer. Ip chrrrh'^ If silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V

.lAaiÀis nous ne goûtons de parfaite alégresse : N'os plus lieureux succès sont mêle's de tristesse;

"■Quoique chez les étrangers, pour qui principalement ces remarques sont faites, on ne soit pas encore parvenu 'a i'art de lier toutes les scènes, cependant y a-t-il un lecteur qui ne soit choqué de voir Chinune s'en aller d'un côté, Ilodrigue de l'autre, et don Dièguc arriver sans les voir?

Observez que quand le cœur a été ému par les passions des deux premiers personnages , et qu'un troisième vient parler de lui-même, il touche peu, surtout quand il est le héros du discours.

Nous venons d'entendre Cléon dans sa maison : c'est où est maintenant donc Dioclès ? O n'est pas assis dans cette maison. Le spectateur ne peut se

r. Corneille. 1. 5

Toujours quelques soucis en ces événements

Troublent la pureté de nos contentements.

Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte;

Je nage dans la joie , et je tremble de crainte.

J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé;

Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.

En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,

Tout cassé que je suis , je cours toute la ville :

Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur

Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.

A toute heure , en tous lieux, dans une nuit si sombre ,

Je pense l'embrasser , et n'embrasse qu'une ombre ;

Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,

Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.

Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence ,
Ou si je vois enfin mon unique espérance ."
C'est lui, n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés;
Ma crainte est dissipée , et mes ennuis cessés.

figurer ce qu'il voit ; et c'est là un très grand défaut pour notre nation , qui veut partout de la vraisemblance , de la suite , de la liaison , qui exige que toutes les scènes soient naturellement amenées les unes par les autres ; mérite inconnu sur tous les autres théâtres , et mérite absolument nécessaire pour la perfection de l'art

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE

D. DIÈGUE

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

D. RODRIGUE

Helas !

D. DIÈGUE

Ne mêle point de soupirs h ma joie ; Laisse-moi prendre haleine afin de te louer. Ma valeur n'a point lieu de te désavouer; Tu l'as bien imitée , et ton illustre audace Fait bien revivre en toi les héros de ma race ; C'est d'eux que lu descends, c'est de moi que tu viens: Ton premier coup d'épée égale tous les miens ; Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée Par cette grande épreuve atteint ma renommée. Appui de ma vieillesse, et comble de mon lieu. Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur; Viens baiser cette juue, et reconnois la place Où fut jadis l'aûiout que ton rour; i,; ^(' efTace.

D. RODRIGUE

L'honneur vous eu est dû , les cieux me sont tj^nioins Qu'étant sorti de vuus je ue pouvois pas moins. Je me tiens trop heurt ux , et mon ame est ravie Que mon coup d'tssai plaise h qui je dois la vie : Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux Si je m'ose, h mon tour, satisfaire après vous; Poufirez qu'oïl libcité mon désespoir éclate; Assez et trop long-temps votre discours le flatte.

Je ne me repens point de vous avoir servi ;

Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.

l\Ion bras , pour vous venger armé contre ma flamme ,

Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame.

ISE me dites plus rien : pour vous j'ai tout perdu ;

Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

Porte encore plus taut le fruit de ta victoire. Je t'ai donné la vie , et lu me rends ma gloire ; Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le joui", D'autant plus maintenant je te dois de retour. Mais d'un cœur magnanime éloi'^ne ces foiblesses ; rfous n'avons qu'un honneur, il est tant de maitresses ! L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE

Ah ! que me dites- vous ?

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE

Mon honneur oflensé sur moi-même se venge ; Et vous m'osez pousser à la honte du change ! L'infamie est pareille, et suit également Le guerrier sans comage, et le perfide amant.' A ma fidélité ne faites point d'injure ; Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ; Mes liens sont trop foits pour être ainsi rompus ; Ma foi m'engnge eucor si je n'espère plus ; Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimcne, Le trépas que je cherche est ma plus douce peine,

D. DIÈGUE

Il n'est pas temps encor de cliercher le trépas ; Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.

ACTE III, SCÈNE VI

La flotte qu'on craignoit , dans le grand fleuve entrée , Vient surprendre la ville, et piller la contrée. Les Maures vont descendre ,

et le flux et la nuit Dans une heure à nos murs les amènent sans
bruit. La cour est en désordre , et le peuple en alarmes ; Ou n'en-
tend que des cris , on ne voit que des larmes. Dans ce malheur
public mou bonheur a permis Que j'ai trouvé chez moi cinq cents
de mes amis, * Qii, sachant mon afflont, poussés d'un même zèle,
Se venoient tous ofTrir à venger ma querelle. Tu les as prévenus ;
mais leurs vaillantes mains Se tremperont bien mieux au sang
des Africains. Va marcher à leur tête où l'honneur te demande ;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande. De CCS vieux
ennemis va soutenir l'abord ; Là , si tu veux mourir, trouve une
belle mort; Prends-en l'occasion , puisqu'elle t est offerle : Fais
devoir à ton roi sou salut à ta perte. Mais reviens-en plutôt les
palmes sur le front: Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant; force par ta vaillance i>e monarque au par-
don , et Chiméne au silence ; Si lu l'aimes, apprends que revenir
vainqteur C'est 1 unique moyen de rei^agner son cœur. Mais le
temps est trop cher pour le perdre en paroles; Je l'arrête en dis-
cours , et je veux que lu voles. Viens, suis-moi ; va combattre, et
montrer à ton roi Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en loi.

FIN DU rnOISIEME ACTE.

SCÈNE I

CHIMÈËJE.

IN 'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien,Elvire?*

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'aclmire,

Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,

J'e ce jeune Iktos les glorieux exploits.

Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;

Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte ;

Trois heures de combat laissent «i nos guerriers

Une victoire entière , et deux rois prisonniers.

La valeur de leur chief ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÈNE

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE

De ses uobles efforts ces deux rois sojit le prix; Sa main les a vaincus , et sa main les a pris.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE

Du peuple , qui partout fait sonner ses louanges, Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur. Son ange tutélaire , et son libérateur.

LE CID. ACTE IV, SCÈNE I. 55

Et le roi , de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ; Mais don Piègue ravi lui présente enchaînés, Au nom de ce vainqueur , ces

captifs couronnes ; Et demande pour grâce à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE

Je n'en ai rien appris.

"N'ous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE

Reprenons donc aussi ma colère affolblie : Pour avoir soin de
lui faut-il que je m'oublie ? On le vante , on le loue ; et moi j'ai cœur
y consent ! Mon honneur est muet, mon devoir impuissant ! Si-
lence, mon amour, laisse agir ma colère ; S'il a vaincu deux rois , il
a tué mon père ; Ces tristes vêtements où je lis mon malheur Sont
les premiers effets qu'il produits sa valeur ^ Pt quoi qu'on dise
ailleurs d'un cœur si magnanime , Ici tous les objets me parlent
de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentiments , Voile, crepes,
habits, lugubres ornements, Pompe où m'ensevelit sa première
victoire, Contre ma passion soutenez bien ma gloire ; Et lorsque
mon amour prendra trop de pouvoir, Parlez à mon esprit de mon
triste devoir,

Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

El. VIRE.

Modérez ces transports , voici venir l'infante.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE

l'infante.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ;

Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE

Prenez bien plutôt part à la commune joie ,

Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie ,

Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.

Le péril dont Rodrigue a su vous retirer ,

Et le salut public que vous rendent ses armes ,

A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes ;

Il a sauvé la ville , il a servi son roi ;

Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

l'infante.

Ma Chimène , il est vrai qu'il a fait des mei'veilles.

Déjà ce bruit fêcheux a frappé mes oreilles ; Et je l'entends
partout publier hautement Aussi brave guerrier que malheureux
amant.

l'infante.

Qu'a de fâclieux pour toi ce discours populaire ? Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire; \\ possédoit ton anie, il vivoit sous tes lois: Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

A C T E I V, S C E A L

Cliacuu peut la vanter avec quelque justice ,

Mais poiü- moi sa louange est un nouveau supplice.

Ou aigrit ma douleur en l'élevant si haut:

3 e vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.

Ali ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !

Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente:

Opendant mon devoir est toujours le plus fort ,

Et , malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

Ilit r, ce devoir te mit en une haute estime ; ^ L'effort que tu te fis parut si magnanime , Si digne d'un grand coeur,' que cJ^acun à la cour Admiroit ton courage et pLignoit ton amour. Mais croi-rois-tu l'avis d'une amitié fidèle?

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle,

l'infante.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui. Rodrigue maintenant est notre unique appui , L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore , Le soutien de Castille , et la terreur du Maure. Le roi même est d'accord de cette vérité , Que ton père en lui seul se voit ressuscité ; Et si tu veux enfin qu'en deux mots je t'explique , Tu poursuis en sa mort la ruine publique. Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis de livrer sa patrie aux mains des ennemis ? fionlrc jious ta poursuite est-elle légitime ? V.l jour être punis avons-nous part au crime ?

Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser Celui qu'un père mort t'obligeoit d'accuser ; Je te voudrois moi-même en arracher l'envie : Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté ; Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité. Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse, Quoiqu'un peuple l'adore , et qu'un roi le caresse, Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers, J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

l'infante.

c'est générosité quand , pour venger un père , ^otre devoir attaque une tête si chère ; Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang , Quand on donne au public les intérêts du sang. îSon, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme; Il sera trop puni s'il n'est plus d'au-j ton ame. Que le bien du pays t'impose cette loi. Aussi bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

l'infante.

Pense bien , ma Chiraènc , à ce que tu veux faire. Adieu : tu pourras seule y songer à loisir.

CHIMÈNE

Après mon père mort, je u'ai point à choisir.

LE ROI, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE

LE noi.

GlsÉrecx héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égales ,
Pour te récompenser ma force est trop petite ;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivi-é d'un si rude ennemi ,
Mou seepre dans ma main par la tienne affermi ,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alannes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes , *
Ne sont \Miint des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni IV^poir de s'acquitter vers toi.

Mais deux rois tes captii's feruut ta n'oompense :
 Ils t'ont nommé tous deux leur (ad en ma présence. '■*
 l'uisque Cid en leur langue est autant que scigneur,
 Te ne t'envîrai pas ce Ijeau titre d'ionneur.
 Suis désomiais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;
 Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tol(de;
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
 Et ce que tu me vaux cl ce que je te dois.

D. B O D I I G U E

Que votre majcNté, sire, épargne ma honte. ■* D'un si f >iblec servi<jc elle fait trop de compte , Et rue (o; ce à mugir devant un si grand roi De mériter si peu l'houncur que j'en reçois.

ùo L E C 1 D.

Je sais trop que je dois au bien de votre empire Et le sang qui m'anime et l'air que je respire ; Et , quand je les perdrai pour un si digne objet , Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

LE uoi.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage Ne s'en acquittent pas avec même courage : Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès, Elle ne produit point de si rares succès. Souffre donc

qu'on le loue, et de cette victoire Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant. Qui jeta dans la
vUle un effroi si puissant, Une troupe d'amis chez mon père as-
semblée Sollicita mon arae encor toute troublée. . . . Mais , sire ,
pardonnez h ma témérité Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête ; î\îe montrant à la
cour je hasardois ma tête ; Et s'il la falloît perdre , il m'étoit bien
plus doux De sortir de la vie en combattant pour vous

LE KOI.

.l'excuse ta chaleur à venger ton offense ; El l'état défendu me
parle en ta défense : Crois que dorénavant Chimène a beau par-
ler. Je ne l'écoute plus que pour la consoler. Mais poursuis.

D. RODRIGUE

Sous moi donc cette troupe s'avance, Et porte sur le front une
mâle assurance:

ACTE IV, SCÈNE II f. 61

Nous partîmes cinq cents ; mais , par un prompt renfort , i^ons
nous vîmes trois mille en arrivant au port, 4 Tant à nous voir
marcher avec un tel visage Les plus épouvantés reprenoient de
cour.ige I J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés Dans le
fond des vaisseaux qui lors furent trouvés : Le reste , dont le

nombre augmentoit à toute heure, Brûlant d'impatience autour de moi demeure, Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit, Passe une hoime part d'une si belle nuit. Par mon connuandement la garde en fait de même, Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème: Et je feins hardiment d'avoir re(,u de vous L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous. Certe obscure clarté qui tombe des étoiles Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles; L'onde s'enfle dessous, et d'un commun cflbrt Les IMaures et la mer montent jusques au port. On les laisse passer; tout leur paruît tranquille ; Point de soldats au port, point aux murs de la ville. Notre profond silence abusant leurs esprits, Us n'osent plus douter de nous avoir surpris ; Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent, Et courent se livrer aux mains qui les attendent. Nous nous levons alors , et tous en même temps Poussons jusques au ciel mille cris éclatants. Ix's nôtres au signal de nos vaisseaux répondent; Ils paroissent armés: les IMaucs se confondent; L'épouvante les prend à demi descendus : Avant que de conihaltre ils s'estiment perdus. Ils couroient au pillage , et rencontrent la guerre ; Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,

r. Cnrncille. I o

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang ,

Avant qu'aucun résiste , ou reprenne son rang.

Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,

Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :

La honte de mourir sans avoir combattu

Arrête leur désordie , et leur rend leur vertu.

Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames sont coupées ;
Et la terre , et le fleuve , et leur flotte , et le port ,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres,
Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres,
Où chacun , seul l'écho des grands coups qu'il donnoit,
Je pouvoit discerner où le sort inclinoit !
Jeallois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour :
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage :
Le Maure voit sa perte , et soudain perd courage ;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables ;
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables ,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer :

Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte.
Le flux les apporta , le reflux les remporte ;
Cependant que leurs rois , engages parmi nous ,
Et quelque peu des leurs , tous percés de nos coups ,
Ils disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie ;

ACTE IV, SCÈNE m

Le cimetière au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls de'sormais en vain ils se défendent ,
Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent-
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
Et le combat cessa faute de combattants.
C'est de cette façon que , pour votre service....

D. ALONSE

Sire, Chimène vient vous demander justice.

LE ROI.

La fâcheuse nouvelle ! et l'importun devoir ! '

Va , je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tout remerciement il faut que je te v;hasse :

Mais, avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(D. Rodrigue rentre.) D. DIÈGUE.

Cbimène le poursuit, et voudroit le sauver.

LE ROI.

On m'a dit qu'elle l'aime , et je vais l'éprouver. Montrez un œil plus triste.

LE ROI, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCUE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELYIRE

LE ROI

Enfix soyez contente , Chîmène, le surd'S répond à votre attente. * Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus. Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus j Picndez grâces au ciel qui vous en a vengée.

(à D. Diègiie.)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,

Dans cette pâmoison , sire, admirez l'effet.

Sa douleur a trahi les secrets de son ame,

Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE

Quoi I Rodrigue est donc mort ?

t£ noi.

IN'on , non , il voit le jour, Et te conserve encore un immuable amour : Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse : ^ Un excès de plaisir nous rend tout languissants ; Et, quand il suiprend l'ame, il accable les sens.

L E noi.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible •, Chiraèue , la douleur a paru trop visible.

Eh bien , sire, ajoutez ce comlilc à mes malheurs, Nommez ma pâmoison l'effet de mes douleurs : Un juste déplaisir h ce point m'a rc'duite ; Son tièpas déroboit sa tête à ma poursuite ; S'il mem"t des coups reçus pour le bien du pays, Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis : Une si belle fui m'est trop injurieuse. Je demande sa mort, mais non pas glorieuse, Non pas dans un e'clat qui l'élève si haut , Non pas au lit d'honnem- , mais sur un échafaud ; Qu'il meure pour mon père , et non pour la patrie ; Que son nom soit tache , sa mémoire flétrie. Mourir pour le

pays n'est pas un triste sort , C'est s'immortaliser par une belle mort. J'aime donc sa victoire , et je le puis sans crime , Elle assure l'état, et me rend ma victime , Mais noble , mais fameuse entre tous les gueniers , Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers , Et, pour dire en un mot ce que j'en considère , Digne d'être immolée aux mânes de mon père.... Ilélas ! à quel espoir me laissé-je emporter ! Rodrigue de ma part n'a rien à redouter .

*

Que pourroieit contre lui des larmes qu'où mépiise 7 Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ; Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis; Il triomphe de moi comme des ennemis.

Dans leur sang répandu la justice éblouffée Au crime du vainripieur sert d'un nouveau trophée ; Nous en croissons la pompe ; et le m/pris des loi<; Nous fuit suivre son char au milieu de deux rois.

LE ROI

Ma fille, ces transports ont trop de violence. Quand on rend la justice , on met tout en balance On a tue' ton père , il étoit l'agresseur ; Et la même équité m'ordonne la douceur. Avant qae d'accuser ce que j'en fais paroître. Consulte bien ton cœur : Rodrigue en est le maître ; Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi , l*ont la faveur conserve un tel amant pour toi.

Pour moi , mon ennemi î l'objet de ma colère î L'auteur de mes mallieurs I l'assassin de mon père ! ^ De ma juste poursuite on fait si peu de cas. Qu'on me croît obliger en ne m écoutant pas. Puisque vous refusez la justice à mes larmes . Sire , permettez-moi de recourir aux armes ; C'est par là seulement qu'il a su

m'outrager. Et c'est aussi par là que je me dois venger. A tous vos cavaliers je demande sa tête ; Oui , qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ; Qu'ils le combattent , sire ; et , le combat fini . J'épouse le vainqueur, si Kodiigue est puni : Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

LE ROI

Cette vieille coutume en ces lieux établie , Sous couleur de punir un injuste attoitat . Des meilleurs combattants afijjiblit un état ; Sotivent de cet abus le succès déplorable Opprime l'innocent , et .soutient le coupable. J'en dispense Rodrigue ; il m'est trop précieux Poiu l'exposer aux coups d'un sort capricieux j

Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime , Les Maures en fuyant ont emporte' son crime.

D. DIÈGUE

Quoi 1 sire , pour lui seul vous renversez des lois

Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !

Que croira votre peuple , et que diia l'envie

Si sous votre défense il ménage sa vie,

Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas

Oh tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?

De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire.

Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.

Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir :

Il l'a fait en brave homme, et le doit soutenir.

LE NOI.

Puisque vous le voulez , j'accorde qu'il le fasse : Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place; Et le prix que Chimène au vainqueur a promis De tous mes cavaliers feroit ses ennemis : L'opjMjser seul à tous seroit trop d'injustice ; Il suffit qu'une fois il entre dans la lice. Choisis qui lu voudras, Chimène, et choisis bien ; Mais après ce combat ne demande plus rien,

D. DIÈGUE

N'excusez point par là ceux que son bras étonne ; Taisez un champ ouvert où n'entrera personne. Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui , Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui? Qui se hasarderoit contre un tel adversaire? Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant ; Je suis ce téméraire , ou plutôt ce vaillant.

(à Chiraènc.)

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse. Madame , vous savez quelle est votie promesse.

LE ROI

Chimène , remets- tu ta querelle en sa main ?

CHIMÈNE

Sire , je l'ai promis.

LE noi.

Soyez prêt à demain.

D. D IÈ&UE.

Non , sire , il ne faut pas différer davantage -,

Ou est toujours tout prêt quand on a du covu'age.

LE ROI

Sortir d'une bataille , et combattre à l'instant !

D. DIÈGUE

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

LE ROI

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse. Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe, Pour témoigner à tous qu'à regret je permets Un sanglant procédé qui ne me plut jamais, De moi ni de ma cour il n'aura la présence. 4

(al). Arias.)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance. Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,

ACTE IV, SCÈNE V

Et, le combat fini , m'amenez le vainqueur. Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine; Je le veux de ma maio présenter h Chimène, Et que , pour rtconipcnse , il reçoive sa foi.

Quoi ! sire , m'iniposer une si dure loi !

LE ROI

Tu t'en plains ; mais ton feu , loiu d'avouer ta plainte , Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte. Cesse de murmurer contre un arrêt si doux ; Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux*

D. RODRIGUE, CHIMÈNE

CHIMÈNE

vliroi! Rodrigue, enplein jour î d'où te vient cette audaceï Va , tu me perds d honneur; retire-toi , de grâce.

D- RODRIGUE

Je vais mourir, madame , et vous viens en ce lieu , Avant le coup mortel , dire un dernier adieu ; « Mon amour vous le doit , et mon cœur qui soupire T« ose sans votre aveu sortir de votre empire.

CHIMÈNE

Tu vas mourir !

D. RODRIGTE.

Je cours à ces heureux moments Qui vont livrer ma vie h vos
ressentiments.

CHIMÈNE

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable Qu'il donne
l'épouvante à ce cœur indojiitaî>le ? Qai t'a rendu si foible ? ou
qui le rend si fort? Rodrigue va combattre , et se croit dējii mort !
Celui qui n'a pas craint les Maures , ni mon père . Va combattre
don Sanche, et déjà désespère !

A iisi doue au besoin ton courage s'abat !

D. RODHIGUE,

Je cours à mon supplice , et non pas au combat ;

Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie , «

Quand vous ohcreliez ma moi-t,de défendre ma vie.

J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras

Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas :

Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle

Si j'eusse combattu pour ma seule querelle,

Mais défendant mon roi , son peuple , et le pays ,

A me défendre mal je les aurois tiahis.

Mon esprit généreux ne Lait pas tant la vie,

Qu'il en veuille sortir par une perfidie :

Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.

"Notre ressentiment choisit la main d'un autre ;

Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.

On ne me verra point en repousser les coups ;

Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;

Et , ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent ,

Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent .

Je lui vais présenter mon estomac ouvert,

Adorant en sa main la vôtre qui me perd. ^

Si d'un triste devoir la juste violence , Qui me fait malgré moi
poursuivre ta vaillance , Prescrit à ton amour une si forte loi Qu'il
te rend sans défense à qui combat pour moi : En cet aveugle-
ment ne perds pas la mémoire Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta
faulx , Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu, Quand
on le saura mort, on le croira vaincu.

L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère, Puisqu'il
trempa tes mains dans le sang de mon père. Et te fit renoncer,
malgré ta passion, A l'espoir le plus doux de ma possession ; Je
t'en vois cependant faire si peu de compte, (lacs sans rendre com-
bat tu veux qu'on te surmonte. Quelle inégalité ravale ta vertu !

Pourquoi ne las-tu plus? ou pourquoi l'avois-tu? Quoi ! n'es-tu
généreux que pour me faire outrage ? S'il ne faut m'offenser ,
n'as-tu point de courage ? Et traites-tu mon père avec tant de ri-

gueur, Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur? IN'ou ,
sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre ; Et détends ton
honneur, si tu ne veux plus vivre. ^

D. ROBnTGUE.

Après la mort du comte , et les Maures défaits ,
l' audioit-il à ma gloire encor d'autres cSets ?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre :
On sait que mon courage ose tout entreprendre ,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux.
Pson , non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire ,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur.
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adoroit Chimène ;
Il n'a pas voulu vivre , et mériter sa haine ;
Il a cédé lui-même a la rigueur du sort
Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort:
Elle vouloit sa tête ; et son rœui' magna. ùme ,
S'il l'en eût refus^Je, eût pensé f.iirc un crime:

ACTE V, SCÈNE L r

Pour venger son honneur il perdit son amour ; Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour, Pi éférant , quelque espoir qu'eût son ame asservip , Son honneur à Chimène, et Cliimène à sa vie. » Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat, Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'e'clat; Et cet honneur suivra mon trépas volontaire , 4 Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

* CHIMÈNE

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas ,
Si jamais je t'aimai , cher Rodrigue , en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
f iombats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus ? va , songe à ta défense ,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et, si tu sens pour moi ton coeur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. 5
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

SCÈNE II

D. RODRIGUE

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte ? Paroissez, Navarrois, Maïu-es, et Castellans, » Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ; Unissez-vous ensemble , et faites une armée , Pour combattre une main de la sorte animée : Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ; Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

r. Corneille. I. ;j

SCÈNE III

L'INFAÎSTE.

J'ÉcouTERAi-JE encor , respect de ma naissance,

Qui fais un crime de mes feux ?

T'écouterai-je , amour, dont la douce puissance Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?

Pauvre princesse , auquel des deux

Dois-tu prêter obéissance ?

Rodrigue , ta valeur te rend digne de moi ; Mais poi" être vaillant tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort , dont la rigueur sépare

Ma gloire d'avec mes désirs, Est-il dit que le choix d'une vertu
si rare Coûte à ma passion de si grands déplaisirs? O cieux ! h.
combien de soupirs Faut-il que mon cœur se prépare , Si jamais il
n'obtient sur im si long tourment]Si d'éteindre l'amour , ni d'ac-
cepter l'amant !

Mais c'est trop de scrupule , et ma raison s'étonne

Du mépris d'un si digne choix :

Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne Ro-
drigue , avec honneur je vivrai sous tes lois. Après avoir vaincu
deux rois Pourrois-tu manquer de couronne ?

Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner ^^e fait-il pas
trop voir sur qui tu dois régner /

ACTE V, SCÈNE III. 7a

Il ert digiie de moi , mais il est à Chimène j

Le don que j'en ai fuit me nuit.

Entre eux un père mort sème si peu de haine, Que le devoir du
sang à regret le poursuit;

Ainsi n'espérons aucun fruit

De son crime , ni de ma peine , Puisque pour me punir le des-
tin a permis Que l'amour dure même entre deux ennemis.

L'INFANTE, LÉONOR

l'infante.

où viens-tu, Léonor?

ttOJS OR.

Vous applaudir, madame, Sur le repos qu'enfin a retrouvé
votre ame.

l'infante.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LÉONOR

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui , Rodrigue ne peut
plus charmer votre courage. Vous savez le combat où Chimène
l'engage; Puisqu'il faut qu'il y meui e , ou qu'il soit son mari , ^
otre espérance est morte, et votre esprit guéri.

l'infante.

Ah ! qu'il s'en faut encor !

LÉONOR

Que pouvez -vous prétendre?

l'infante.

"^lais plutôt quel espoir me pounois-tu défendre ?

Si Piodrigue combat sous ces conditions , Pour en rompre l'ef-
fet j'ai trop d'inventions. L'amour, ce doux auteur de mes cruels
supplices, Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

l'ÉoNon.

Pourrez -vous quelque chose , après qu'un père mort r'a pu dans letus esprits allumer de discord? Car Cliimène aisément montre , par sa conduite , Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite. Elle obtient un corrdoot, et pour son combattant C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant : Elle n'a point recours h ces mains ge'néreuses Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ; Don Sanche lui suffit et mérite son choix , Parcequ'il va s'armer pour la première fois ; Elle aime en ce duel son peu d'expérience ; Comme il est sans renom , elle est sans défiance ; Et sa facilité vous doit bien faire voir Qu'elle cherche un combat qui force son devoir , Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée^ Et l'autorise enfin à paroître apaisée.

l'iN FAUTE.

Je le remarque assez , et toutefois mon cœiir A l'envi de Chi-mène adore ce vainqueur. A quoi me résoudrai-je , amante infortunée ?

A vous ressouvenir de qui vous êtes née :

Le ciel vous doit un roi , vous aimez un sujet !

l'infante.

Mon inclination a bien changé d'objet.

ACTE V, SCÈNE Iy

Je n'aîme plus Rodrigue, un simple geutilloinmn; N'on , ce n'est plus ainsi que mou amour le nomme : Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits, C'est le valeureux Cid , le maître de deux rois. Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme, Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ; Et, quand pour m'obliger on l'auroit couronné, Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné. Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine, Allons encore un coup le donner à Cliimène. Et toi , qui vois les traits dont mon cœur est percé Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE V

Elvihe , que je souffre ! et que je suis à plaindre !

Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre ;

Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir;

Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :

Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;

El ([uoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,

iNôn père est sans vengeance, ou mou amant est mon.

ELVIUE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée : '-^ Ou vous avez Rodrigue , ou vous êtes a cngée ; Et quoi que le destin puisse ordonner de vous , Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

Quoi î l'objet de ma haine, ou bien de ma rolère l

L'assassin de Rodrigue , ou celui de mon père !

De tous les deux côtes on me donne un mari

Eñicor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.

De tous les deux côtés mon ame se lebcUe :

Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.

Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,

^ ous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.

Et toi , puissant moteiur du destin qui m'autrage ,

Termine ce combat sans aucun avantage,

Sans faire aucun des deux ni vaincu , ni vainqueur I

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur. Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice , S'il vous laisse oblige'e à demander justice , V. témoigner toujours ce haut ressentiment , Et poursuivre toujours la mort de votie aniant. Madame , il vaut bien mieux que sa rare vaillance , Lui couronnant le front , vous impose silence ; Que la loi du condiat étouffe vos soupirs , Et que le roi vous force h suivre vos désirs.

CHIMÈNE

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende !

Won devoir est trop fort , et ma perte trop giaeude ;
Et ce n'est pas assez pour leiu faire la loi ,
Que celle du combat et le vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sauche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;
Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis ,
Mou honneur lui fera mille autres ennemis.

ACTE V, SCÈNE V

Cardez , pour vous punir de cet orgueil étrange , Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge. Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur De pouvoir maintenant vous taire avec honneur? Que prétend ce devoir , et qu'est-ce qu'il espère ? La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ? Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur? Faut-il perte sur perte , et douleur sur douleur ? Allez , dans le caprice où votre humeur s'obstine , Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ; Et nous verrons du ciel l'équitable coiu-roux Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux

Elvire, c'est assez des peines que j'endure, Ne les redouble point par ce funeste augure. Je veux , si je le puis , les éviter tous deux ; Sinon , en ce combat Rodrigue a tous mes vœux : Non qu'une folle ardeur de son côté me penche ; Mais, s'il étoit vaincu, je serois à don Sanche:

Cette appréhension fait naître mon souhait

Qie vois-je , mallieureuse ! Elvire, c'en est fait.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

D. SANCHE

MADAME , à vos genoux j'aj)porte cette épéc. . .

CHIMÈNE.

Quoi I du sang de Rodrigue cucor 1^1411; !.rcmj)éo !

Perfide , oses-tu bien te montrer à mes yeux , Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ? jÉclate , mon amour , tu n'as plus rien à craindre ; I\Ion père est satisfait, cesse de te contraindre ; Un même coup a mis ma gloire en sûreté, Mon ame au désespoir , ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis

CHIMÈNE

Tu me parles encore , Exécrable assassin d'un héros que j'adore ! Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant IN'eût jamais succombe sous un tel assaillant. IN"espère rien de moi , tu ne m'as point servie ; Et , croyant me venger , tu m'as ôté la vie.

Étrange impression qui , loin de m'écouter. . . ,

CHIMÈNE

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter , Que j'entende à loisir avec quelle insolence Tu peindras son malheur , mon crime , et ta vaillance ?

SCÈNE y II

LE ROI, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE D. ALONSE, CHIMÈNE, ELYIRE.

CHIMÈNE

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.

ACTEV,SCÈNEVII. 8i

J'aimois , vous l'avez su ; mais , pour venger mon père ,

J'ai bien voulu proscrire une tête si chère:

Votre majesté, sire, elle-même a pu voir

Comme j'ai fait ce'der mon amoiu: au devoir.

Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée

D'implacable ennemie en amante affligée.

J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,

Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.

Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;

Et du bras qui me perd je suis la récompense I

Sire , si la pitié peut émouvoir un roi ,
De grâce , révoquez une si dure loi ;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien ; qu'il me laisse à moi-même ;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment ,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

D. DIÈUE

Enfin elle aime , sire , et ne croit plus un crime D'avouer par
sa bouche un amour légitime.

LE ROI

Chimène , sors d'erreur, ton amant n'est pas mort ; Et don
Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE

Sire , un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :
Je venois du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
« Ne crains rien, m'a-t-il dit quand il m'a désarmé,
Je laisserois plutôt la victoire incertaine
Que de répandre un sang hasardé pour Chimène ;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi , »

Va de notre combat l'entretenir pour moi,

De la part du vainqueur lui porter ion ept'e. » Sire, j'y suis venu : cet objet la trompée : Elle m'a cru vainqueur, me voyant de reloui'; Et soudain sa colère a trahi son amoui Avec tant de transport et tant d'impatience , Que je n'ai pu gagner un moment d'audience. Pour moi , bien que vaincu , je me repute heureux ; Et , malgré 1 intérêt de mon cœur amoureux , Perdant infiniment , j'aime encor ma défaite , Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

LE noi.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu ,

Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu :

Une louable honte en vain t'en sollicite ;

Ta gloire est dégagée et ton devoir est quitte ;

Ton père est satisfait , et c'étoit le venger

Que mettre tant de rois ton Rodrigue en danger.

Tu vois comme le ciel autrement en dispose.

Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose :

Et ne sois point rebelle à mon commandement ,

Qui te donne un époux aimé si chèrement.

ACTE V, SCENE VIII

D. RODRIGUE

Ne VOUS offensez point , siii^e , si , devant vous , Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête ; Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête , * Madame ; mon amour n'emploîra point pour moi , Ni la loi du combat , ni le vouloir du roi. Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père , Dites par quels moyens il vous faut satisfaire. Faut-il combattre encor mille et mille rivaux , Aux deux bouts de la terre e'tendre mes travaux , Forcer moi seul un camp , mettre en fuite une armeeV , Des héros fabuleux passer la renommée ? .Si mon cri fle par là se peut enfin laver, J'ose tout entreprendre , et puis tout achever : Mais si ce fier honneur, toujours inexorable, Ne se peut apaiser sans la mort du coupable , N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ; Ma tête est à vos pieds , vengez-vous par vos mains ; Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ; Prenez lui vengeance à tout autre impossible. Mais du moins que ma mort suffise à me punir : Ne me bannissez point de votre souvenir ; Et, puisque mon tre'pas conserve votre gloire, Pour vous en revancher conservez ma mémoire , '•'• Et dites quelquefois , en songeant à mon sort : S'il ne m'avoit uimce, il ne scroit pas mort.

Kelève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire, 'M»n amour a paru , je ne m'en puis dédire.

Rodi jgue a des vertus que je ne puis haïr ; '

Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir.

Mais , à quoi que déjà vous m'avez condamnée ,
 Pourrez vous à vos yeux soufli ir cet liyménée ?
 El quand de mon devoir vous ^ oulez cet effort ,
 Toute votre justice en est-elle d'accord ?
 Si Rodrigue à létat devient si nécessaire, ^
 De ce qu'il fait pour vous dois^je rtre le salaire,
 Et me livrer moi-même au reproclie éternel
 D'avoir trempé mes mains dans le sang palernel ?
 LE KOI.

Le temps assez souvent a rendu légitime Ce qui sembloit
 d'abord ne se pouvoir sans Crime. Rodrigue t'a gagnée , et tu dois
 être à lui. I\lais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui: Il
 faudroit que je fusse ennemi de ta gloire Pour lui donner sitôt le
 prix de sa victoire. Cet hymen différé ne rompt point une loi Qui ,
 sans marquer de temps , lui destine ta foi. Prends un an, si tu
 veux, pour essuyer tes larmes. Rodrigue , cependant , il tint
 prendre les armes. Après avoir vaincu les Maïues sur nos bords.
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts , Va jusqu'en leur
 pays leur reporter la gueire , Commander mon armée, et ravager
 leur terre. A ce seul nom de Cid ils tomberont d'effroi -j Ils t'ont
 nommé seigneur, et te voudront pour roi. Mais, parmi tes hauts
 faits, sois-lui toujours fidèle Revieaa-eu , s'il se peut , encor plus
 digne d'elle ; Et par les grands exploits fais-toi si bien priser,
 Qu'il lui suit gloieux alors de t épouser.

ACTE V, SCÈNE V m

D. RODRIGUE

Pour posséder Cliimène, et pour votre service, Que peut-on m'ordonner que mon hras u accomplisse ? Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer. Sire , ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

LE ROI

Espère en ton courage, espère en ma promesse;

Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse ,

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,

Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi. ^

Fiy DU CID.

? 'CiroeillK. 1.

HORACE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

DUC DE RICHELIEU

jM onseigneur,

Je n'aurois jamais eu la témérité de présenter à votre éminence ce mauvais portrait d'Ilorace , si je n'eusse considéré

qu'après tant de bienfaits * que

* Ce mot BIENFAITS fait voir que le cardinal de Richelieu savait récompenser en premier ministre ce même talent qu'il avait persécuté dans l'auteur du Cid.

i ai reçuà d'elle, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à pre'sent passeroit pour ingratitude, et que, quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; et ce n'est pas sans rougir que , pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage, qu'on ne peut sans quelque injustice condamner mon choix, et que ce généreux Romain, que je mets aux pieds de votre éminence , eût pu paroître devant elle avec moins de honte si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tiré , qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge , « qu'il ny a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité ». Je voudrois que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite , non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert. Le sujet étoit capable de plus de grâces s'il eût été traité d'une main plus savante; mais du moins il a

DÉDICAÏOIRE. yi

reçu de la mienne toutes celles qu'elle étoit capable de lui donner, et qu'on pouvoit raisonnablement attendre d'une muse de province*, qui, n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des

regards de votre éminence , n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, monseigneur, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être ** à votre éminence, qu'est-ce

* Corneille demeurait à Rouen , et ne venait h Paris que pour y faire jouer ses pièces, dont il tirait un profit qui ne répondait point du tout à leur gloire, et à l'utilité dont elles étaient aux comédiens.

* * Je ne sais ce qu'on doit entendre par ces mots , KTRÉ A VOTRE ÉMINENCE. Le cardinal de Richelieu faisait au grand Corneille une pension de cinq cents écus, non pas au nom du roi, mais de ses propres deniers. Cela ne se pratiquerait pas aujourd'hui : peu de gens de lettres voudraient accepter une pension d'un autre que de sa majesté, ou d'un prince. Mais il faut considérer que le cardinal de Richelieu était roi en quelque façon ; il en avait la puissance et l'appareil.

Cependant une pension de cinq cents écus , que le grand Corneille fut réduit à recevoir, ne paraît pas un

autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire quand elle daigne souffrir que je lui vende mes devoirs? et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais qu'aux teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse? Il faut, monseigneur, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que nous avons deux obligations très signalées : l'une, d'avoir ennobli le but de l'art ; l'autre , de nous en avoir facilité

un titre suffisant pour qu'il dît, j'ai l'honneur d'être

A VOTRE ÉMINENCE

* Cette phrase est assez remarquable : ou elle est une ironie, ou elle est une flatterie qui semble contredire le caractère qu'on attribue à Corneille. Il est évident qu'il ne croyait pas que l'ennemi du Cid et le protecteur de ses ennemis eût un goût si sûr. Il était mécontent du cardinal, et il le loue. Jugeons de ses vrais sentiments par le sonnet fameux qu'il fit après la mort de Louis XIII.

Sous ce marbre repose un monarque sans vice. Dont la seule bonté déplut aux bons François ^ Ses erreurs , se» écarts , vinrent d'un mauvais choixX) Dont il fut trop long-temps innocemment complice.

DÉDICATOIRE

les connoissances. Vous avez ennobli le Lut de l'art, puisqu'au lieu de celui de plaire au peuple que nous prescrivent nos maîtres , et dont les deux plus honnêtes gens de leur siècle, Scipion et Lèïie, ont autrefois protesté de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir, et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'état, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez

l'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice. Armés de son pouvoir, nous donnèrent des lois j Et , bien qu'il fût en soi le plus juste de* rois, Son règne fut toujours celui de l'injustice.

Fier vainqueur au dehors, vil esclave en sa cour, Son tjran et le nôtre à peine perd le jour, Que jusque dans sa tombe il le force à le suivre :

^t, par cet ascendant ses projets confondus. Après trente-trois ans sur le trône perdus, Commençant à régner, il a cessé de vivre.

Le sonnet a des bcaixtds. Mais avouons que ce n'était pas à im pensionnaire du cardinal à le faire, et qu'il ne fallait ni lui prodiguer tant de louanges pendant sa vie, ni l'outrager après sa mort.

facilité les connoissances , puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur votre éininance quand elle honore de sa présence et de son attention le récit de nos poèmes. C'est là que , lisant sur son visage ce qui lui plait et ce qui ne lui plait pas , nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais , et tirons des règles infaillibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter : c'est là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en dix ans : c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public : et c'est là qu'avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais , monseigneur , que pour vous remercier de ce que j'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable , j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon ame.:

Totum munoris hoc tui est, Quòd monstror digito prsetereuiituni

SCENiE NON LEVIS ALLTIFEX :

Quod spire et placée, si plac«o, tuuiu est.

DÉDICATOIRE

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci , en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie très passionnément * ,

Monseigneur,

de votre «minence

le très humble, très obéissant; et très fidèle serviteur,

P. GOENEILLE.

* Cette expression passionnément montre combien lout dépend des usages. Je suis passionnément est aujourd'hui la formule dont les supérieurs se servent avec les inférieurs. Les Romains ni les Grecs ne connurent jamais ce protocole de la vanité : il a toujours changé parmi nous. Celui qui fait cette remarque est le premier qui ait supprimé les formules dans les épîtres dédicatoires de ce genre; et on commence à s'en abstenir. Ces épîtres, eu effet, étant souvent des ouvrages raisonnés , ne doivent point Gnir comme une 1 -itic ordinaire.

PERSONNAGES

TULLE, roi de Rome.

LE VIEIL HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace, et sœur de Curiace.;

CAMILLE, amante de Curiace, et sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et

de Camille. FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe. PROCULE,
soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome, dans une salle de la maison
d'Horace.

HORACE

TRAGÉDIE

SCÈNE I

SABINE, JULIE.

SABINE

■\?PROUVEZ ma foimessc, et sùudVo/. ma douleur;

Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :

Si près de voir sur soi fondre de tels orages, '^

L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;

Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
 Ne sauroit sans désordre exercer sa vertu.
 Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
 Le trouble de mon cœiu" ne peut rien sur mes larmes , ■'
 Et , parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux ,
 !NLt constance du moins règne encor sut mes yeux :
 Quand on arrête là les dc'pluisirs d'une ame , ^i
 Si l'on fait moinsqu'un homme, on fait plus qu'une fcmrn*';
 Commander à ses pleurs en cette extrémité,
 C'est montrer, pour le sexe, as-icz de fermeté.
 gS n O R A C E.
 C'en est peut-être assez pour une ame commune ,
 Qui du moindre péril se fait une infortune :
 Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux;
 Il ose espérer tout dans un succès douteux.
 Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;
 Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
 Loin de trembler pour elle , il lui faut applaudir:
 Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
 Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,

Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

scène I

Je suis Romaine, hélas ! puisque Horace est Romain ; ^ J'en ai reçu le titre en recevant sa main : Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée , S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née. Albe , où j'ai commencé de respirer le jour , Albe, mon cher pays, et mon premier amour, 7 Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte, Je crains notre victoire autant que notre perte. Rome , si tu te plains que c'est la te trahir, Fais-toi des ennemis que je puisse haïr : ^ Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre, !Vies trois frères dans l'une , et mon mari dans 1 autre , Puis-je former des vœux et sans impiété Importuner le ciel pour ta félicité?

Je sais que ton état, encore en sa naissance , ^e saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ; Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins N'e le borneront pas chez les peuples latins ; Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre , Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre :

ACTE I, SCÈNE I. 99

Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur. Je voudrais déjà voir tes troupes couronner D'un pas victorieux franchir les Pyrénées. Va jusqu'en l'orient pousser tes bataillons; Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons; Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule : Mais respecte une ville à qui tu dois Romule. Ingrate , souviens-toi que du sang de ses rois Tu tiens ton nom , tes murs , et tes premières lois. Albe est ton origine ; arrête , et considère Que tu portes le fer dans le sein de ta mère. Toi-même ailleurs les

effbrls de tes bras triomphants ; Sa joie éclatera dans l'heur de
ses enfants ; 9 Et , se laissant ravir à l'amour maternelle , ' * Ses
vœux seront pour toi , si lu n'es plus contre elle.

JULIE

Ce discours me surprend , vu que, depuis le temps ' * Qu'on a
contre son peuple armé nos combattants, Je vous al vu pour elle
autant d'indifférence , Que si d'un sang romain vous aviez pris
naissance. J'admiiois la vertu qui réduisoit en vous Vos plus
chers intérêts à ceux de votre époux ; Et je vous consolais au mi-
lieu de vos plaintes , Ojinme si notre Rome eût fait toutes vos
craintes. ' ^

.SABINE. .lin

Tant qu'on ne «'est choqué qu'en de légei's cninJwts , Trop
foibles pour ieter un des partis à bas , ' •* Tant qu'un espoir de
paix a pu flatter ma peine , Oui , j'ai fait vanité d'être toute Ro-
maij'.e. Si j'ai vu Rome heureuse avec quel<jue regret, Soudain
j'ui condamné ce mouvement secret;

Il oo H O R A C E.

Et si j'ai ressenti , dans ses destins contraires ,
Quelque maligne joie en faveur de mes frères ,
Soudain , pour 1 étouffer rappelant ma raison ,
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd hui qu'il faut que l'une ou lautre tombe ,
Qu'Albc devienne esclave, ou que Rome succombe,

Et qu'après la bataille il ne demeure plus
.Si d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine ,
Et si je demandois votre triomphe aux dieux ,
Au prix de tant de sang (jui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme ;
Je ne suis point pour Albe , et ne suis plus pour Borne ,
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort.
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Egale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
Et je garde , au milieu de tant d'âpres rigueurs ,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

Qu'on voit naître souvent , de pareilles traverses , En des esprits divers, des passions diverses I Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement ! Son frère est votre époux , le vôtre est son amant : Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre Son sang dans une armée et son amour dans l'autre. Lorsque vous conserviez un esprit tout romain , Le sien irrésolu , le sien tout incertain , la moindre mêlée appréhendoit l'orage , De tous les deux partis détestoit l'avantage ,

ACTE I, SCÈNE I. loi

Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs,

Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.

Mais hier, quand elle sut qu'on avoit pris journe'e, '4

Et qu'enfin la bataille alloit être donne'e ,

Une soudaine joie éclatant siu- sou front

SABINE

Ah ! que je crains , Julie , un clianj^ement si prompt ! Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère ; * ^ Pour ce rival , sans doute , elle quitte mon frère ; ' ^ Sou esprit , ébranlé par les objets présents , ' 7 Ne trouve point d'absent aimable après deux ans. Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ; Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle : Je forme des soupçons d'un trop léger sujet. ' " Près d'un jour si funeste ou chdnge peu d'objet , Les âmes rarement sont de nouveau blessées ; Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées : Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens, ^9 Ni de contenterricnts qui soient pareils aux siens.

JULIE

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures", Je ne me satisfais d'aucunes conjectures. C'est assez de constance en un si grand danger Que de le voir, l'aitendre, et ne point s'iifTli-ger; Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie. ^" Essayez sur ce point à la faire parler ; '-* ' Elle vous aime assez pour ne vous rien celer. Je vous laisse.

loâ HORACE.

CAMILLE, JULIE

CAMILLE

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne 1 ^ Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne , Et que , plus insensible à de si grands malheurs , A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ? De pareilles frayeurs mon ame est alarmée ; f.omme elle je perdrai dans lune et l'autre armée. Je verrai mon amant, mon plus unique bien, ^ Mourir pour son pays , ou détruire le mien , Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine , Digne de mes soupirs , ou digne de ma liaison. Hélas!

JULIE

Elle est pourtant plus à plaindre que vous. On peut changer d'amant, mais non changer d'époux. Oubliez Curiace , et recevez Valère :

Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,

ACTE I, SCÈNE II 1. lui

Vous serez toute nôtre ; et votre esprit remis 4 N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE

J'îorinez-inoi des conseils qui soient plus légilihios , Et))lai-
gnez mes malheurs sans m'ordonner des criii;t# Ouoiqu'à peine à
mes maux je puisse résister, J'aime mieux les souffrir que de les
mériter.

JULIE

Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable ?

CAMILLE

Quoi I le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE

D'un serment solennel qui peut nous dJgager?

JULIE

Vous déguisez en vain une chose trop claire. Je vous \is encore
hif-r entretenir Valère: Et l'accueil gracieux <ju'il rcevoit de
vous Lui permet de nourrir un espoir assez dou\.

CAMILLE

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage , ^
N'en imaginez rien qu'à son désavantage ; ^
De mon contentement un autre éloit l'objet.
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet;
. 'ta garde ù Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus long-temps qu'on m'estime pai jui e.
Il NOUS souvient qu'à jleine on voyoit de sa sœur '
P.'ir un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand , pour cun)ble de joie , il obtint de mon père
Que de ses chastes fcuK je seroL^ k; salaire.
io4 HORACE.

Ce jour nous fut propice et funeste à la fois ;
Unissant nos maisons , il désunit nos rois ;
Un même instant conclut notre hvmen et la gueri e ,
Fit naître notre espoir, et le jeta par terre , ^
Ts'ous ôta tout sitôt qu'il nous eut tout promis ;
Et , nous faisant amants , il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes î
Combien contre le ciel il vomit de lilasphèmes !
Et combien de ruisseaux coulèrent de mesr veux I

Je ne vous le dis point , vous vîtes nos adieux ;
Vous avez vu depuis les troubles de mon ame :
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma fl.imme ,
Et quels pleurs j\ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays , tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir , parmi ces longs obstacles ,
^l'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renomané qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées ,
Lui qu'ApoUon jamais n'a fait parler à faux, o
Me promit par ces vers la fin de mes travaux :
<c Albe et Rome demain prendront une autre face ; ' "
Tes vœux sont exaucés , elles auront la paix ;
Et tu seras unie avec ton Curiace ,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance ;
Et , comme le succès passoit mon espérance ,
J'abandonnai mon ame à des ravissements

Qui passoient les transports des plus heureux amants.

Jugez de leur excès : je rencontrai Yalère,

Et , contre sa coutume , il ne put me déplaire :

ACTE I, se ÈNE III. io

n mo parla d'amour sans me donner d'ennui : ' ' Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui ; Je ne lui pus montrer de me'pris ni de glace : Tout ce que 52 voyois me sembloit Curiace ; Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux ; Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux. Le combat général aujourd'hui se hasarde ; J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde : '^ Mon esprit rejettoit ces funestes objets , Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix. La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ; Mille songes affreux, mille images sanglantes, Ou plutôt mille amas de carnaye et d'horreur, M'ont arraché ma joie, et rendu ma terreur: J'ai vu du sang , des morts , et n'ai rien vu de suite ; ' ^ Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite ; Ils s'effaçoient l'un l'autre ; et chaque illusion Redoubloit mon effroi par sa confusion.

JULIE

C'est en contraire sens qu'un songe s^inîérpète. ^^^

CAMILLE

Je le dois croire ainsi , puisque je le souhaite ; Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits, Au jour d'une bataille , et

non pas d'une paix.

JULIE

Par \h finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE

Dure à jamais le mal s'il y luut ce remède !

Suit que Home y succombe, ou qu'.ALbe ait le dessous, ' ^

cher amant, u'aiteuds plus dèue un jour mon (';poux;

io6 HORACE.

Jamais , jamais ce nom ne sera poui" un homme Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présqnte en ces lieux? Est-ce toi , Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

CURIACE, CAMILLE, JULIE

CURTACE.

N'en cloutez point, CamiUc ; et revoyez un homme ' Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome : Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains ' ^ Du poids honteux des fers , ou du sang des I^omains. J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la g'oire Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire ; Et comme égale-ment en celte extrémité Je craignois la victoire et la captivité

CAMILLE

Curiace , il suffit , je devine le reste :

Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste ; ^

Et ton coeur, tout à moi, pour ne me perdre pas,

Dérobe à ton pays le secours de ton bras.

Qu'un autre considère ici ta renommée , 4

Et te blâme , s'il veut , de m'avoir trop aimée ,

Ce n'est point à Camille h t'en mésestimer ;

Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer;

Et, si lu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,

Plus tu quittes pour moi , plus tu le fais paroître.

Mais as-tu vu mon père ? et peut-il endurer ^

Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?

i CTE I, SCÈNE III. 10

Ne préfère-t-il point l'état à sa famille?

Ne rogarde-t-il point Rome plus que sa fille ?

Enfin notre bonheur est-il bien afi'ermi ?

T'a-t-il vu comme gendre , ou bien comme ennemi ?

eu ni ACE.

Il m'a vu comme gendre , avec une tendresse Qui te'moignoit assez une entière alégresse ; Mais il ne m'a point vu , par une trahison , Indigne de Ihonneur d'entrer dans sa maison. Je n'abandonne point l'intérct de ma ville; 3 'aime encor mon honneur en adorant Camille. Tant qu'a dure la guerre , on m'a vu constamment Aussi bon citoyen que véritable amant.

D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle ; Je soupirois pour vous en combattant pour elle ; Et , s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups, Je combattrois pour elle en soupirant pour vous. Oui , malgré les désirs de mon anie charmée, Si la guerre duroit je serois dans l'année : C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès, La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JITLIE.

Camille , pour le moins croyez-en votre oracle ; ^ Et sachons pirinement par quels licuicux effets L'heure d'une bataille a produit cette paix.

L'auûoil-on jamais cru? Déjà les deux armées ; iJ'uiie égale chaleur au conxl^at animées,

I o8 HORACE.

Se menaçoient des yeux , et , marchant fièrement ,

N'attendoient , pour donner, que le conmiandement,

Q.ând notre dictateur devant les rangs s'avance,

l'emandè à votre prince un moment de silence ;
Kt l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains?
Dit-il ; et quel démon nous fait venir aux mains ? ?
Soufflons que la raison éclaire enfin nos amcs:
IS'ous sommes vos voisins , nos filles sont vos femmes ,
Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds ,
Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes ;
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles ;
Où la mort des vaincus affoLblit les vainqueurs .
Et le plus beau triomphe est anosé de pleurs ?
IS'os ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie ,
Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez long-temps joui de nos divorces : ^
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces ,
Et noyons dans l'oubli ces petits difTércnls
Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
Que si l'ambition de commander aux autres

Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres ,
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
Elle nous unira , loin de nous diviser.
Nommons des combattants pour la cause commune ;
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune :
Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort.
Que le parti plus faible obéisse au plus fort : 9
^>ais , sans indignité pour des guerriers si braves ,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainsi nos deux états ne feront qu'un empire. »
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
Chacun , jetant les yeux dans un rang ennemi ,
Reconnoît un beau-frère, un cousin , un ami ;
Ils s'étonnent comment leurs mains , de sang avides ,
Voloient, sans y penser, à tant de jarricides,
Et font paroître un front rouvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte , et la paix désirée

Sous, ces conditions est aussitôt jure'e :

Trois combattrons pour tous; mais, pour les mieux choisir,

Nos chefs ont voulu prenche un peu plus de loisir :

Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa lente.

CAMILLE

O dieux ! que ce discours rend mon ame contente !

eu ni ACE.

Dans deux lieues au plus , par un commun accord , Le sort de nos guerriers règle;ra notre sort. Cependant tout est libre , attendant qu'on les nomme. Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome; D'un et d'autre côté l'accès étant permis , Chacun va renouer avec ses vieux amis. ^° Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères; Et mes désirs ont eu des succès si prospères , Que l'autrur de vos jours m'a promis Ix demain " ' Le bonheur sans pareil de vous donner la main. ' ^ Vous ne deviendrez pas rebelle à S9 puissance ?

CAMILLE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance. '^

y. Corneille. I. IO

ii0 HORACE. ACTE I, SCÈNE IV.

CTTRIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement , Qxii doit mettre le comiîle h mou contentement.

CAMILLE

Je vais suivre vos pas , mais pour revoir mes frères , Et savoir
d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE

Allez ; et cependant au pied de nos autels J'irai rendre pour
vous grâces aux immortels.

HORACE, CURIACE

cnitiÂCE.

x\ INSI Rome n'a point sépare son estime ; '

Elle eût cru faire ailleurs un choix ilk'gilime :

Cette superbe ville eu vos frères et vous

Trouve les trois guerriers qu'elle préfcrc à tous ;

Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres *

D'une seule maison brave toutes les nôtres :

IN'ous croirons, à la voir tout entière en vos mains ,

Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.

Ce choix pouvoit combler trois fann'lles de gloire, '

Consacrer hautement leurs noms à la mi'moire :

Oui , l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix 4

En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant qu" je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma juie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur:
Puisque vous combattez, sa peite est assurée ;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.

112 HORACE

Je vois trop dans ce choix ses funestes projets, Et me compte
déjà pour un de vos sujets.

HORACE

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie , et les trois qu'elle nomme :
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfants , beaucoup plus dignes d'elle ,

Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle.
Mais quoique ce complot me promette un cercueil ,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit l'ineffable assurance ;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du sort envieux quels que soient les projets ,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement j
Ce noble desespoir périt malaisément. 5
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette ,
Que mes dévotions, ses vœux n'assurent ma défaite.
Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays , mon amitié le craint.
Dures extrémités , de voir Albe asservie ,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie ,
Et que l'unique bien où tendent ses desirs
S'acquiesce seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former? et quel bonheur attendre?

De tous les deux côtés j'ai des pkurs à répandre ;

De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

ACTE II, SCÈNE I. ii

HORACE

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays ! Pour un cœur généreux ce trépas a des charme i ; La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ; ^ Et je le rcevrois en bénissant mon sort, Si Rome et tout l'état perdoient moins eu ma mort.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ; Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre. La gloire en est pour vous , et la perle pour eux j Il vous fait immortel , et les rend mal-lieureux : Oi perd tout quand on perd un ami si ftdèle. Riais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE

Eh bien , qui sont les trois?

FLAVIAN

Vos deu.x frères et vous. '

CURIACE

Qui?

FLAVIAN

Vous et vos deux frères. Mais pourquoi ce front triste et ces regards .sévères ?

lo.

ii4 HORACE.

Ce choix vous déplâit-il ?

eu RI ACE.

Non , mais il me surprend ; Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,

Que vous le recevez avec si peu de joie ?

Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

eu RI A CE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, et l'amour, Ne pourront empêcher que les trois Curiaces Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN

Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE

Porte-lui ma réponse , et nous laisse en repos.

HORACE, CURIACE

eu ni A CE.

Que désormais le ciel , les enfers , et la terre ,
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ,
Que les hommes , les dieux , les démons , et le sort , "
Préparent contre nous un général effort ;
Je mets à faire pis , en l'état où nous sommes ,
Le sort , et les démons , et les dieux , et les hommes ;
Ce qu'ils ont de cruel , et d'horrible , et d'affreux ,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

ACTE II, SCÈNE III. ii

HORACE

Le sort , qui de reborn' : ur nous ouvre la barrière ,

Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur '^
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes. '
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups ,
Dune simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
Mille déjà l'ont fait , mille pounoient le faire ; 4
Mourir pour le pays est un si digne sort ,
Qu'on briguerait en fctule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme, et l'amant d'une sœur,
Et , rompant tous ces nœuds , s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
L'éclat de son jgrand nom lui fait peu de jaloux ,
Et peu d'honnnes au cœur l'ont assez imprimée

Pour oser aspirer à tant de renommée.

eu ni A CE.

Il est vrai que nos noms ne sauroient plus périr ; L'occasion est belle, il nous la faut chérir : Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare. Mais votre fermeté tient un peu du barbare ; l'eu, même des grands cœurs, tireraient vanité Daller par ce chemin à rimmortalilé :

A quelque prix qu'on mette une telle fimiée, L'obscurité vaut mieux que tant de reuoiiuiace.

ii6 HORACE.

Pour moi , je l'ose dire , et vous l'avez pu voir, Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ; Pvoire lonsjue amitié , l'amoui" ni l'alliance ; N'ont pu mettre vm moment mon esprit en balance J Et pu!r>que par ce choix Albe montre en effet Qu elle m'estime autant que Rome vous a fait , ^ Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ; J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme : Je vois que votre honneur demande tout mon sang; Que tout le mien consiste à vous percer le flanc ; Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère ; Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire. Eucor qu'à mon devoir je coure sans terreur, Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'honneur; J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie, Sans souhait toutefois de pouvoir reculer. Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler : J'aime ce qu'il me donne , et je plains ce qu'il m'ôte ; Et si Rome demande une vertu plus haute , Je rends grâces aux dieux de n'étié pas Romain , ^ Pour conserver encor quelque chose d humain.

HORACE

Si vous n'êtes Romain , soyez digne de l'être ; Et si vous m'égaliez , faites-le mieux paroître.

La solide vertu dont je fais vanité ?l'admet point de foiblesse avec sa fermeté; Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière Que dès le premier pas regarder en arrière, j'auvre malheur est grand, il est au plus haut point; Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.

Contre quoi que ce soit que mon pays m'emploie, J'accepte aveuglément cette gloire avec joie : Celle de recevoir de tels commandements Doit étouffer en nous tous autres sentiments. Qui , près de le servir, considère autre chose A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ; Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien. Rome a choisi mon bras , je n'examine rien. Avec une alégresse aussi pleine et sincère Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ; Et pour trancher enfin ces discours superflus, Albe vous a nommé , je ne vous connois plus. ^

eu RI A CE.

Je vous connois encore , et c'est ce qui me tue ; Mais cette âpre vertu ne m'eût pas connue ; Comme notre mallicur elle est au plus haut point: Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE

Non , non , n'embrassez pas de vertu par contrainte ; ^

Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,

En toute liberté goûtez un bien si doux.

Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous. 9
Je vais revoir la vôtre , et résoudre son ame
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme ,
A vous aimer encor si je meurs par vos mains ,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.
ii8 HORACE.

CAMILLE, HORACE, CURIACE

HORACE.

Avez- vous su l'état qu'on fait de Curiace, ' Ma sœur ?

CAMILLE

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE

Armez-vous de constance , et montrez-vous ma sœur ;
Et si par moi tre'pas il retourne vainqueur,
Il e le recevez point en meurtrier d'un frère ,
Mais en bonmie d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays , et sait montrer à tous ,
Par sa laite vertu, qu'il est digne de vous:

Comme si je vivois, achevez l'iiyme'née.

Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,

Faites à ma victoire un pareil traitement ;

^"e me reprochez point la mort de votre amant.

Vos larmes vont couler , et votre cœur se presse :

Consumez avec lui toute c(ttc foibl(;sse ,

Querellez ciel et terre , et maudissez le sort ;

Mab après le combat ne pensez plus au mort.

[à Curi^ce.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle , Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

CURIACE, CAMILLE

CAMILLE

In AS-TU, Curiace? et ce funeste honneur ' Te plaît-il aux dépens de tciut notre bonheur ?

eu m A CE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il I; ut , quoi que je fasse , IMouriï" ou de douleur, ou de la main d'JIo;ace. Je vais comme au supplice à cet illustre empl.)i; Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi: Je liais cette valeur qui fait qu'.Vlbe m'cstiiie : Ma flamme

au dé.-cspoir passe jusques au crime , Elle se prend au ciel , et
l'ose quereller. Je vous pl:iins , je me plains ; mais il y faut aller.

CAMILLE

iVon , je te connois mieux : tu veux que je te prie , Et qu'ainsi
mon pouvoir t'excuse à ta patrie. '■* Tu n'es que trop fameux par
tes auties exploits: Albe a reçu par eux tout ce que lu lui do's.,
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre; Autre de plus de
morts n'a couvert notre terre : ^ Ton nom ne peut plus croître, il
ne lui manque rien; Souffre qu'un autre ici puis.se ennoblir le
sieji.

eu m ACE.

Que je souffre Ix mes yeux qu'on ceigne une autre tête Des
lauiicis immortels (jue la jçloire m'iipprête, Ou que tout mon
pays reproclie k ma vertu Qu'il auroit triomphé si j'avois
combattu,

I20 HORACE

Et que sous mon amour ma valeur endormie

Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !

Non , Albe , après Thonneur que j'ai reçu de toi ,

Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;

Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte;

Je vivrai sans reproche , ou périrai sans honte.

CAMILLE

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

Avant que d'être à vous , je suis à mon pays.

CAMILLE

Mais te priver pour hii toi-même d'un beau-iVère , Ta sœur de son mari !

CURIACE

Telle est notre misère :

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE

Tu pourras donc . cruel , me pre'senter sa tête , Et demander rua main pour prix de ta conquête !

(fc R I A c E.

Il n'y faut plus penser en l'élat où je suis ; Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis. Vous en pleurez, Camille !

CAMILLE

U faut bien que je pleure :

Mon insensible amant ordonne que je meure ; Et quand Ihy-men pour nous allume son flambeau, Il l'tteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau. Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine , El dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

ACTEII, SCÈNE V. 121

eu RI ACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours ! 4 Et
qu'un bel œil est fort avec un tel secours ! 5 Oïe mon coeiu'
s'attendiit à cette triste vue !

Ma constance contre elle h regret s'évertue.

^'attaquez plus n.a gloire avec tant de douleurs, ^

Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ;

Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place.

Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.

FoiWe d'avoir déji combattu l'amitié',

Vaincroit-elle à la fi.>is l'amour et la pitié' ?

Allez, ue m'aimez plus, ne versez plus de larmes,

Ou j'oppose roflrcense à de si fortes armes;

Je me défendrai niiou\ contre votre courroux ,

Et, pour le mériter. ... je n'ai plus d'yeux pour vous.

Vengez-vous d'ui: ingrat , punissez un volage

Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage ! 7 le n'ai
plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi'. En faut-il plus cn-
cor? je renonce à ma foi.

Piigoureuse vertu dont je suis la victime, Ne peux-tu résister
sans le secours d'un crime ?

CAMILLE

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux; Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide. Et cesse d'aspirer au nom de frèreicide. Pourquoi suis-je Romaine? ou que n'es-tu Romain ! Je le préparerois des lauriers de ma main, Je t'encouragerois au lieu de te distraire, Et je te traiterois comme j'ai l'habitude d'en faire, Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui, J'en ai fait comme toi quand j'en avais pour lui.
p. Corneille- 1. II

122 HORACE

Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme ^ Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme !

HORACE- SABIUS, CURIACE, CAMILLE

CURIACE

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur, Est-ce peu de Camille? y joignez- vous ma sœur? Et , laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage , L'amenez- vous ici chercher même avantage ?

SABINUS

Pardon , non , mon frère , non , je ne viens en ce lieu *

Que puis-je vous en proposer et pour vous dire adieu.

Votre sang est trop bon , n'en craignez rien de lâche, ^

Rien dont la fermeté de ces gi'ar.ds cœurs se fûche ;
Si ce malheur illustre éhtranloit l'un de vous,
Je le d'fcsavoûrois pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une pncre
Digne dun tel époux , et dig e d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A riioniieur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange do crimes;
Enfin, je vous veux faire ennemis h'r^llimes.
Du saint uœud qui vous joint je suis le seul lien:
Quand je ne serai plus, vous uc vous serez rien.
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne ;
Et, pui--,que votre Lonucur veut des eiiets de haine.
Achetez par ma mort le droit de vous haïr:
Albe le veut, et Rome; il faut leur obéir.

ACTE II, SCÈNE V î. i

Qu'un de vous deux me tue , et qu l'autre me venge : Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange Et du moins l'un des deux sera juste a^resstur, Ou pour veuf;;er sa feiimie , ou pour venger sa

sœur. ^ IV Jais quoi I vous souillerez une gloire si belle, Si vous vous animiez par quelque autre querelle : Le zèle du pays vous défend de tels soins ^ Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins : 3 Il lui faut , et sans haine , immoler un beau-frère. Ne différez donc plus ce que vous devez faire , Commencez par sa sœur à répandre son sang , Commencez par sa femme à lui percer le flanc , Commencez par Sabine à faire de vos vies Un digne sacrifice à vos chères patries : Vous êtes ennemis en ce combat fameux , Vous d'Albe, vous de Rome, cl moi dt toutes deux. Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire "i Oû, pour haut appareil d'une pompeuse gloire, Je verrai les lauriers d'un frère ou d'iui mari Fumer encor d'un sang que j'aurai tant cliéri? Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame, Satisfaire aux devoirs et de sœur et de Icunne , Embrasser le vainqueur en pleui'ant le vaincu? Non, non, avant ce coup Sa!)inc aura vécu; Ma mort le préviendra, de qui (jue je l'oLtienne; Le refus de vos mains y cou-damnc la r.iicDiie. Sus donc, qui vous re'ient'. Alez, coen.s n;humains, J'aurai trop de irioyca pour y fiircci vos mains j Vous ne les aurez pi), t au . mibat occupées. Que ce corps au mil eu n'arrête vos ép'.es ; Et, malgié vos rCiUs , il luudra que leurs coups Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

124 HORACE

HORACE

O ma femme !

CURIACE

O ma sœur !

CAMILLE

Courage ! ils s'amollissent.

SABI^ÎE

Vous poussez des soupirs î vos visages pâlisent ! Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs , Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

H on A CE.

Que t'ai-je fait , Sabine ? et quelle est mon offense 5

Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?

Que t'a fait mon honneur ? et par quel droit viens-tu

Avec toute ta force attaquer ma vertu ?

Du moins contente-toi de 1 avoir étonnée',

Et me laisse achever cette grande jciurnée.

Tu me viens de réduire en un étrange point: ^

Aime assez ton mari pour n'en triompher point.

Va-t'en , et ne rends plus la \ icluire douteuse ;

La dispute déjà m'en est assez honteuse :

SoiiflVe qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE

Va , cesse de me craindre ; on vient h ton secours.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CUKIACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Qtj 'est-ce ci , mes enfants ? écoutez- vous vos flammes ? '

Et perdez-vous encor le t?mps avec des fenmies ? '^

Prêts à verser du sang , regardez-vous des pleurs ?

Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.

Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :

Elles vous fcroient part enfin de leur foil)lesse ;

Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE

N'iip[)ré]iendez rien d'eux, ils son*; difnes de nous. Maigre tous nos eflurts, vous en devez attendre Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ; El si notre foiblessc éhranloit leur honneur, Nous vous laissons ici pour leur rendre du coëiu-.

Allons , ma sœur, allons , ne perdons plus de larmes ; Contre tant de vertu ce sont de foibles armes : Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir. Tigres, allez combattre; et nous, allons mourir.

HORACE. ACTE II, SCÈNE VIII

XiCur amour importun viendrait avec éclat Par des cris et des pleurs troubler notre combat ; Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice On nous imputerait ce mauvais artifice.

L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté, Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE

J'en aurai soin. Allez : vos frères vous attendent; Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments .

LE VIEIL HORACE

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments : Pour vous encourager ma voix manque de termes ; Ion cœur ne forme point de pensées assez fermes ; Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux. Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux. ^

SCÈNE I

SABINE

-I HENONS parti, mon ame, en de telles disgrâces; Soyons femme d'Horace , ou sœur des Curiaces ; Cessons de partager nos inutiles soins ; Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins. Mais , las ! quel parti prendre en un sort si contraire ? Quel ennemi choisir, d'un époux, ou d'un frère ? La nature ou

l'amour parle pour chacun d'eux , Et la loi du devoir m'attache à tous les deux. Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres : Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres Regardons leur honneur comme un souverain bien: Imitons leur constance, et ne craignons plus rien: La mort qui les menace est une mort si belle , Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle. N'appelons point alors les destins inhumains; Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains j Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'a la gloire Que toute leur maison reçoit de leur victoire ; Et, sans considérer aux dépens de quel sang Leur vertu les élève en cet illustre rang, ""* Faisons nos idéte'rêus de ceux de leur famille : En l'une je suis femme , en l'autre je suis lille ;

128 HORACE

Et tiens à toutes deux par de si forts liens ,

Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.

Fortune, quelques maux que ta ri^ueur m'envoie,

J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,

Et puis voir aujourd'hui V: combat sans terreur,

Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.

Flatteuse illusion , erreur douce et grossière , Vain effort de mon ame , impuissante luniière , De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir , Que tu sais peu durer, et tôt tevanouir ! Pareille h ces éclairs qui dans le foil des ombres ^ Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres, 'lu n'as frappé mes yeux d'un n:oment de clarté Que pour les abîmer dans plus d'obscurité. Tu channois trop ma peine ; et le ciel , qui s en fâche. Me vend

déjà bien cher ce moment de relâche. .1 e sens mon triste cœur
 percé de tous les coups Oui m'ôtent maintenant un frère, ou mon
 c poux. Quand je songe à k-or mort, quoi que je me propose, Je
 songe par quels bras , et non pour quelle cause, Et ne vois les
 vainqueurs en leur illustre rang. Que pour considérer aux dé]]ens
 de quel sang. La maison des vaincus touche seule mou ame; En
 l'une je suis fille , en l'autre je suis femme ; Et tiens à toutes deux
 par de si forts liens , Qu'on ne peut liumpher que par la mort des
 miens. C'est donc là cette paix que j'ai tant souhaitée I Trop favo-
 rables dieux , vous m'avez écoutée î Quels foudres lancez-vous
 quand vous vous irritez, ^ Si même vos faveurs ont tant de
 cruautés ? Et de quelle façon punisse/.-vous l'ofiense. Si vous
 traitez ainsi les vœux de 1 innocence ?

SABINE, J U L I E

SABINE

Es est-ce fait , Julie ? et qiie m'apportez- vous ? '

Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'uu époux?

Le funeste succès de leurs armes impies

De tous les combattante a-t-il fiut des hosties? '■'•

Et, m'euviant l'iiorreur que jaurois des vainqueurs,

Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE

Quoi ! ce qui s'est passé , vous l'ignorez encore ?

SABINE

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ? Et ne savez-vous point que de cette maison Pour Camille et pour moi l'on fait une prison . ' Julie , on nous renferme , on a peur de nos larmes ; Sans cela nous serions au milieu de leurs armes, Et , par les désespoirs d'une chaste amitié, ^ ISous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE

U n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle ; Leur vue à leur comhat apporte assez d'obstacle. Sitôt qu'ils ont piiru prêts ù se mesurer, On a dans les deux camps entendu murmurer: A voir de tels amis, des persotuies si proclies. Venir jjoiu- leur pairie aux mortelles apj)roehcs, L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d horreur, L'autie d'un hi grand zèle admire la fureur j

i3o HORACE.

Tel porte jusqu'aux deux leur vertu sans égale ,

Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.

Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix;

Tous accusent leurs cLefs, tou. détectent leurs choix ;

Et ne pouvant souffiir un combat si ijarijare ,

On s'écrie , on s'avance , enfin on les stjpare.

SABINE

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez!

JULIE

Vous n'êtes pas , Sabine , encore où vous pensez : Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ; Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre. Eu vain d'un sort si triste on les veut garantir ; Ces cruels généreux n'y peuvent consentir : I^a gloire de ce choix leur est si précieuse, Et charme tellement leur ame ambitieuse, Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux, Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux. Le trouble des deux camps souille leur renommée. Ils combati-ont plutôt et l'une et l'autre année , 4 Et mourront par les mains (jui leur font d'autres lois , Que pas un d eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent ?

JULIE

Oui ; mais d'autre côté les deux camps se mutinent ; Et leurs cris des deux parts poussées en même temps Demandent la bataille, ou d'autres combattants. La présence des chefs à peine est respectée; Leur pouvoir est douteux , leur voix mal écoutée ;

ACTE III, se È NE II. i3i

Le roi même s'étonne; et, pour dernier effort, u Puisque chacun , dit-il , s'échauffe en ce discord , 5 Consultons des grands dieux la majesté sacrée , Et voyons si ce change à leurs bontés agréée. Quel

impie osera se prendre à leur vouloir, Lorsqu'on un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? » Il se tait , et ces mots semblent être des cliarmes ; Même aux six combattants ils arrachent les armes; Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux , Tout aveugle qu'il est, respecte encor lès dieux. Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ; Et , soit par déférence, ou par un prompt scrupule, Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi, Comme si toutes deux le connoissoient pour roi. ^ Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE

Les dieux n'avoûront point un combat plein de crimes; J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé, Et je comimnce ù voir ce que j'ai désiré.

CAMILLE, SABINE, JULIE

SABINE

Ma sœur, que je vous dise une bonne nouvelle. *

CAMILLE

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;

On l'a dite à mon père, et j'étois avec lui ;

Mai'^ je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.

Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;

Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;

ÊJ? HORACE.

Et tout rallègeinent qu'il en faut espei-er ,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pu-urei .

SABINE

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce lumwlle.

CAMILLE

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte. Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix ; Et la voix du public n'est pas toujours leur voix: Jls descendent bien moins dans de si bas étages, '-^ Que dans 1 amc des rr-is, leurs vivantes images . De qui l'indépendante et sainte autorité Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles . Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles; Et vous ne vous pouvez figuier tout perdu, Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE

Un oracle jamais ne se laisse comprendre ;
Ou lentend d'autant m^ns. que plus on croit l'entendre:
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt.
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout Test.

SABINE

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance ; Et soufflons les douceurs d'une juste espérance. Quand la faveu* du ciel ouvre à demi ses bras^ Q li ne s'en promet rien ne la méiite pas ; Il empêche souvent qu'elle ne se déploie; Et lorsqu'elle desceud, son refus la renvoie.

A CTE III, se EN E II J. i33

CAMILLE

f.c fiel asit sans nous en ces événements, Et ne les régie point dessus nos sentiments.

JULIE

Ji ne vous a fait peur que pour vous faire grâce. Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe. ^ IVIodt'rcz vos frayeurs ; j'espère , à mon retour, Psc vous entretenir que de propos d'amour , 4 Et que nous n'emploïrons la fin de la journée Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyniéuéf.

SABINE

,l'ose encor l'espérer.

CAMILLE

Moi, je n'espère rien.

JULIE

L'eff'ct vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV

s A n I N E , CAMILLE.

SABINE

Paumi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme; Je ne puis approu\cr tant de trouble en votre anie : Que fericz-vous, ma sœur, au point oii je me vois, Si vous aviez à craindre autant que j<; le dois, Et si vous attendiez de leurs armes fatales Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE

Parlez plus sainement de vos maux et des miens : Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens.

p. rorncillc. I. \%

i34 HORACE.

Mais , à bien regarder ceux où le ciel me plon«;e ,

Les vôtres auprès d'eux vous scmblerout un songe.

La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.

Des frères ne sont rien à l'égal d'un épuux ;

L'hymen qui nous attache en une autre famille ^

Nous détachie de celle où l'on a vécu fille ;

On voit d'un œil divers des nœuds si diilérents ,

Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :

Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
 Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère ;
 Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
 Notre choix impossible , et nos vœux confondus.
 Ainsi , ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
 Où porter vos souhaits, et terminer vos craintes ;
 Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter.
 Pour moi j'ai tout à craindre , et rien à souhaiter.

SABINE

Quand il faut que l'un meure, et par les mains de l'autre, C'est
 un raisonnement bien mauvais que le vôtre. ^ Quoique ce soient ,
 ma sœur, des nœuds bien différents, C'est sans les oublier qu'on
 quitte ses parents : L'hymen n'efface point ces profonds carac-
 tères ; Pour aimer un mari l'un ne hait pas ses frères; La nature en
 tout temps garde ses premiers droits ; Aux dépens de leur vie on
 ne fait point de ch. >ix : Aussi-bien qu'un t'poux ils sont d'autres
 nous-mêmes ; Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont ex-
 trêmes. ^ INIais l'amant qui % ous charme et pour qui vous brû-
 lez -* Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez; Une mau-
 vaise humeur, un peu de jalousie, En fait assez souvent passer la
 ianlaisie.

ACTE III, SCÈNE IV- . i

Ce que peut le caprice , osez-le par raison ,

Et laissez votre sang hors de comparaison :

C'est crime qu'opposer des liens volontaires

A ceux que la naissance a rendus ntcessaii-es.

Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,

Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;

Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes

Où porter vos souliaits , et terminer vos craintes.

CAMILLE

Je le vois bien , ma sœur, vous n'aimâtes jamais ; "N ous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits: ^ On peut lui résister quand il commence h naître , Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître, Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi, A fait de ce tyran un Ic'gitime roi.

Il entre avec douceur, mais il règne par force ; 7 Et quand lame une fois a goûté son amorce , Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut, ^ Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut: Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles. 9

LE FILS HORACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles, * Mes filles;
mais en vain j'en voudrais vous enlever '

Ce qu'on ne vous saurait long-temps dissimuler: Vos frères
sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'élonnent ;

i36 HORACE.

Et je m'imaginai dans la divinité

Beaucoup moins d'injustice , et bien plus de bonté.

Ne nous consolez point contre tant d'infortune ; "

La pitié parle en vain , la raison importune.

Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;

Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.

Nous pourrions aisément faire en votre présence ^^

De notre désespoir une fausse constance ;

Mais quand on peut sans honte être sans fermeté , 4

L'affecter au dehors , c'est une lâcheté ;

L'usage d'un tel art , nous le laissons aux hommes ,

Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.

Nous ne demandons point qu'un courage si fort S'abaisse , à notre exemple , à se plaindre du sort. Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ; Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ; Enfin , pour toute grâce , en de tels déplaisirs , Gaidez votre coJistance, et souflrez nos soupirs.

LE VIEIL HOnACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ,
Et cèderois peut-être à de si rudes coups
Si je preuois ici même intérêt que vous :
Non qu'Albc par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères ;
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang .
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang ;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante:
Je puis les regarder comme nos ennemis ,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont , grâce aux dieux , dignes de leur patrie ;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ;

Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié'.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement ^
De l'affront que m'eût fait ce mal consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres ,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix ,
Albe seroit réduite à faire un autre choix ;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Illyriens
Sans voir leurs bras souillés du sang des Scythes ,
Et de l'événement d'un combat plus incertain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en dispose ;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
Il s'arme, en ce besoin , de générosité,
Et du l'honneur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines ,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :

\ous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor. "
Ln jour, un jour viendra |ue par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre.
Et que , tout lunivers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'andiition des rois :
T. es dieux à notre Énée ont promis cete gloire.
la.
i38 HORACE.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE

JULIE

LE VIEIL HORACE

ÎÎOTJS venez-vous , Julie , apprendre la victoire ? ^

JULIE

Mais plutôt du combat les funestes effets.

Rome est sujette d'AlLe, et vos fils sont défaits ;

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE

O d'un triste combat effet vraiment funeste 1 Rome est sujette d'Albe 1 et pour l'en garantir Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir 1 Non, non, cela n'est point; on vous trompe, Julie; Rome n'est point sujette , ou mon fils est sans vie : Je connois mieux mon sang , il sait mieux son devoir.

JULIE

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir. Il s'est fait admirer tant qu'ont dure ses frères , Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires l'êrès d'être enfermé d'eux , sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE

Et nos soldats traliis ne l'ont point achevé ! Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

ACTE III, SCÈNE VI

CAMILLE

X) mes frères l

LE VIEIL HORACE.

Tout beau , ne les pleurez pas tous ; Deux jouissent d'un sort dont leur pire est jaloux. Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte j La gloire de leur mort m'a payé de leur perte : Ce

bonheur a suivi leur courage invaincu , ^ Qu'ils ont vu Rome libre
autant qu'ils ont vécu , ^ Et ne l'auront point vue obéir qu'à son
prince , IN'i d'un état voisin devenir la province. Pleurez l'autre,
pleu-ez l'irréparable affront Que sa fuite liontceuse imprime à
notre front; Pleurez le déshonneur de toute notre race , Et l'op-
probre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois? 4

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût , Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
IS'eût-il que d'un moment reculé sa défaite, Rome eût été du
moins un peu plus tard sujette ; Il eût avec lionneur laissé mes
cheveux gris, Va c'étoit de sa vie un assez digne prix. Il est de tout
son sang comptable à sa patrie; ^ Chaffue goutte épargnée a sa
gloire flétrie ; Cliaque instant de sa vie, après ce lâche tour, ^ Met
d'autant plus ma honte avec la sienne au jour. 7 J'en romprai
bien le cours; et ma juste colère, Contre un indigne fils usant des
droits d'un père , Saura bien faire voir, dans sa punition, L'écla-
tant désaveu d'une telle action.

i<'o HORACE.

SABIjVE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses , Et ne nous
rendez point tout-à-fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE

Sabine , votre cœur se console aisément ;

Nos lualheurs jusqu'ici vous touchent foil[^]lement.

Vous n'avez point encor de part h nos misères ;

Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères :

Si nous sommes sujets , c'est de votre pays :

Vos frères sont A[^]ainqueurs quand nous sommes trahis ;

Et voyant le haut point où leur gloire se monte ,

Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.

Mais votre trop d'amour pour cet infilme époux

Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous :

Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses ;

J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances

Qu'avant ce jour fini , ces mains , ces propres mains

Laveront dans son sang la honte des Romains.

(Le vieil Horace sort, j SABINE.

Sui\ons-le promptement , la colère l'emporte. Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ? ^ [Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands, Et toujours redouter la main de nos parents ." 9

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

1\ E me parle?, jamais en faveui' d'un infâme ; * Qu'il me fuie
ù l'égal des frères de sa femme : Pour conserver un sang qu'il
tient si précieux, Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux. Sabine
y peut mettre ordre, ou derechef" j'atteste ^ Le souverain pouvoir
de la troupe céleste

CAMILLE

Ali I mon prre, prenez un plus doux sentiment; Vous verrez
Ruine même en user autrement, El, de quelque malheur que le
ciel l'ait comblée. Excuser la vertu sous le nombre accablée.

L K VI 1 II. HORACE

Le jugement de Rome est p(;u jK)ur mon regard. ^ Camille, je
suis père, et j'ai mes droits à part. Je sais trop comme agit la ver-
tu véritable : C'est sans en triompher que le nombre l'accable ; Et
sa mille vigueur, toujours en même point. Succombe sous la
force, et ne lui cède point. Taibcz-vous, et sachons ce que nous
veut Valère.

i42 HORACE.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père, Et pour lui témoigner

LE VIEIL HORACE,

N'en prenez aucun soin :

C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ; Et j'aime mieux
voir morts que couverts d'inlame Ceux que vient de m'ôter une
main ennemie. Tous deux pour leur pays sont morts en gens
d'honneurj Il me hudit.

VALÈRE

Mais l'autre est uu rare bonheur ; De tous les trois cLez vous il
doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace î

vAlÈre.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait !

LE VIEIL HORACE

C'est à moi seul aussi de punir son forfait. '

VALÈRE

Quel forfait trouvez- vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

ACTE IV, SCÈNE II. 143

VALÈRE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion. ^ Certes l'exemple est rare et digne de mémoire De trouver dans la fuite un clin d'œil à la gloire !

Quelle confusion et quelle lio:te à vous D'avoir produit un fils qui nous conserve tous , Qui fait iriomplir Rome, et lui g-tgne un empire? A quels plus grands honueiu's luut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin, ^ Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ? Ignorez-vous encore la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE

Je sais que par sa fuite il a trahi l'état.

VALÈRE

Oui , s'il eût en fuyant terminé le combat ;

Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en honuue

Qui savoit ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE

Quoi ! Rome donc triomphe 1 4

VALÈRE

Apprenez, apprenez La valeur de ce fils qu'à tort vous
condaumez.

Resté seul contre trois , mais en cette aventure Tous trois
étant blessés , et lui seul sans blessure ,

i44 HORACE.

Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux ,

Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;

Il fuit pour mieux combattre , et cette prompte ruse

Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.

C-liacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé

Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blesse' ;

Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ,

Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.

Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
 Se retourne, et déjà les croit demi-donités :
 Il attend le premier, et c'étoit votre gendre.
 L'autre , tout indigné qu'il ait osé l'attendre ,
 En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur \
 Albe à son tour commence à craindre un sort contraire :
 Elle crie au second qu'd secoure ?on frère ;
 Il se hâte , et s'épuise en efforts superflus ;
 Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE

Hélas !

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place, Et redouble
 bientôt la victoire d'Horace : Son courage sans force est un débile
 appui ; Voulant venger son frère , il tombe auprès de lui. L'air ré-
 soitne des cris qu'au ciel chacun envoie ; 5 Albe en j'tte d'aa-
 goisse, et les Romains de joie. Ck)nime notre héros se voit près
 d'achever, C'est peu pour lui de va'mcre, il veut eucor braver : ^ «
 J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères , Rome aura
 le dernier de mes trois adversaires ,

ACTE IV, SCÈNE II. i

C'est à ses intérêts que je vais l'inmiolcr,» Dit-il; et tout d'un temps on le voit y voler. La victoiie entre eux deux n'etoit pas incertaine ; L'Albain percé de coups ne se traiaoit qu'à peine, Et, comme une victime aux marches de l'autel, Il sembloit préienter sa £;orp;e au coup mortel : Aussi le reçoit-il , peu s'en faut , sans deiéiise ; Et sou tre'pas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE

O mon fils ! ô ma joie ! ô riionneur de nos Jours ! O d'un état pencliant l'inespéré secours ! V^ertu digne de Rome, et sang digi-.e d'Horace ! Appui de ton pays , et gioirt de ta race 1 <^>uand pourrai-je étouffer dans tes embrassements L'erreur d>nt j'ai formé de si faux sentiments? Quand pourra mon amour baigner avec tendresse Ton front victorieux de larmes d'alcgresse ?

VALÈRE

Vos caresses bientôt pourront se déployer ; JjC roi , dans un moment , vous le va renvoyer , Et remet à demain la pompe qu'il prépare Ij'u'i sacrifice aux dieux pour un l'oulicur si rare. Aujourd'liui seulement ou s'a -quitte .ers eux Par des chants de victoire et par de sinipies vœux: C est où le roi le mène ; et tandis il m euvoie 7 Faiie office vers vous de douleur et de joie. Mais cet ozicc encor n'est pas assez pour lui ; Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui j Il croit mal reeonnoître une vertu si pure, Si de sa propre bouche il uc voi;s en assure,

I \6 HORACE

S'il ue TOUS dit cLez vous combien vous doit l'état.

LE VIEIL HOÏLACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat ; Et je me tiens
de'jà trop payé par les vôtres Du service d'un fils , et du sang des
deux autres.

VALÈUE.

Le roi ne sait que c'est d'honorer à demi ; ^

Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi

Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire

Au-dessous du mérite et du fils et du père.

Je vais lui témoigner quels nobles sentiments

La vertu vous inspire en tous vos mouvements ,

Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office. 9

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HOnACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs ; "*

Il sied mal d'en Acrser où l'on voit tant d'honneurs : On pleure injustement des pertes domestiques , ^ Quand on eu voit sortir des victoires publiques. Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous; Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un honune ' Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ; Après cette victoire, il n'est point de Romain Qni ae soit glorieux de voui douner U main.

ACTE I V, se K>'E II I. i

Il me liiut h Sabine en porter la nouvelle ;

Ce coup sera sans doute assez rude poiù: elle,

Et ses trois frères morts par la main d'un e'poux 4

Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous.

Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,

Et qu'un peu de prudence , aidant son grand courage ,

Fera bientôt régner sur un si noble cœur

Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur

Cependant étoulTcz celte lûclie tristesse ;

Recevez-le, s'il vient, avec moins de fbiblesse;

Faites-vous voir sa sœur , et qu'en un même flanc *

Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV

CAMILLE

Oui , je lui ferai voir par d'infailibles marques * Qu'un véritable amour brave la main des Parques, l't ne prend point de lois de ces cruels tvrans Qu'un astre injurieux nous donne pour parents. Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche ; Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche, Impitoyable père; et par un juste ofTort ^ ' Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort. En vit-on jamais un dont les rudes traverses Prissent en moins de rien tant de faces diverses. Qui fût doux tant de fois , et tant de lois cnipl. Et portât tant de coups avant le coup mortel ? Vit-on janiitis une ame en un jour plus atteinte De joie et de douieur, d'espérance et de crainte» Asservie en esclave à plus d'évènenu-nts, Et le piteux jouet de plus de changements ?

1/^8 HORACE

Un oracle m'assure , un songe me travaille : ^

La paix calme l'effroi que me fait la bataille ;

Mou hymen se prépare , et prescrue en un moment

Pour corabattre mon frère on choisit mon amant ; 4

Ce choix me désespère , et tous le désavouent ;

La jliartie est rompue , et les dieux la renouent ;

Rome semble vaincue , et seul des trois Albains

Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.

O dieux ! senlois-je alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de l'or et la mort de deux frères ?
Et me flattois-je trop quand je croyois pouvoir
L'aimer eucor sans crime , et nourrir quelque espoir ?
Sa mort m'en punit bien , et la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle :
Son rival me l'apprend; et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux ,
Il porte sur le front une allégresse ouverte ,
(^)ue le bonheur public fait bien moins que me peire ,
Et , bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui ,
Aussi-bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
Où! demande ma joie en un jour si funeste ;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur !
En un sujet de pleurs si grand , si légitime ,
Se plaindre est une honte , et soupirer un crime
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux

Déçuérons , mou cœur, d un si vertueux père ; J Soyons indigne sœur d un si généreux frère : C'est gloire de passer pour un cœur abattu Ouaiid la brutalité f;iit la haute vertu.

ACTE IV, SCÈNE IV. i]g

Éclatez, mes douleurs; à quoi bon vous contraindre?

Quand ou a tout perdu , que sauroit-on plus craindre ?

Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;

Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect ;

Offensez sa victoire , irritez sa colère ;

Et prenez , s'il se peut , plaisir à lui dt'plaire.

Il vient, préparons-nous à montrer constamment ^

Ce que doit luié amante à la mort d'uu amant.

HORACE, CAMILLE, PROCULE

(Procule porte en sa main les trois têtes des Curii.)
HORACE.

Père sœur, voici le bras qui venge nos dieux; frères, ^ Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires. Qui nous rend maîtres d'Albe: enfin voici le bras Qui seul fait aujourd'hui le sort de

deux états. Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire
j Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs , c'est ce que je lui dois.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ; Et nos deux
frères morts dans le malheur des armes Sont trop payés de sang
pour exiger des larmes : Quand la perte est vengée, on n'a plus
rien perdu.

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu, Je cesserai pour
eux de paroître affligée , Et j'oublierai leur mort que vous avez
vengée :

i5o HORACE.

Mais qui me vengra de celle d'un amant Pour me faire ou-
blier sa perte eu un niouion ?

Que dis-tu , malheureuse ?

CAMILLE

o mon (lier Cui iacc î

HORACE

o d'une indigne sœur insupportable audace 1 '• D'un ennemi
public dont je reviens vainqueur ' Le nom est dans ta bouche et
l'amour dans ton cœur ! Ton ardeur criminelle à la vengeance as-

pire ! Ta bouche la demande , et ton cœur la respire î Suis moins ta passion, rrgle mieux tes désirs, Ts'e me fais plus rougir d'entendre tes soupirs : Tes flammes désormais doivent être étouït'es ; Bannis-les de ton ame , et songe à mes trophées ; Qu ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ; 4
Et , si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame ,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
Ma joie et mes douleurs dépendoient de son sort ;
Je l'adorois vivant , et je le pleure mort.
ife cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante ofTensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve ençor des charmes.,
Et que, jusques au ciel élevant les exploits,
Moi-même je le lue une seconde fois ,

ACTE IV, SCÈNE V. i5i

Puissent tant de malheurs accompagner ta vie, Que tu tombes au point de me porter envie, Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté Cette gloire si chère à ta brutalité I

HORACE

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage ? Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage , Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur? Aime , aime cette mort qui fait notre bonheur. Et préfère du moins au souvenir d'un homme Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMIILE.

Rome , l'unique objet de mon ressentiment ! 5

Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant I

Rome , qui t'a vu naître , et que ton cœur adore î

Rome enfin , que je hais parcequ'elle t'honore !

Puissent tous ses voisins ensemble conjurés

Saper ses fondements encor mal assurés I

Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,

Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !

Que, cent peuples unis des bouts de l'univers

Passent, pour la détruire, et les monts et les mers I

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles ,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre ,
 Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
 Moi seule en être cause , et mourir 4« plaisir I
 i52 HORACE.

B ORACE , mettant l'épée ;i la main , et poursuivant sa sœur
 qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place; \a dedans les en-
 fers plaindre toi E Curleace I ^

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ail traître !

HORACE, revenant sur Itj ihJâlre.

Ainsi reçoive un châtimement soudain Quiconque ose pleurer un
 ennemi romain !

HORACE, PROCULE

Que venez-vous de faire ? ^

no RACE.

Un acte de justice :

Un semblable forfait veut un pareil supplice.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur ; Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille : Qui maudit son pays renonce à sa famille ; Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis
5 De ses plus chers parents il fait ses ennemis ; I-c sang même les arme en haine de son crime; I-a pliLs prompte vengeance en est plus k'gitime ; Et ce souhait impie , encore qu'impuissant, Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SABINE, HORACE, PROCULE

SABINE

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ? ' Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ; Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux ; Ou , si tu n'es point las de ces généreux coups , Immoles au clicr pays des vertueux Horacces Ce reste malheureux du sang des Curlaces. Si prodigue du tien . n'épargne pas le leur;' Joins Sabine à Camille , et ta femjne à ta sœur. Kos crimes sont pareils , ainsi que nos misères , Je soupire comme elle, et déplore mes frères; ' Plus coupable en ce point contre tes dures lois,

Ou'elle n'en plamoit qu'un , et que j'en pleu^e trois, Qu'après son châtiment ma faute continue.

HORACE

Sèche tes pleurs , Sabine , ou les cache à ma vue ;
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne piiiit'.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
^e nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une ame,
C'est à toi d'élever les sentimentsS-aUx miens,
INon à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connois la douleur qui te presse;
Euihrasse ma vertu pour vaincre ta i(il)l(;sse ; '-^
Participe à ma gloire au lieu de la souiller; ^
Tàhc à t'en revôlir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mou lionneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
i54 HORACE.

Sois plus femme que sœur, et, te réglant snr moi, Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

s ABI3E.

cherche pour limiter des âmes plus parfaites. Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites , J'en ai les sentiments que je dois en avoir, Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ; Mais enfin je renonce à la vertu l'omaine , 4 Si, pour la posséder, je dois être inhumaine. Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur, Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques. Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques ; Et ne regardons point des biens communs à tous, Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous Pourquoi veux-tu , cruel , agir d'une autre sorte ?
'^ Laisse en entrant ici tes lauriers h. la porte , Mêles tes pleurs aux miensQuoi ! ces lâches discours N'arment point ta vertu contre mes tristes jours 1 Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ! Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ; Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu, Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu. Cher époux, c]er auteur du tourment qui me presse, Écoute la pitié , si ta colère cesse ; Exerce l'une ou l'autre , après de tels malheurs , A punir ma faiblesse , ou finir mes douleurs : Je demande la mort pour grâce ou pour supplice : Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice , îi 'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux , Si je le* vois partir de la main d'un époux.

ACTE IV, SCÈNE VII. i

HORACE

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes ® Un empire si grand sur les plus belles âmes , Et de se plaindre h voir de si faibles vainqueurs Régner si puissamment sur les plus nobles

cœurs ! A quel point ma vertu devieut-elle réduite I 7 Ricu ne la sauroit plus garantir que la fuite. Adieu. Ne me suis point , ou re-tiens tes soupirs.

SABIXr. , seule.

O colère, «* pitié, sourdes à mes désirs, Vous négligez mon crime , et ma douleur vous lasse , Et je n'obtiens de vous ni sup-plice, ni grâce ! Allons-y par nos pleurs faire encore un effort, Et n'employons après que nous à notre mort.'

riN Dr (< L- AT KILISTE ACTE.

ACTE CINQUIÈME/ SCÈNE I

LE VIEIL UORACE, HORACE

LE VIEIL HONACE.

r\ETIRONs nos regards de cet objet funeste.

Pour admirer ici le jugement ctileste :

Quand la gloire nous enfle , il sait bien comme il faut

Confondre notre orgueil qui s'élève trop liaut;

!Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ; ^

Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse ,

Et rarement accorde à notre ambition

L'entier et pur honneur d'une bonne action.

Je ne plains point Camille; elle t'toit criminelle:
 Je me tiens plus à plaindre , et je te plains plus qu'elle ;
 Moi , d'avoir mis au jour un cœur si }eu romain j
 Toi , d'avoir par sa mort d«'s]ionore' ta main.
 Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;
 Mais tu pouvois , mon fils . l'en épargner la honte :
 Son crime , quoiqu'énorme et digne du trépas,
 liloit mieux impuni, que puni par ton bras^

HORACE

Disposez de mon sang , les lois vous en font maître ; J'ai cru
 devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître. Si dans vos senti-
 ments mon zèle est criminel , S'il m'en faut recevoir un reproche
 éternel,

HORACE. A C T E V, S C È N E I. iS;

Si ma main en devient honteuse et profanée, ^ Vous pouvez
 d'uu seul mot trancher ma destinée : Reprenez tout ce sang de
 qui ma lâcheté ^ A si brutalement souillé la pureté.

Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ; î«e SGuflVez
 point de tache en la maison d'Horace, t'est eu ces actions dont
 l'honneur est blessé Qu'un père tel que vous se montre intéressé :
 Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ; 5 Lui-même il
 y prend part lorsqu'il les dissimide ; Et de sa propre gloire il fait
 trop peu de cas Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;
Je sais Mais le loi vient , je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II

TULLIE, VALÈRE, le vieil HORACE,

HORACE , TROUPE Dr gaudes." LE VIEIL H O R A C E.

Ah ! sire , un tel honneur a trop d'excès pour moi ; Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi : Permettez qu'à genoux
....

TULLE

Non, levez- vous, mon père.

Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit lui.

p. Coiaeilc. l. l4

158 II o P t A c i : .

Un si rare service et si fort important *

Veut l'honneur le plus rare et le plus élatant.

(montrant Valère.)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage ; Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai su par son rapport, et je n'en doute pas , * Comme de vos deux fils vous portez le trépas , Et que, déjà votre anie étant trop résoluCj Ma consolation vous seroit superflue :

Mais je viens de savoir quel étrange malheur D'un fils victorieux a suivi la valeur , Et que son trop d'amour pour la cause pu]:)lique Par ses mains à son père ôte une fille unique. Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort ; Et je doute comment vous portez cette mort. *

LE VIEII, HO n ACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE

C'est Teffct vertueux de votre expérience, beaucoup par un long âge eut appi is comme vous Que le malheur succède au honlieur le plus doux : Peu savent coname vous s'appliquer ce remède. Et dans leur intérêt toute leur vertu cède. Si vous pouvez trouver dans ma compassion Quelqpie soulagement pour votre affliction , Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême, Et que je vous en plains autant que je vous aime.

Sire , puisque le ciel entre les mains des rois 4 Dépose sa justice et la force des lois,

ACTE V, SCÈNE II. i

Et cpie l'état demande aux princes k'gitimes

Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,

SouflVez qu'un bon sujet vous fasse souvenir

Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.

SouÔrez. . . .

IE VIEIL HORACE.'

Quoi 1 qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

TULLE

Prrmeltfz qu'il arlicve, et je ferai justice: 5

J'ainae à la rendre à tous , h toute heure , en tout lieu ;

C'est par eUe qu'un roi se fait un demi-dieu ;

Et c'est dont je vous plains , qu'après un tel service

On puisse contre lui me demander justice.

vALÈnz.

Soufflez donc, ô grand roi, le plus juste des rois , '^ Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix, ãnon que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ; S il eu Reçoit beaucoup, ses hauts faits les mcrient; Ajoutez-yplutôt que d'en diminuer; Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer. Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable, Qu'il triomphe en vainqueur , et périsse en coupable : Arrêtez sa fureur, et sauvez de ces mains, Si

vous voulez régner, le reste des Romains; Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste , Kt les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins, Ont tant de fois uni des peuples si voisins. Ou il est peu de Romains que le parti contraire Is'initTessc en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,

;i6o HORACE.

Et qui ne soient forces de donner quelques pleurs ,
Dans le bonLciu' public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'iieur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser celte douleur pressante
Que la mort d'un amajit jette au coeur d'une amant*
Quand , près d'être éclairés du nuptial flambeau ,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triomplier Rome, il se l'est asservie ;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie ;
lit nos jours criminels ne jK)urront plus durer
Qu autant qu'à sa clémence il plaira l'enduicv.

Je pourrois ajouter aux iulércts de Rome Conibien un pareil coup est iudiguc d'un homme; Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux : Tous verriez un beau sang , pour accuser sa rage , I) un frère si auel rejaillir au visage ; Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir; Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir : Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice. ' Vous avez à demain remis le sacrifice ; Pensea-vous que les dieux , vengeurs des innocents, D'une main parricide acceptent de l'encens ."* Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine : Ne le considérez qu'en oijjet de leur haine.; Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats Le bon destin de Kome a plus fait que sou bras , Puisque ces mêmes dieux , auteurs de sa victoL»:o , Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire ,

ACTE V, SCÈNE II. iCf

Et qu'un si grand courage, après ce noble efTort, Fût digne en même joiu" de triomplic et de mort. Sire , c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide. En ce lieu Rome a vu le pirmier parricide ; La suite en est à craindre, et la liaine des cieux. Sauvez-nous de sa maiD , et redoutez les dieux.

TULLE

Défendez-vous, Horace.

A quoi bon me défendre ?

Voîjs savez l'action, vous la venez d'entendre; Ce que vous en croyez me doit être une loi. Sire, on se défend mal contre l'avis

d'un roi ; Et le plus innocent devient soudain coupable, Quand aux yeux de son prince il paroît condamnable ; C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser: Notre sang est son bien , il en peut disposer ; Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose, Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause. Sire , prononcez donc , je suis prêt d'obéir ; D'autres aiment la vie, et je la dois haïr. Je ne reproche point à l'ardeur de Valère Qu'en amant de la sœur il accuse le frère : Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ; Il demande ma mort , je la veux comme lui. Un seul point entre nous met cette différence , Que mon honneur par là cherche son assurance, Et qu'à ce même but nous voulons arriver. Lui pour flétrir ma gloire , et moi pour la sauver. Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière ^ A montrer d'un grand cœur la vertu toute entière ;

iC2 H OPIACE

Suivant l'occasion elle agit plus ou moins ,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple , qui voit tout seulement par l'encre ,
S'attache à son effet pour juger de sa force ;
Il veut que ses dehors gardent un même cours ,
Qu'ayant fait un miracle elle en fasse toujours :
Après une action pleine , haute , éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente* :
Il veut que l'on soit étonné en tout temps , en tous lieux ;
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux ,

Ni que , s'il ne voit pas sans cesse une merveille ,
L'occasion est moindre , et la vertu pareille :
Sou injustice accable et détruit les grands noms ;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds :
Et quand la renommée a passé l'ordinaire ,
Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.

Je ne vanterai point les exploits de mon bras , Votre majesté ,
sire, a vu mes trois combats : Il est bien malaisé qu'un pareil les
seconde , Qu'une autre occasion à celle-ci réponde , Et que tout
mon courage , après de si grands coups , Parvienne à des succès
qui n'aillent au-dessous ; Si bien que , pour laisser une illustre
mémoire , La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;
Encor la falloit-il sitôt que j'eus vaincu, Puisque pour mon hon-
neur j'ai déjà trop vécu. Un homme tel que moi voit sa gloire ter-
nie Quand il tombe en péril de quelque ignominie : Et ma main
auroit su déjà m'en garantir; Mais sans votre congé mon sang
n'ose sortir ; Comme il vous appartient , votre aveu doit se
prendre ; C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE

SABINE

Sire , écoutez Sabine ; et voyez dans son amc

Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,
Qui , toute désolée , à vos sacrés genoux ,
Pleure pour sa famille , et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérol)er un coupable au bras de la justice ;
Quoi qu'il ait fait pour vous , traitez-le comme tel ,
Et punissez en moi ce noble criminel ;
De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime ;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les noeuds de l'hyménée , et son amour extrême ,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui.
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui ; '
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine , et finira la mienne.
i6\ HORACE.
Sire, voyez l'excès de mes tristes cnTiuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.

Quelle horreur d'embrasser un homme dont le père
De toute ma famille a la trame rouverte !
Et quelle impiété de haïr un époux ,
Pour avoir bien servi les siens , l'état, et vous !
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, et de ne l'aimer pas ;
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande :
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux ,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux y
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pu faiblir sa vertu trop sévère,
Satisfaire, en mourant, aux mânes de ma sœur,
Et consentir à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE

Sire , c'est donc à moi de répondre à Valère. Riez enfants avec
lui conspirent contre un père ; Tous trois veulent me perdre, et
s'arment sans raison Contre si peu de sang qui reste en ma
maison.

(à Sjbinc.)

Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;
ils sont morts, mais pour A1}O, et s'en tiennent heureux:
Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie ,
Si quelque sentiment demeure après la vie ,
Ce mallirur semble moindre , et moins rudes ses coups j
\\oyant que tout l'honneur en retombe sur nous ;

ACTE V, SCÈNE III. i

Tous trpis désavoûront l;i douleur qui te louche,* Les larmes de
tes yeux, les soupirs de ta bouche, L'honneur que lu fais voir dun
mari vertueux. Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir conmie
eux.

(au roi.)

Contre ce cher époux Valère en rain s'anime : r
L'n premier mouvement ne fut jamais un crime;
Ht lu louange est due , au lieu du châtiment ,
(^uand la vertu produit ce premier mouvement.

Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur tre'pas maudire la patrie ,
Souliaiter à l'e'tat un malheur inlini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il scroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai- je dit, sire? il l'est, et ce bras paternel
L'auroit déjà puni s'il t'ioit criminel ;
J'aurois su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance :
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affiont ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de tt-nioin que ValtTe ;
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colère,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat
Je cioyois que sa fuite avoit trahi l'état.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait , malgré moi , vouloir venger ma fille ?
lit par quelle raison dans son juste trépas
Prend-il un intérêt qu'un p<'re ne jircnd pas ?

On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!

Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;

Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,

i66 HORACE.

Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(à VaU-re.)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;

Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :

Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront

Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre ,

L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau

Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un Romain

Sans que Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,

Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom

D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom !

Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,

Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :

Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer eccor du sang des Curiaces ,
Entre leurs tiois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur .'
Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire :
Dans les murs , hors des murs , tout parle de sa gloire .
Tout s'oppose à 1 eHort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albc ne poiù'ra pas souffrir un tel spectacle ,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez , sire ; et , par un juste arrêt , Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt. Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire ; Il peut la garantir encor d un sort contraire.

ACTE V, SCÈNE in

Sire , ne donnez rien à mes débiles ans :

Home aujourd hui m'a vu père de quatre enfants ;

Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle ;

U m'en reste encore un , conservez-le pour elle : ^

N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui ;

Et souffrez , pour finir, que je m'adresse à lui.

Horace , ne crois pas que le peuple stupide Soit le maître absolu d'un renom bien solide: Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit ; Mais un moment l'élève , un moment le détruit , Et ce qu'il contribue Ix notre renommée Toujours en moins de rien se dissipe en fuinée. C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits, A voir la vertu pleine en ses moindres eQéts ; C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire, Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire. V is toujours en Horace ; et toujours auprès d'eux Ton nom demeurera grand , illustre , fameux , Kieu que l'occasion , iDoins haute ou moins brillante , l/uu vulgaire ignorant trompe l'injuste attente. İSii liais donc plus la vie ; et du moJns vis pour moi , Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire , j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche ; Et Pvome tout entière a parlé par ma bouche.

Sire , permettez-moi

TULLE

Valère , c'est assez ; Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ; J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes , ^1 El toutes vos raisons me sont encor présentes.

i6S HÔRACË.

Cette énorme action faite presque à nos yeux

Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.

Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne sauroit lui servir d'excuse légitime :
Les moins scrupuleuses lois en ce point sont d'accord ;
Et , si nous les suivons , il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable ,
Ce crime , quoique grand , énorme , inexcusable ,
Vient de la même épée , et part du même bras
Qui me fuit aujourd'hui maître de deux états.
Deux sceptres en ma main , Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie ;
Sans lui j'obéirais où je donne la loi ,
Et je serois sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces .
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes;
Tous les peuvent aimer : mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres efforts assurer leurs états;
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils servileurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.

Qu'elles se taisent donc : que Rome dissimule

Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;

Elle peut bien souffrir en son libérateur

Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

Vis donc, Horace; vis, pierrier trop magnaiiLme: Ta vertu met
ta gloire au-de-.sus de ton crime; Sa chaleur généreuse a produit
ton forfait; D'une cause si belle il faut souiiiiir l'effet. Vis pour ser-
vir l'état ; vis , mais aime V alère : Qu'il ne reste entre vous ui
haine ni colère ;

A CTE V, SCÈNE I II

Eï soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir, Sans aucun sentiment
résous-toi de le t^oir. Sabine, écoutez moins la douleiu' qui vous
presse; Chassez de ce grand ca-ur ces juarques de f oihlesee :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez La véritable
soetu" de ceux que vous pleuiez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice j Et nous au-
rions le ciel h nos vœux mal propice Si nos prêtres , avant que de
sacrifier, Ne trouvoient les moyens de le purifier : Son père eu
prendra soin ; il lui sera facile D'apaiser tout d'un temps les
mânes de Camille. Jf la plains ; et pour rendre à son sort rigou-
reux Ce que peut souhaiter son esprit amoureux , Puisqu'en un
même jour l'ardeur d'un même zèle Achève le destin de son
amant et d'elle, Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux
morts, Fn un même tombeau voie enfermer lem-s corps.

SCÈNE IV

Camille, ainsi le ciel t'a voit bien avertie Des tragiques succès
qu'il t'avoit préparés ; Mais toujours du secret il cache une partie
Aux esprits les plus sages et les plus éclairés.

Il sembloit nous parler de ton proche hyménée, il sembloit
tout promettre à tes vœux innocents; Et, nous cachant ainsi ta
mort inopinée, Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre
sens. V. Corneille, I; 15

VOLTAIRE

Voilà n'est pas ici une pièce telle que les Iphigénies. On voit bien le
même pinceau , mais l'ordonnance du tableau est très supérieure.
Il n'y a point de double action : ce ne sont point des intérêts indé-
pendants les uns des autres , des actes ajoutés à des actes; c'est
toujours, la même intrigue. Les trois unités sont aussi parfaite-
ment observées qu'elles puissent l'être , sans que l'action soit gê-
née ^ sans que l'auteur paraisse faire le moindre effort, 11 y a
toujours de l'art, et l'art s'y montre rarement à découvert.

On donne ici ce chef-d'œuvre du grand Corneille tel qu'il le fit
imprimer, avec le chapitre d'Épique Je philosophe, dont il tira
son sujet (ainsi qu'il avait publié le Cid avec les vers espagnols
qu'il traduisit). On y ajoute son épître^dédicatoire là. Montau-
ron, trésorier de l'épique* et la Bibliothèque du célèbre Bal/.ac.

DE MONTAURON

Monsieur ,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque étoit tout généreux , et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité

* Dans l'édition de Genève , Voltaire avoit beaucoup abrégé cette épître : il avoit eu ses raisons. Ici nous avons cru devoir supprimer quelques endroits inutiles, et qui ne faisoient que des longueurs ; ils sont marqués par des points : nous en rétablissons quelques autres qui ont paru plus important* j et nous le» indiquons par des guillemets.

176 É P I T K E

A cjuï pourrois-je plus justement donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus , qu'à celui

qui possède l'autre à un si haut degré ?

« Vous avez des richesses, mais vous savez en jouir; et vous en jouissez d'une façon si noble, si relevée, et tellement illustre, que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a «répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de vous en envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie , que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un ; et lorsque je donne des louanges , ce qui m'arrive assez rarement, c'est avec tant de retenue, que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités , pour ne me rendre point suspect

d'étaler de ces mensonges obligeants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance , ni de votre courage (lui les a si dignement soutenus dans la profession des armes, à qui vous avez donné vos premières années ; ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par le désordre de nos guerres ; ce sont des choses que

DÉDICATOIRE. 17g

vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce que vous avez particulièrement de commun avec Auguste : c'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme et règne sur l'autre , et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances; c'est, dis-je, que cette générosité, à l'exemple de » ce grand empereur *, prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres , en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile. « Et certes » vous avez traité quelques unes de nos muses avec tant de magnanimité , qu'en elles vous avez obligé toutes les autres , et qu'il n'en est point qui ne

* Voilà une étrange lettre et pour le style et pour les sentiments. , On n'y reconnaît point la main qui crayonna l'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna. Celui qui faisait des vers si sublimes n'est plus le même en prose. On ne peut s'empêcher de plaindre Corneille, et son siècle, et les beaux arts, quand on voit ce grand homme, négligé à la cour, comparer le sieur de Moniauron à l'empereur Auguste. Si pourtant la reconnaissance arrachait

ce singulier loinmage, il faut encore i>lus en louer Conicille que l'iu blâmer; mai» on peut loujour» l'en plaindre.

È PITRE DÉDICATOIRE

vous en doive un remerciement. Trouvez donc bon , monsieur, que je m'acquitte de celui que ie reconnois vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poënie, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plut long-temps à ceux qui le liront que le ge'néreux M. de Montauron , par une libéralité inouïe en ce siècle , s'est rendu toutes les muses redevable* , et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie ,

Monsieur,

votre très humble et très obligé serviteur, p. Corneille.

EXTRAIT

Du livre de Sénèque le philosophe, dont le sujet de Cinna est tiré.

SEffEC^, ILL. I , de Clementia , cap. q.*

Uivus Augustus mitis fuit princeps, si quis illum a principatu suo œstimare incipiat : in commuai quidem republica, duodevicesimum egressus annum, jam puf^ioiies in sinu amicorum absconderat , jam iusidiis M.

^ - ^— .■■■■■ !■■ I ■«■«■■'■I iiM.i m ■■^■■i.^ii ^aa^M
 ■■M !■ — »*fc—^i^ ii^iB <

* L'areature de Cinna laisse quelque doute. Il se peut que ce soit une fiction de Sénèque , ou du moins qu'il ait ajouté beaucoup à l'histoire, pour mieux faire-valoir son chapitre de la Clémence. C'est une chose bien étonnante que Suétone , qui rentre dans tous les détails de la vie d'Auguste, passe sous silence un acte de clémence qui ferait tant d'honneur à cet empereur, et qui serait la plus mémorable de ses actions. Sénèque suppose la scène en Gaule. Dion Cassius, qui rapporte cette anecdote longtemps après Sénèque, au milieu du troisième siècle de notre ère vulgaire, dit que la chose arriva dans Home. J'avoue que je croirai difficilement qu'Auguste ait nommé sur-le-champ premier consul un homme convaincu d'avoir voulu l'assassiner.

Mais, Vraie ou fausse, cette clémence d'Auguste est un des plus nobles sujets de tragédies, une des plus belles instructions pour les princes. C'est une grande leçon de mœurs ; c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre de Corneille, malgré quelques défauts ■

iBo EXTRAIT

Antonii con&uUs laius petieiat, jam fuerat coUega proscriptio-
 nis : sed quum annum qiiadragesilnum transisset , et in GaDia
 moraretur , delatum est ad eum indicium L. Cinnam , solidi inge-
 nii viium , insidias ei struere ; dictum est et uhi, et quando, et
 quemadmodum aggredi vellet : unus ex consciis deierebat/ Sta-
 tuit se ab eo vindicare. Consilium amicorum advocari jussit.

Nox illi inquiéta erat, quiim cogitaret adolescentem nobilem,
 hoc detracto integram, Cn. Pompeii ncpoteai damnandum. Jam
 unum hominem occidere non poterat , quum M. Antonio pros-

criptiouis edictum inter coenam dictaret. Gemens siil^inde voces varias cmiitebat et inter se contrarias. «Quid eigo I ego percussorem mettm securuin ambulare patiar , me sollicilo ? Ergo non dabit poenas, qui tôt civilibus bellis frustra potituin caput, tôt navaliLus, tôt pedestribus pra;liis incolurae, postqiiam terra marique pax parta est , non occidere constituât, sed immolare? »(Nam sacrificantem placuerat adoriri.) Rursus silentio interposito, majore multù voce sibi qu^m Cinnae irascebatur : ccQuid vivis, si perire te tam multorum interest ? Quis finis erit suppiiciorum ? quis sanguinis? Ego sum nobQihus adolescentulis expositum caput, in quod mucroncs acuant. Non est tanti ▼ita , si , ut ego non percarn , tam multa perdenda sunt, » Intei-pcllavit tandem illum Livia uxor ; et « Admittis , inquit, niuliebre consilivun? Fac quod medlci soient; ubi usitata remédia non proceduiit , tentant contraria. Severitate nihil auhuc profçcisti; Salvidienum Lepidus

DU LIVRE DE SÉNÈQUE. i8r

•ecutus est, Lepidura IMuraena, Muraeuam Caepio, Coepionem Eguatius , ut alios taceam quos tantum ausos pudet : nunc tenta quoraodo tibi cedat clementia. Ignosce L. CinnaD : deprebensus est; jam nocere tibi non potest, prodesse faraae tuse potest. »

Gavisus sibi quôd advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit : requintiari autem extemplo amicis quos in consilium rogerat iraperavit , et Cinnam uniim ad se accersit : dimissisque omnibus e cubiculo , quum altercam poni Cinnae cathedram jussisset, «Hoc, inquit, pi'iraum a te peto ne me loquentem interpelles , ne meo sermone medio proclames ; dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, quiun in hostium castris invenissem , non factum tantiim mihi inimicum, sed natum servavi; pa-

trimoiiiium tibi onine concessi ; hodie tam fllx es et tam dives, ut victo victores inuideant : sacerdotium tibi petenli, pneteritis compluribus quorum parentes mecum militaverant , dedi. Quum sic de le meruerim, occidere me conslituisti. »

Quum ad banc vocem exclamasset Cinna pfocul Ikmic ab se abcsse dementiam : «Non pr^estas, inquit, fideju, Cinna; conueneratne interloquereris. Occidere, inqii.nu, me paras. » Adjecit locum , socios , diCm , ordinem insidiarum , cui commissum esset ferrum. Et quum defixum videret, nec ex conventioue jam, sed ex conscientia tacentem : « Quo , inquit, hoc aiiimo facis? Ut ipse sis princeps ." Maie mehcrcule cum republica agitur, si tibi ad imperandum nihil præter me obstat. Doniura

P. Cornuilic. I . l6

i82 EXTRAIT DU LIVRE DE SÉNÊQUE.

tuam tueri non potes; nuper liberlini hominis graliû in privato iudicio superalus es. Adeo nihil facilius pulas quàm contra Caesareni advocare ? Cedo , si spes tuas solus impedio. Paulusne te et Fabius Maximus et Cossi et Servilii forent , tantumque agmen nobilium , non inania nomina praeferentium , sed eorum qui iinaginibus suis decori sunt ? » Ne totam ejus .orationem repetendo magnam partem voluminis occupem , diutiùs enini quàm duabus horis locutmu esse constat, quum banc poenani qua solâ erat contentus futurus , extenderet. a VitaJU tibi, inqpit, Cinna, iterum do, prius Losti, iunc iusidiatori ac parricidae. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat Conlendamus , utrum ego meliore fide vitana tibi dederlm, an tu debeas. » Post haec detulit ultro cousulatum, questus quòd non auderet petere : amicissiniun fi-

delissimumque habuit-, ha?res solus fuit illi ; uullis ampliùs insidiis ab ullo petitus est.

DE IMONSIEUR DE BALZAC

iVloNSIEUH,

J'aî senti un notable soulagement depuis l'arrive'e de votre paquet, et je crie miracle dès le commencement de ma lettre. Votre Ginna gue'rit If s malades; il fait que les paralytiques battent des mains ; il rend la parole k un muet , ce seroit trop peu de dire à un enrhumé. En effet, j'avois perdu la parole avec la voix ; et, puisque je les recouvre l'une et l'autre par votre moyen, il est bien juste que je les emploie toutes deux à votre gloire, et à

* Les étrangers verront dans cette lettre quelle était l't'loqueiice de ce temps-là. Il n'est guère convenable }K'ut-être que l'éloquence soit le partage d'une lettre lumilière ; et , comme dit M. l'abhë d'Olivet , Balzac écrivait une lettre comme Lingende faisait un sermon ou wii panégyrique; U s'étudiait h prodiguer les figure».

i84 LETTRE

dire sans cesse : La belle chose; Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui sont accable's par la majesté des sujets qu'ils traitent, et ne pensez pas avoir apporté assez de force pour soutenir la grandeur romaine. Quoique cette modestie me plaise , elle ne me persuade pas, et je m'y oppose pour l'intérêt de la vérité. A'ous êtes trop subtil examinateur d'une composition universellement approuvée; et s'il étoit vrai qu'en quelque'une de ses par-

ties vous eussiez senti quelque foiblesse , ce seroit un secret entre vos muses et vous ; car je vous assure que personne ne l'a reconnue. La foiblesse seroit de notre expression, et non pas de votre pensée; elle viendrait du défaut des instruments, et non pas de la faute de l'ouvrier : il faudroit on accuser l'incapacité de notre langue.

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris , et ne l'avez point brisée en la remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodore* , et aussi déchirée qu'elle l'étoit au siècle des Théodons ; c'est une Rome de Tite-Live, et aussi pompeuse qu'elle étoit au temps des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle a voit perdu dans les ruines de la république, cette noble et magnanime fierté; et il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles et de ses locutions , mais vous êtes le vrai et le fidèle interprète de son esprit et

* Pourquoi parler de Théodoric et de Cassiodore quand il s'agit d'Auguste ?

DE M. DE BALZAC. 185

de son courage. Je dis plus, monsieur; vous en avez souvent son pédagogue , et l'avertissez de la bienséance quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux temps , s'il a besoin d'emboîsissement ou d'appui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâissez de marbre ; quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre ; et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.

La femme d'Horace et la maîtresse de Cinna , qui sont vos deux véritables enfantements et les deux pures créatures de votre

esprit , ne sont-elles pas aussi les principaux ornements de vos deux j)œmes? Et qu'est-ce que la sainte antiquité a produit de vigoureux et de ferme dans le sexe loible, qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces Romaines de votre façon ? Je ne m'ennuie point, depuis quinze jours, de considérer celle que j'ai reçue la dernière.

Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre province : nos orateurs et nos poètes en disent merveilles : mais un docteur de mes voisins , qui se met d'ordinaire sur le haut stjle , en parle rtrtes d'une étrani;;e sorte ; et il n'y a point de mal que vous sachiez jusqu'où vous avez porté son esprit. Il se contentoit le premier jour de dire que votre Emilie étoit la rivale de Caton et de Brutus dans la passion de la liberté. A cette heure, il \n

LE T T R E

i»ic'ii plus loin ; tantôt il la nomme la posséde« Ju démon de la république, et quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte*, et l'adorable furie. Voilà d'étranges paroles sur le sujet de votre Romaine ; mais elles ne sont pas sans fondement. Elle inspire, en effet, toute la conjuration, et donne chaleur au parti par le feu qu'elle jette dans l'ame du chef; elle entreprend, en se vengeant * * , de venger toute la terre ; elle veut sacrifier à son père une victime qui seroit trop grande pour Jupiter même. C'est, à mon gré, une personne si excellente, que je pense dire peu à son avantage, de dire que vous êtes beaucoup plu» heureux en votre race que Pompée n'a été en la sienne, et que votre fille Emilie vaut, sans comparaison, davantage que Cinna son petit- fils. Si celui-ci

même a plus de vertu que n'a cru Sénèque, c'est pour être tombé entre vos mains , et à cause que vous avez pris soin de lui. Il vous est obligé de son mérite, comme à Auguste de sa dignité: l'empereur le fit consul, et vous l'avez fait honnête homme ***. Mais vous l'avez pu faire par les

* Voilà une plaisante épithète que celle de sainte, donnée par ce docteur à Emilie.

** ■ Il paraît qu'en effet Emilie était regardée comme le premier personnage de la pièce , et que dans les commencements on n'imaginait pas que l'écrit pût tomber sur Auguste.

*** C'est donc Cinna qu'on regardait comme l'ignorant

DE M. DE BALZAC

lois d'un air qui polit et orne la vérité, qui permet de favoriser en imitant; qui quelquefois se propose le semblable, et quelquefois le meilleur. J'en dirois trop si j'en disois davantage. Je ne veux pas commencer une dissertation ; je veux finir une lettre, et conclure par les protestations ordinaires, mais très sincères et très véritables, 'luc je suis,

MoNSIEUR ,

votre très humble serviteur, Balzac.

homme de la pièce, parcequ'il avait voulu venger la liberté publique. Eu ce cas il fallait qu'on ne regardât la clémence d'Auguste que comme un trait de politique conseillé par Livie.

Dans les premiers mouvements des esprits émus par un poème tel que Cinna, on est frappé et ébloui de la beauté des détails ; on est loig-lfmps sans former un ju£i;ojneut pn.'ii'» sur le fond àc rou\rago.

; PERSONNAGES

OGTAVE-GÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

L I V I E , impératrice.

C I N N A , fils d'une fille de Pompée , chef de la
conjuraton contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

EMILIE, fille de G. Toranius, tuteur d'Auguste,
et proscrit par lui durant le triumvirat. FULVIE, confidente
d'Emilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

TRAGÉDIE

ACTE P PREMIER

EMILIE

J IMPATIENTS dësirs d'une illustre vengeance '^ Dont la mort de mon ik-ic a formé la naissance, Enfants impétueux de mon ressentiment, Que ma douleur séduite embrasse aveuglément, Vous prenez sur mon amc un trop puissaut empire; ' Durant quelques moments souffrez que je respire , Et que je considère, en i'élat où je suis, Et ce que je hasarde , et ce que je poursuis. Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire , 4 El que vous reprochez à ma triste mémoire 5 Que par sa projire main mon père massacre Du trône où je le vois fait le premier degré; ' Quand vous me pitscentez cette sanglante image , ^ La cause de ma haine , et l'efiet de sa rage , Je m'abandonne toute à vos ardens transports, El crois , pour une mort, lui devoir mille morts.

7

iQO CINNA.

Au milieu toutefois d'une fureur si juste , J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste, ** Et je sens refroidir ce bouillant mouvement, Quand il faut , pour le suivre , exposer mon amant. Oui , Cinna , contre moi moi-même je m'irrite Quand je fon^p aux dangers où je te précipite. Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien. Te demander du sang , c'est exposer le tien : D'une si haute place on n'abat point de tête* Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes j L'issue en est douteuse , et le péril certain. Un ami déloyal peut trahir ton dessein ; L'ordre mal concerté , l'occasion mal prise , Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise , Tourner sur toi les coups dont tu le veux frap"per; Dans sa ruine même il peut t'envelopper ; Et, quoi qu'en ma faveur ton amoiu* exécute, Il te peut , en tomloant , écraser sous sa chute. Ah ! cesse de courir à ce mortel danger ; Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger. Un cœur est trop cruel quand il

trouve des charmes Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ; Et l'on doit mettre au rang des. plus cuisants malheurs La mort d'uji ennemi qui coûte tant de pleurs.

I\lais peut-on en verser alors qu'on venge un pere? Est-il perte à ce prix qui ne semble légère 1 Et quand son assassin tombe sous notre efTorl, Doit-on considérer ce que coûte sa mort ." Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses. De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses. Et toi qui les produis par tes soins superflus , Amour, sers mou devoir, et ne le combats plus: 9

EMILIE, F U L V I E

EMILIE

Je l'ai juré , Fulvie , et je le jure encore , Quoique j'aime Cinna , quoique mon cœur l'adore , ' S'il me veut posséder, Auguste doit périr: Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir. Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE

Elle a pour la blâmer vme trop juste cause ; Par un si grand dessein vous vous faites juger ^ Digne sang de celui que vous voulez venger. -^ Mais , encore une fois , souffrez que je vous die Qu'une si juste ardeur devroit être attidée, Auguste chaque jour, à force de bienfaits, Semble assez réparer les maux qu'il vous a fails^ Sa faveur envers vous paroît si déclarée, Que vous êtes chez lui la plu» considérée ; Et de ses courtisans souvent les plus heureux Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

EMILIE

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ; Et de quelque façon que l'on me considère , Abondante en richesse , ou puissante en crédit , Je demeure toujours la fille d'un proscrit.

Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses; D'une main odieuse Lis tiennent lieu d'offenses : Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr, Plus d'armes nous donnons li qui nous veut trahir. Il m'en fait chaque jour, sans changer mon courage ; Je suis ce que j'étois, et je puis davantage ; Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains J'achète contre lui les esprits des Romains; Je recevrais de lui la place de Livie 4 Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie. Pour qui venge son père il n'est point de forfaits ; Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate? jVe pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ? Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli Par quelles cruautés son trône est établi ; Tant de braves Romains , tant d'illustres victimes , 5 Qu'à son ambition ont immolés ses crimes, Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs. Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre: Qui vit haï de tous ne sauroit long-temps vivre: Remettez à leurs bras les communs intérêts. Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

Quoi ! je le haïrai sans lâcher de lui nuire ?

J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?

Et je satisferai des devoirs si pressants
Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
Sa perte , que je veux , me deviendrait amère ,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon père;

ACTE I, SCÈNE II. 19J

Et tu venais mes pleurs couler pour son trépas , l'homme qui , le faisant périr, ne me vengeroit pas. C'est une lâcheté que de remettre à d'autres Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres», .Toijj-nous à la douceur de venger nos parents La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ; Et faisons publier par toute l'Italie : « La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie : On a touché son âme , et son cœur s'est épris ; Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste Qui poite à votre amant sa perte manifeste. Pensez mieux , Emilie , à quoi vous l'exposez , Combien à cet écueil se sont déjà brisés; l'homme vous aveugle point quand sa mort est visible.

EMILIE

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible. Quand je songe aux dangers que je lui fais courir, La crainte de sa mort me fait déjà mourir ; Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ; Je veux , et ne veux pas , je m'emporte , et je n'ose ; Et mon devoir,

confus, languissant, étonné. Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passiou, deviens un peu moins forte; 7 Tu vois bien des hasards; ils .sont grands, mais n'importe ; Cinua n'est pas perdu pour être hasardé. De quelques légions qu'Auguste soit gardé, Quelque soin qu'il se donne, et quelque ordre qu'il tienne, Qui méprise la vie est maître de la sienne: Plus le péril est grand , plus doux en est le fruit ; La vertu nous y jette , et la gloire le suit.

p. Coruoille. 1. I7

19 f CI'^'^A.

Quoi qu'il en soit , qu'Auguste ou que Cinna périsse , ^

Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;

Cinna me l'a promis en recevant ma foi ;

Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.

Il est tard , après tout , de m'en vouloir dédire.

Aujourd'lmi l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire;

L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui;

Et c'est à faire enfin à mourir après lui. 9

Mais le voici qui vient.

CINNA, EMILIE, FULVIE

Cinna, votre assemblêe Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ? Et reconnoissez-vous au front de vos amis Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promise

CtNKA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue Ne permit d'espérer une si belle issue , Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort, Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord: Tous s'y montrent portés avec tant d'alégresse , Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse; Et tous font éclater un si puissant courroux, Qu'ils semblent tous venger un père , comme vous.

EMILIE

Je l'avois bien prévu que, pour un tel ouvrage, Cinna sauroit choisir des honrunes de courage ,

ACTE I, SCÈNE III. iy

Kt ne remettroit pas en de mauvaises mains L'intérêt d'Emilie , et celui des Romains.

CINNA

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle *

Cette troupe entreprend une action si belle !

Au seul nom de César , d'Auguste et d'empereur,

'^'^ous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
a Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux '•*
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mnins a mis le sort de Rome ,
Et son salut dépend de la perte d'un homme ,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain ,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues î
Comliien de fois changé de partis et de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel ù demi !)>
Lu , par un long récit de toutes les misères ^
Que durant notre enfance ont enduré nos pères ,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles ,
Où l'aigle abatloit l'aigle, et de chaque côté

iNos légions s'armoient contre leur liberté ;
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves l'i
 flettoient toute leur gloire à devenir esclaves ;
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
 1 ous vouloient h leur chaîne attacher l'univers;

I9Ô CINNA

Et, Vexéciable honneur de lui donner un maître Faisant aimer à
 tous l'infânie nom de traître , Ptomains contre Romains, parents
 contre parents, Conibattoient seulement poiule choix des
 tyraqs.

J'ajoute à ces tableaux la peiniure effroyable De leur concorde
 impie , affreuse , inexorable , Funeste aux gens de bien , aux
 riches , au sénat , Et , pour tout dire enfin , de leur triumvirat.
 Mais je ne trouve point de couleurs assez noires Pour en repré-
 senter les tragiques histoires : Je les peins dans le meurtre à
 l'envi triomphants , Rome entière noye'e au sang de ses enfants ;
 Les uns assassinés dans les places publiques, Les autres dans le
 sein de leurs dieux domestiques ; Le méchant par le prix au crime
 encouragé, Le mari par sa femme en son lit égorgé ; Le iils tout
 dégouttant du meurtre de son père , Et , sa tête ci la main , de-
 mandant son salaire ; Sans pouvoir exprim^ r par tant d hor-
 ribles traits Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-jC les noms ue ces grands personnages 5 Dont j'ai
 dépeint les morts pour aigrir les courages, De ces fimi^ux pros-

crits , ces demi-dieux mortels , Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ? Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience^ A quels frémissements, à quelle violence, Ces indignes trépas, quoitjue mal figurés, Ont purté les esprits de tous nos conjurés? Je n'ai poin: perdu temps; et voyant leur colère Au poil-! de r:e rien craindre , en état de tout faire. J'ajoute eu peu de mots : « 'loutes ces cruautés , La perte de nos biens et de nos libertés ,

ACTE I, SCÈNE III

Le ravage des champs, le pillage des villes,

Et les proscriptions , et les guerres civiles ,

Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait clioix

Pour monter sur le trône , et nous donner des lois.

Mais nous pouvons changer un destin si funeste , ^

Puisqpie de trois tyrans c'est le seul qui nous reste ,

Et que , juste une fois , il s'est privé d'appui ,

Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.

Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maître:?

Avec la liberté Rome s'en va renaître ; ^

Et nous mériterons le nom de vrais Romains ,

Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.

Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
Qu'il en soit la victime , et faisons en ces lieux
Justice à tout le monde à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;
Et je veux pour signal que cette même main
ï<ui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée :
Faites voir, après moi , si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-ije achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment , le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, ((ue j'ai clioisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte j
J/autre moitié me suit , et doit l'environner.
Prête au moindre signal que je voudrai donner.

if)^ C I N N A.

\oilà , belle Emilie , à quel point nous en sommes. Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes , & Le nom de parricide, ou de libérateur, César celui de prince , ou d'un usurpateur, nu succès qu'on obtient contre la tyrannie Dépend ou notie gloire , ou notre ignominie ; Et le peuple , inégal à l'endroit des tyrans ,
» * S'il les déteste morts , les adore vivants. Pour moi , soit que le ciel me soit dur ou propice , Qu'il m'élève à la gloire , ou me livre au supplice , Que Rome se déclare ou pour ou contre nous , Mourant poiur vous servir, tout me semblera doux.

EMILIE

Ne crains point de succès qui souUe ta mémoire :

Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;

Et , dans un tel dessein , le manque de bonheur

Met en péril ta vie , et non pas ton honneur.

Pvegarde le malheur de Brute et de Cassie ;

La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ?

Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ? ' *

Ne les compte- t-ou plus pour les derniers Romains ?

I^eur mémoire dans Rome est encor précieuse

Autant que de César la vie est odieuse ;

Si leur vainqueur y règne , ils y sont regrettés ,

Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.

Va marcher sur leurs pas où l'honneur le convie : '^
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
Souviens- toi du beau feu dont nous sommes épris , '^
Qu'aussi-bien que la gloire Emilie est ton prix ;
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'aient;
Que tes jours eux sont chers, que les miens en dépendent....

ÉVANDRE

Polyclète est encore chez vous à vous attendre , Et fût venu lui-même avec moi vous chercher, Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ; Je vous en donne avis de peur d'une surprise. Il presse fort.

EMILIE

Mander les chefs de l'entreprise ! Tous deux ! en même temps ! Vous êtes découverts.

CLUN A.

Espérons mieux , de grâce.

EMILIE

AJi ! Cinna, je te perds ! Et les dieux, obstinés à nous donner un maître, Piiinii les vrais amis ont mêlé quelque traître. JI n'en faut point douter, Auguste a tout appris. Quiii ! tous deux ! et si tôt que le conseil est pris !

CINNA

.Ir ne vous puis celer que sou ordre m'étonne; Mais souvent il m'appelle aiipr«s de sa personne :

C I N I S' A

Maxime est comme moi de ses plus confidents ,

Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

EMILIE

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même , Cinna ; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême j Et , puisque désormais tu ne peux me venger , Dérobe au moins la tête à ce mortel danger ; Fuis d'Auguste iirité l'implacable colère. Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père ; ^ jN aigris point ma douleur par un nouveau tourment; Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA

Quoi î sur l'illusion d'une terreur panique. Trahir vos intérêts et la cause publique ! Par cette lâcheté moi-même m'accuser !

Et tout abandonner quand il faut tout oser ! Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

CINNA

s il est pour me iraliir des esprits assez bas , Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ; Vous la venez , brillante au bord des précipices , Se coiuronner do gloire en bravant h's supplices , Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra, Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je deviendrois suspect à tarder davantage. Adieu. Radcmisz ce généreux courage.

S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux , 3'e mourrai f^ul ensemble heureux et riialheureux; ^

ACTE I, SCÈNE IV

Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vi« , Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

EMILIE

Oui , va , n'écoute plus ma voix qui te retient ; IMon trouble se dissipe , et ma raison revient. Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse. Tu voudrais fuir en vain , Cinna , je le confesse j Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir. Porte , porte chez lui cette mâle assurance , Di^ne de notre amour , digne de ta naissance ; Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain , Et par un beau tre'pas couronne un beau dessein. Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne ; Ta mort emportera mon ame vers la tienne ; Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups. . . .

CINNA

Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous ; Et du moins en mourant permettez que j'espère Que vous saïu-ez venger l'amant avec le père. I Wen n'est pour vous à craindre ; aucun de nos amis Â'e sait ni vos desseins , ni ce qui m'est promis ; Et, leur parlant tantôt des misères romaines, ie leur ai tû. la mort qui fait naître nos haines , De peur que mon ardeur touchant vos in-te'ilîts U'un si parfait amour ne trahît les secrets ; Il n'est su que d'Évandre et de votre Fui vie.

ÉmiLLE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie, Puisque dans ton péril il me reste un moyen De faire agir pour loi sou crédit et le mien :

202 CINNA

Mais si mon amitié par là ne te délivre, Is'espère pas qu'enfin je veuille te survivre. Je fais de ton destin des règles h. mon sort,
4 Et j'obtiendrai ta vie , ou je suivrai ta mort. ^

CIHNA.

Sovez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

EMILIE

Va-t'en , et souviens-toi seulement que je t'aime. 6

TROUPE DE COOUTISANS.' AUGUSTE

\JuE cliacun se retire, et qu'aucun n'entre ici. Vous , Cinna , de-
meurez , et vous , Maxime , aussi.

I Tous je retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime. ;

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde , » Ce pouvoir sou-
verain que j'ai sur tout le inonde, Cette grandeur sans borne et
cet illustre rang Qui m'a jadis coûte' tant de peine et de sang, Kn-
fin tout ce qu'adore en ma haute fortune D'un courtisan flatteur
la présence importune, N'est que de ces beaute's dont l'éclat
éblouit, Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit. L'ambition
déplaît quand elle est assouvie , ^ D'une contraire ardeur son ar-
deur est suivie; Et comme notre espiit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir, Il se ramène
en soi , n'ayant plus oii se prendre, Kt, monté sur le faîte, il aspire
à descendre, ^i J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu; IMais,
en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :

o\ CINNA

Dans sa possession j'ai trouvé pour tous cliarmes

D'effroyables soucis , d'éteraellcs alarmes ,

Mille ennemis secrets , la mort à tous propos , 5

Point de plaisir sans trouLle , et jamais de repos. 6

Sylla m'a précède' dans ce pouvoir suprême ;

Le grand Ce'sar mon père en a joui de même.
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est demis, et l'autre l'a gardé:
niais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille.
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre , tout débonnaire , au mQieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
lies exemples récents sutiïroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devoil conduire ;
L'un m'invite à le suivre , et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroii- trompeur^
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées 1
rs'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Voilà , mes chers amis , ce qui me met en peine. Vous , qui me
tenez lieu d'Agrippé et de Mécène , 8 Pour résoudre ce point avec
eux débattu, Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu : Ne
considérez point cette grandeur suprême , Odieuse aux Romains
, et pesante à moi-même ; Traitez-moi comme ami , non coïimie
souverain ; Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main: Vous
mettrez et l'Europe , et l'Asie , et l'Afrique , Sous les lois d'un mo-

narque , ou d'une république ;; Votie avis est ma règle , et par ce seul moyen Je veux être empereur, ou siniple ciloycu.

ACTE II, SCÈNE ï. 20

IMalgré notre? surprise, et mou iusiiffisance, 9 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance, Et mets bas le respect qui pourroit m'empêclier De combattre un avis où vous semblez penclier; SoufTrez-le d un esprit jaloux de votre gloire, Que vous allez souiller d'une taclic trop noire, Si vous ouvrez votre ame à ces impressions .fusques à condamner toutes vos actions.

Un ne renonce point aux grandeurs légitimes; On garde sans remords ce qu'on acf{uiert sans crimes; Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis. Plus qui l'cse quitter le juge mal acquis. N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque A ces rares vertus qui vous ont fait monarque j Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat Que vous avez changé la forme de l'état. Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre, •• Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ; Vos armes l'ont conquise , et tous les conquérants Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ; Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces , Gouvernant justement ils s'en font justes princes. C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui ' * ■ Condamner sa mémoire , ou faire comme lui. Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste , César fut un tyran, et son trépas fut juste. Et vous devez aux dieux compte de tout le sang '* Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang. N'en craignez point, seigneur, les tristes deslinccs; '^ Un plus puissant démon veille sui: vos années :

p. Corneille. I. itJ

206 C I ïï N A.

On a dix fois sur vous alterné sans elFet, ' 4 Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait. On entreprend assez , mais aucun n'exécute ; Il est des assassins , mais il n'est plus de Brute : Enfin , s'il faut attendre un semblable revers, Il est beau de mourir maître de l'univers. C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui , j'accorde qu'Auguste a droit de conserver L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver, Et qu'au prix de son sang , au péril de sa tête, Il a fait de l'état une juste conquête. Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter Le fardeau que sa main est lasse de porter, Qu'il accuse par là César de tyrannie.

Qu'il approuve sa mort , c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien. Cliacun en liberté peut disposer du sien ; Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire. Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire 1 Et seriez devenu, pour avoir tout domté, Esclave des grandeurs où vous êtes monté ! Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent; Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent] Et faites hautement connoître enfin à tous Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous. Votre Rome autrefois vous donna la naissance ; ' ^ Vous lui A'oulez donner votre toute-puissance ; Et Cinnna vous impute à crime capital ' ^ La libéralité vers le pays natal !

ACTE II, SCÈNE I

Il appelle remords l'amour de la patrie ! Par la haute vertu la gloire est donc flétrie. Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris , ^7 Si de ses pleins effets l'infamie est le prix. Je veux bien avouer qu'une action si belle Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle: Mais comment-on un crime indigne de pardon , ^ Quand la reconnaissance est au-dessus du don ? Suivez , suivez , seigneur, le ciel qui vous inspire : Votre gloire redouble à mépriser l'empire ; Et vous serez fameux chez la postérité , Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté'. Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême : Mais pour y renoncer il faut la vertu même ; Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner, '9 Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome, Où , de quelque façon que vous couronnez vous nomme , On hait la monarchie , et le nom d'empereur, Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur. Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître ; ^^ Qui le sert, pour esclave ; et qui l'aime, pour traître : Qui le souffre a le cœur lâche, mol , abattu; ^^ Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu. Vous en avez , seigneur , des preuves trop certaines : On a fait contre vous dix entreprises vaines; Peut-être que l'onzième est prête d'éclater. Et que ce nouveau-fait qui vous vient d'agir N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie. Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie. Ne vous exposez plus à ces fameux revers : Il est beau de mourir maître de l'univers ;

208 CINNA.

]Mais la plus belle mort souille notre mémoire, Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA

Si l'amour du pays doit ici prévaloir ,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté , qui lui semble si chère ,
jS'est pour Rome, scigneiu", qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'im bon prince apporte h ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense.
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter , de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître , on n'agit qu'en tumulte^
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs s<:>nt vendus aux plus ambitieux ;,
L'autorité livrée aux plus séditions.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si < ourt leur puissance bornée ,
Des [Ans heureux desseins font avorter le fruit.
De pour de le laisser à celui qui les suit ;
Gomme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,

Dans le champ du public largement ils moissonnent, '■'^

Assurés que chacun leur pardonne aisément.

Espérant ii son tour un pareil traitement.

Le pire des états , c'est l'état populaire. *4

AUGUSTE

Et toutefois le seïd qui dans Rome peut plaire. Cette haine des rois que depuis cinq cents ans Avec le premier lait sucent tous ses enfants ,

ACTE II, SCÈN E I

Pûur l'aiTacher des cœurs , est trop enracinée.

MAXIME

Oui , seigneur , dans son mal Rome est trop obstine'e ;

Son peuple , qui s'y plaît , en fuit la gue'risson :

Sa coutume l'emporte , et non pas la raison ;

Kt cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,

Tst une heureuse erreur dont il est idolâtre ,

Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,

L'a vurcent fois marcher sur la tête des rois,

Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.

Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes ?

J'ose dire , seigneur, que par tous les climats ^'e sont pas bien reçus toutes sortes d'états; chaque peuple a le sien conforme h. sa nature, Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure: Telle est la loi du ciel , dont la sngé équité Sème dans l'univers celte diversité.

Les Alacédoniens aiment le monarchique, Et le reste des Grecs la liberté pu]]liqic : Les Partlies , les Persans veulent des souverains ; Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA

Il est vrai que du ciel la prudence infinie Départ ù chaque peuple un différent gr-nie ; >[ais il n'est p;is moins vrai que cet ordre des cieux Change selon les temps comme selon les lieux. Rome a reçu des lois ses murs et sa naissance ; Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance, Et reçoit maintenant de vos rares bontés Le comble souvciaïn de ses prospérités.

Sous vous, l'état n'est plus en pillage aux armées; Lcfc porte.-, de .I;jiU3 par vos maius soat fermées,

To CI^'NA

Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois , Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

Les cbangeinents d'e'tat que fait l'ordre celesle ^^' Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CTNNA.

r'est un ordre des dieux, qui jamais ne se rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté '^^ Quand il a combattu pour notre liberté ?

Si le ciel n'eût vu que Rome l'eût perdue , Par les mains de Pompée il l'aurait défendue : Il a clioisi sa mort pour servir dignement iVime marque ctomelle à ce grand changement. Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir. Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir. Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde, Depuis que la richesse entre ses murs abonde , Et que son sein , fécond en glorieux exploits , Produit des citoyens plus puissants que des rois, Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages, Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages , Qui , Yf'' des fers dorés se laissant enchaîner. Reçoivent d'eux les lois qu'ils pen-;ent leur donnej.

Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues , (^)ue leur ambition touine eu sanglantes ligues. Ainsi de IMarius Sylla devint jaloux; César , de mon aïeul ; Marc-Antoine , de vous : Ainsi la liberté ne peut plus être uli'e Qu'h former les fureurs d'une

guerre civile, Loisque, par un désordre à l'univers fatal, Fj'un ne veut poijit de maître , et l'autre point d'égal.

Seigneur , pour sauver Rome , il faut qu'elle s'unisse En la main d'un bon chef à qui tout obéisse. Si vous aimer encore à la favoriser, Otcz-lui les moyens de se plus diviser. Sylla , quittant la place enfin bien usurpe'c, ^'7 N'a fait qu'ouvrir le champ à Cé.sar et Pompée , Que le mallieur des temps ne nous eût pas fait voir, '^ S'il eïit dans sa famille assuré son pouvoir. Qu'a fait du grand César le cruel parricide, Qu'élever contre vous Antoine avec Lé-pide, Oui n'eussent pas détruit Rome par les Romains» Si César eût laissé l'empire entre vos mains ? Vous la replongerez, en quit-tant cet empire. Dans les maux dont à peine encore elle respire ; Et de ce peu , seigneur , qui lui reste de sang , Une guerre nou-velle épuisera sou flanc.

Que l'amour du pays , que la pitié vous touche ; Votre Rome à geuoux vous parle par ma bouclie. '-^9 Considérez le prix que vous avez coûté : Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté. Des maux qu'elle a souflijrts elle est trop bien payée ; Mais une juste peur tient son arae eCiayéc. Si , jaloux (le sou hc.uc, et \ns de comui.-.mlcr , Vous lui rendez uu bien qu'elle ne peut g.atlcr,

?.ia CINNA.

S il lui faut à ce prix en acheter un autre,

Si vous ne préférez son inte'rêt au vôtre,

Si ce funeste don la met au désespoir,

Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.

Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître 30

Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE

]N"en délibérons plus, cette pitié l'emporte.

Mou repos m'est bien clier, mais Rome est la plus forte;

Et , quelque grand malheur qui m'en puisse arriver ,

Je consens h me perdre afin de la sauver.

Pour ma tranquillité mon coeur en vain soupire :

Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,

Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,

Regarde seulement l'état et ma personne ;

Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,

Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fi;is gouverneur de Sicile; ^' Allez donner
mes lois à ce terroir fertile : Songez que c'est pour moi que vous
gouvernerez , Et que je répondrai de ce que vous ferez.

Pour épouse , Cinna , je vous donne ÉmUie ; ^' Vous savez
qu'elle tient la place de Julie , Et que , si nos malheurs et la né-

cessité M'ont fait traiter son père avec sévérité. Mon épargne depuis en sa faveur ouverte ^^ Doit avoir adouci l'aigreur de cette porte.

CINNA, MAXIME

MAXIME

Qu'Est est votre dessein après ces beaux discours? '

Le même que j'avois, et quo j'aurai toujours.

MAXIME

Un clief de conjures flatte la tyrannie !

CINNA

Un chef de conjure's la veut voir impunie !

MAXIME

Te veux voir Rome libre. ^

CINNA

Et vous pouvez juger Que je veux l'affranchir ensemble et la venger. Octave aura donc vu ses fureurs assouvies, ^ Pillô jusqu'aux autels, sacrifié nos vies, Rempli les champs d'horreur, comblé Home de morts, Et sera quitte après pour l'efiet d'un remords ! Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête, Un lâche repentir garantira sa tête ! 4 C'est trop semer d'appâts, et c'est trop iuvitei Par son impunité quelque autre à l'imiter.

ai; € I N N A.

Vengeons nos citoyens , et que sa peine étonne Quiconque après sa mort aspire à la couronne. Que le peuple aux tyrans ne soit plus expose j S'il eût pvmi Sylla , Cèsar eût nmins ose'.

MAXIME

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste , A srrvi de prétexte aux cruautés d'Auguste. Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé; S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé. 5

ciyy A.

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques, Ont fait rentrer l'état sous des lois tyranniques ; Mais nous ne verrons point de pareils accidents, Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence Si nous nous conduirons avec plus de prudence ; Cependant c'en est peu que de n'accepter pas Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

c'en est encor bien moins, alors qu'on s'imnt;inc Guérir un mal si grand sans couper la racine : Employer la douceur à cette guérison , C'est , en fermant la plaie , y verser du poison.

MAXIME

Vous la voulez sanglante , et la rendez douteuse.

ACTE II, s Cl;; JX E II. 2i

CINNA

On eu son lâchement si la vertu n'agit.

MAXIME

Jamais la lilierté ne cesse d elre aimable ;

Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,

Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer:

Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie

Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;

Et tout ce que la gloire a de vrais partisans

Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME

Donc pour vous Emilie est un objet de haine ?

CINNA

La recevoir de lui me seroit une gêne :

Mais quand j'aurai vengé Rome des maux souffTerts, '*

Je saurai le braver jusque dans les enfers.

Oui , quand par son trépas je l'aurai méritée ,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée, 7
L'épouser sur sa cendre , et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire Teint du sang de celui qu'elle aime connue un père? Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA

Aini , dans ce palais on peut nous écouler, ^

2i6 CINNA.

Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence Dans un lieu si mal propre à notre confidence : Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

MAXIME, EUPHORBE

MAXIME

Ljui-même il m'a tout dit, leur flamme est mutuelle;
Il adore Emilie , il est adoré d'elle : '
Mais sans veoger son père il n'y peut aspirer ,

Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE

Je ne m'étonne plus de cette violence ^ Dont il contraint Auguste à garder sa puissance : La ligue se romproit s'il s'en étoit démis , ^ Et tous vos conjurés deviendroient ses amis.

MAXIME

Ils servent à l'envi la passion d'un liomme 4 Qui n'agit que pour soi , feignant d'agir pour Rome ; Et moi , par un malheur qui n'eut jamais d'égal , Je pense servir Rome , et je sers mon rival !

EUPHORBE

Vous êtes son rival ! 5

MAXIME

Oui, j'aime sa maitresse, Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse ; Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater. Par quelque grand exploit la vouloit mériter : p. Corneille. I. ly

iii3 CIINNA.

Opndant par mes mains je vois qu'il me l'enlève;

Son dessein fait ma perte , et c'est moi qui l'achève ;

J'avance des succès dont j'attends le tiépas,

Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.

Que l'amitié me plonge en un malheur extrême ! ^

EUPHORBE

L'issue en est aisée : agissez pour vous-même ; D un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ; Gagnez une maîtresse, accusant un rival. 7 Auguste , à qui par-là vous sauverez la vie , Ne vous pourra jamais refuser Emilie.

MAXIME

Quoi ! trahir mon ami !

L'amour rend tout pcrxuis :

Un ventable amant ne connoît point d'amis ; ^ Et même avec justice on peut traliir un traître Qui pour une maîtresse ose trahir son maître. Oubliez l'amitié , comme lui les bienfaits.

MAXIME

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHOI^BE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime ; On n'est point criniinel quand on punit un crime.

MAXIME

Un crime par qui Rome obtient sa liberté I

EUPHOHBÇ.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté. L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ; Le sien , et non ia gloire , anime son courage :

ACTE III, SCÈNE I

Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux,

Et Dest enfin qu'ingrat, et non pas généreux.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son ame? Sous la cause publique il vous cache sa flamme , Et peut cacher encor sous cette passion Les détestables feux de son ambition.

Peut-être qu'il prétend , après la mort d'Octave , Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave, Qu'il vous compte déjà pour un de ses « ^ujets , Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ? A tous nos conjurés l'avis seroit funeste , Et par-là nous verrions indignement trahis Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays. D'un si lâche dessein mon ame est incapable : Il perd trop d'innocents pour punir un coupable. J'ose tout contre lui , mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux;

En ces occasions , ennuyé de supplices.

Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.

Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,

Quand vous lui parlerez , parlez au nom de tous.

MAXIME

Nous disputons en vain , et ce n'est que folie 9 De vouloir par sa perte acquérir Emilie; <;e n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux. Pour moi , j'estime peu qu'Auguste me la donuc ; Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne , ' •

Et ne fais point d'état de sa possessor^

Si je n'ai point de part à son affectioa.

Puis-je la mériter par une triple offense ?

Je trahis son amant , je détruis sa vengeance .

Je conserve le sang qu'elle veut voir périr:

Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir !

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile. ^' L'artifice pourtant vous y peut être utile; Il en faut trouver un qui la puisse abuser; Et du reste, le temps eu pourra disposer.

MAXIME

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice , S il arrive qu'Auguste avec lui la punisse , Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport . Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles , Que pour les surmonter il faudroit des miracles ; J'espère toutefois qu'à force d'y rêver. . . .

MAXIME

Éloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver :

Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose, *^

Pour mieux résoudre , aprrs, ce que je me propose.

CIII5A

Ce n'est pas sans sujet.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet? *.

CINNA

Emilie et César ; l'un et l'autre me gêne ;

L'un nie semble trop bon , l'autre trop inhumaine.

Plût aux dieux que César employât mieux ses soins ,

Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins ;

Que sa bonté touchât la beauté qui me charme ,

Et la pût adoucir comme elle me désanne !

Je sens au fond du cœur mille remords cuisants

Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents.

Cette faveur si pleine , et si mal reconnue ,

Par un mortel reproche à tous moments me tue :

Il me semble surtout incessamment le voir

Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
 Ecouter nos avis , m'applaudir, et me dire :
 « Cinna , par vos conseils je retiendrai l'empire ;
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part, n
 Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
 Ah ! plutôt. . . . Mais , htlas ! j'idolâtre Emilie ;
 Un sonnent exécrable h sa haine me lie ;
 L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
 IVs deux côtés j'oiTenàc et ma gloire et les dieux ; ^

?.22 CINNA

Je deviens sacrilège , ou je suis parricide ;
 Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ; ^ Vous paroissiez
 plus ferme en vos intentions ; Vous ne sentiez au cœur ni re-
 mords ni reproche.

On ne les sent aussi que quand le coup approche ; 4
 Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
 Que quand la main s'apprete à venir aux effets.
 L'ame , de son dessein jusque-là possédée ,
 S'attache aveuglement à sa première idée ;

Mais alors quel esprit n'en devient point troid)lé?

Ou plutôt quel esprit n'en est point accable ?

.T« crois que Brute même , à tel point qu'on le prise ,

Voulut plus d'une fois rompre son entreprise.

Qu'avant que de frapper elle lui lit sentir

iMus d'un remords en l'ame , et plus d'un repentir.

MAXIME

Il eut trop de vertu pour tant d'inquie'tude ; 11 ne soupçonna point sa main d'ingratitude, Et fut contre un tyran d'autant plus animé , Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé. Comme vous l'imitez , faites la même cliose ; Et formez vos remords d'une plus juste cause , ^ De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté Le bonheur renaissant de notre liberté; C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée : De la main de César lîrute l'eût acceptée , Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger le vengeance ou d'amour l'eût ien;ite en danger.

ACTE III, SCENE II

N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime , Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ; IWais entendez crier Rome h votre côté : ^ « Rends-moi , rends-moi , Cinna , ce que tu m'as ôte' ; Et, si tu m'as tantôt préf'Tc ta maîtresse, Ne me préfère pas le tyran qui m'oppresse. »

CLII[^]if A.

Ami , n'accable plus un esprit malheureux 7 Qui ue forme
qu'en lâche un dessein généreux. Envers nos citoyens je sais
quelle est ma faute, Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte
: [Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié Qui ne peut expi-
rer sans me faire pitié ; Et laisse-moi, de grâce, attendant Emilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie.

Mon chagrin t'importune , et le trouble où je siiis Veut de la
solitude à calmer tant d'enuis.

MAXIME

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse De la bon-
té d'Octave, et de vutre foil[^]icsse. L'entrelieu des amants veut un
enlier secret. Adieu. Je me retire en confident discret. **

SCÈNE lii

Donne un plus digne nom au glorieux empire ^- Du noble senti-
ment que la vertu m'inspire , Et que l'honneur oppose au coup
précipité De mon ingratitude et de ma lâcheté:

IM; iis plutôt continue à le nouuncr foiljlessc, Puisqu'il devient
si foible auprès d'une maîtresse,

22[^] CINNA

Qu'il respecte xxn amoui- qu'il devrait étoiifftr , Ou que , s'il le
combat , il n'ose en triompher. En ces extrémités quel conseil
dois-je prendre ? De quel côiui pencher ? h quel parti me rendre ?

Qu'une ame généreuse a de peine a faillir î ' ^ Quelque fruit que par-là j'espère de cueillir, Les douceurs de l'amour , celles de la vengeance, La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance , N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison S'il les faut acquérir par une trahison, S il faut percer le flanc d'un prince magnanime ^ Qui du peu que je suis fait une telle estime, Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens, Qui ne prend pour régner de conseils que les miens. O coup , ô trahison trop indigne d'un honune ! ^ Eure , dure à jamais l'esclavage de Rome , Périsse mon amour , périsse mon espoir , Plutôt que de ma main parte un crime si noir ! Quoi ! ne m'offic-t-il pas tout ce que je souhaite, l'A qu'au prix de son sang ma passion achète . * Pour jouir de ses dons faut-il 1 assassiner ! Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?

Mais je dépends de vous, ô serment téméraire, 5 O haine d'Emilie , ô souvenir d'un père ! ^ Ma foi , mon cœur , jnou bras , tout vous est engagé , Et je ne puis plus rien que par votre congé : C'est à vous à régler ce qu'il foUt que je fasse ; C'est à vous , Emilie , à lui donner sa grâce ; Vos seules volontés président à son sort , Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort. O dieux , qui comme vous la rendez adorable, îlendez-la, comme vous, à mes vœux exorable*, ?

EMILIE, C I N N A , F U L V I E

EMILIE

GnvcES aux dieux, Cinna, ma frayeur étoît vaine,"

Aurun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Kt je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
C>rtave en ma présence a tout dit à Livie,
I"t par cette nouvelle il m'a rendu la vie.
c 1 is N A.

Le désavoûrez-vous ? et du don qu'il me fait Voudrez- vous retarder le bienheureux effet?

EMILIE

L'effet est eu ta main;

CINNA

Mais plutôt en la vôtre.

EMILIE

Je suis toujours moi-même , et mon cœur n'est point artre ;
Me donner à Cinna , c'est ne lui donner rien , (J'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA

Vous pouvez toutefois O ciel ! l'osé-jc dire ?

EMILIE

Que puLs-je ? et que crains-lu ?

CINNA

Je tremble , je soupire ,

226 CINNA

Il.1 vois que , si nos cœurs avoient mêmes de'sirs, je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs. Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ; Mais Je n'ose parler, et je ne puis me taire.

EMILIE

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr. Je vous aime , Emilie ; et le ciel me foudroie si cette passion ne fait toute ma joie , Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur Que peut un digne objet attendre d'un grand coeur ! Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame ; En me rendant heureux vous me rendez infâme: (cette bonté d'Auguste

EMILIE

Il suffit , je t'entends ; Je vois ton repentir et tes vœux inconstants. Les faveurs du tyran emportent tes promesses ; * Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ; Et ton esprit crédule ose s'imaginer Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner je Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne : Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne. U peut faire trembler la terre sous ses pas, ^ Mettre un roi hors du trône , et donner ses états , De ses proscriptions rougir la terre et l'onde , Et cliiiiiiger a son

gré l'ordre de tout le monde ; Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir. 4

CINNA

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.

A C T E 1 11 , s C È I N E I V. 227

Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure ; ^ La pitié que je seus ne me rend point parjure ; J'ohnis sans réserve à tous vos senliraeuts, Et prends vos intérêts par-delà mes serments. ®

J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime, Vous laisser écliapper cette illustre victime : César se dépouillant du pouvoir souverain Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein ; La conjuration s'en alloit dissipée , 7 Vos desseins avortés , votre haine tiompée : Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné, El pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMIIt.IE.

Pour jT\o l'immoler, traître! Et lu veux que mol-nif-mt* Te retienne ta main , qu'il vive, et que je l'aime, Que je sois le butin de qui l'ose épargner, ^ El le prix du conseil qui le force à régner !

Ne me condamne/ point quand je vous ai servie : Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ; Et , malgré ses bienfaits , je rends tout à l'amour -9 ^uand je veux qud jîérisse , ou vous doive le jour. \vec les premiers vœux de mon ohéissanoe ioufficz ce foible effort de ma reconnoissancc , "" }uc je tâche de vaincre un indigne counoux , It vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous. Jnc ame généreuse, et que la vertu guide , ' '■ 'uit la honte

des noms d'ingrate et de perfide ; Ule rn hait l'infamie attachée
au bonheur, 'et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneii: .

C I N I S' A

Je fais gloire , pour moi , de cette ignominie :

La perfidie est noble envers la tyrannie ;

Et qnand on rompt le cours d'un sort si malheureux ,

Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux. *^

CINNA

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

EMILIE

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine. ' ^

CINNA

Un cœur vraiment romain. . . .

EMILIE

Ose tout pour ravir Une odieuse vie à qui le fait servir : U fuit
plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honnccxu' que de l'être d'Octave ; Et nous
voyons souvent des rois à nos genoux Demander pour appuis tels

esclaves que nous ; Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
- Il nous fuit souverains sur leurs grandeurs suprêmes ; U
prend d'eux les tributs dont il nous enrichit, Et leur impose un
joug dont il nous affranchit.

EMILIE

L'indigne ambition que ton coeur se propose !

Pour être plus qu'un roi lu te crois quelque chose ! ' 5

Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain ' ^

Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?

Antoine sur sa t^te attirera notre haine

En se déshonorant par l'amour d'une reine';

A C T E 1 1 1 , s C É I N " E 1 V. 229

Atiale, ce grand roi dans la pourpre blanchi, *7. Qui du peuple
romain se nommoit l'affranchi , Quand de toute l'Asie il se fût vu
l'arbitre, Eût encor moins prisé son trône que ce titre. Souviens-
toi de ton nom, soutiens sa dignité J Et , prenant d'im Romain la
ge'nérosité , Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois , et pom' vivre sans maître.

CINN A.

Le ciel a trop fait voir, en de tels attentats , *8

Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;

Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,

Quand il élève un trône , il en venge la chute ;

Il se met du parti de ceu^ qu'il fait régner ;
Le coup dont on les tue est long-temps à saigner ;
Et quand à les punir il a pu se résoudre ,
De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre.

EMILIE

Dis que de leur parti toi-même tu te rends , '9 De te remettre
au foudre à punir les tyrans.

Je ne t'en parle plus : va , sers la tyrannie ; Abandonne ton
ame à son lâche génie ; Et, pour rendre le calme h ton esprit flot-
tant, Oublif? et ta naissance et le prix qui t'attend. Sans emprun-
ter ta main pour servir ma colère, ^® Je saurai bien venger mon
pays et mon père. J'aurois déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras; C'est lui qui, sous tes
lois me tenant asservie, I^l'a fait en ta faveur prendre soin de ma
vie. Seule contre un tyran, en le faisant périr, Par les mains de sa
garde il me falioit mourir ;

p. Corneille. I. 20

230 CINNA.

Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ; Et comme pour toi
seul l'amour veut que je vive,^^ J'ai voulu , mais en vain , me
conserver pour toi. Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi , grands dieux-, si je me suis tromp<^ Quand
j'ai pensé chérir un neveu de Pompée, ^^ Et si d'un faux-sem-
blant mou esprit abusé A fait clioix d'un esclave en son lieu sup-
posé. Je t'aime toutefois , quel que tu puisses être ; Et si pour me

gagner il faut trahir ton maître , Mille autres à l'envi recevraient
cette loi , ^^ S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi :
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne. Vis pour
ton cher tyran , tandis que je meurs tienne: Mes jours avec les
siens se vont précipiter, Puisque ta lâcheté n'ose nie mériter.

Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée , De ma
seule vertu mourir accompagnée , Et te dire en mourant d'un es-
prit satisfait : « iS'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as
fait; Je descends dans la tombe où tu m'as coudanmce , Où la
gloire me suit qui t'étoit destinécT Je meurs en détruisant un
pouvoir absolu ; •Mais je vivrois à toi si tu l'avois voulu. »

Eh bien , vous le voulez , il faut vous satisfaire ,

il faut affranchir Rome , il faut venger un père ,

Il faut sur un tyran porter de justes coups ;

Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.

S'il nous Ole a son gré nos biens, nos jours, nos femmes, '■">

Il u'a point jusqu'ici tyrannisé nos amcs;

ACTE III, SCÈN E 1 V. uùj

!\iais l'empire Inluimain qu'exercent vos beautés '^ 5 Force jus-
qu'aux esprits et jusqu'aux voloulés. Vous me faites priser ce qui
me deshonne ; '^ Vous me faites haïr ce que mon ame adore ;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois Exposer tout le
mien et mille et mille fois : Vous le voulez , j'y cours, ma parole

est donnée j Mais ma main aussitôt contre mon sein tournée, ^7
Aux mânes d un tel prince immolant votre amant , A mon crime
forcé joindra mon cliâtiment , Et , par cette action dans l'autre
confondue , Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue. Adieu.

EMILIE, FULVIE

FULVIE

Vous avez mis sou ame au désespoir

EMILIE

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE

Jl va vous ob«'ir aux dépens de sa vie : Vous en pleurez 1

Hélas ! cours après lui , Fulvie •, Et, si ton amitié daigne me
secourir, Arrache-lui du ojeur ce dessein de mourir ; Dis-lui

FULVIE

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguîte?

EMILIE

Ah ! c'est faire h ma haine uue loi trop injuste.

FULVIE

Et quoi donc ?

EMILIE

Qu'il achève , et dégage sa foi , ^ Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

SCÈNE I

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYGLÈTE,

Gardes.

AUGUSTE

J. OUT ce que tu me dis , Euphorbe , est incroyable. '

EUPHORBE

Seigneur, le récit même eu paroît effroyable: On ne conçoit qu'à peine une telle fureur, Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi î Cinna ! quoi ! Maxime !

Les deux que j'honorois d'une si haute estime,

A rp^ii j'ouvrais mon cœur, et dont j'avois fait choix

Pour les plus importants et plus nobles emplois !

Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,

Pour m'arrarhcr le jour l'un et l'autre conspire !

Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,

Va montre un cœur touché d'un juste repentir :

Mais Cinna !

EUPHORBE

Cinna seul dans sa rage s'obstine , ^ Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ; Lui seul combat encor les vertueux efforts Que sur les conjurés fait ce juste remords j

Et, malgré les frayeurs h leurs regrets mêlées, Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE

Lui seul les encourage , et lui seul les séduit î O le plus déloyal que la terre ait produit î O trahison conçue au sein d'une furie ! O trop sensible coup d'une main si chérie ! Cinna , tu me trahis ! . . . Poiyclète, écoutez.

(Il lui p?rle à l'orpille j POLYCLÈTE.

Tous vos ordres , seigneur , seront exécutés.

AUGUSTE

Qu'Éraste en même temps aille dire a Maxime Qu'il vienne recevoirii- le pardon de son crime.

SCÈISE II.

AUGUSTE, EUPHORBE

EUPHORBE

fr. l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir. '
A peine du palais il a pu revenir ,
Que , les yeux égarés , et le regard farouche ,
Le cœur gros de soupirs , les sanglots h la bouche ,
Il déteste sa vie , et ce complot maudit ,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Va ra'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité.)>
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;
Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de &a tragique histoire.

SCÈNE III

AUGUSTE

Ciel, à qui voulez- vous désormais que je fie '-
Les secrets de mou ame et le soin de ma vie ?

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte les amis ,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines.
Et si votre ligueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre. Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné ! Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné , ^- De combien ont rougi les champs de Macédoine, Combien en a versé la défaite d'Antoine , Ciombieu celle de Sexte; et revois tout d'un temps Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ; Remets dans ton esprit , après tant de carnages , De tes proscriptions les sanglantes images , Où toi-même, des tiens devenu le bourreau, Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :

Et puis ose accuser le destin d'iDJustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice ,
Et que , par ton exemple à ta perte guidés ,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste , et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise j
Rends un sang infidèle à l'infidélité, ^•

Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne! Quelle
{''aieur, Cinna , m'accuse et le pardonne , Toi, dont la trahison
me force à retenir Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel , et fait seule mon crime , Relève pour
l'abattre un trône illégitime , Et, d'un zèle effronté couvTant son
attentat, S'oppose , pour me perdi'e , au bonheur de l'état ? Donc
jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre î Tu vivrais en repos
après m'avoir fait craindre ! îSon, non, je me trahis moi-même
d'y penser: Qui pardonne aisément invite à l'offenser. Punissons
l'assassin , proscrivons les complices.

Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices! Ma
cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter; JLe veux me faire craindre ,
et ne fais qu'irriter. Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ;
Une tête coupée en fait renaître mille ; Et le sang répandu de
mille conjurés Rend mes jours plus maudits , et non plus assurés.
Octave , n'attends plus le coup d'un nouveau Brute : Meurs , et
dérobe-lui la gloire de ta chute : Meurs ; tu ferois pour vivre un
lâche et vain effort Si tant de gens de pœur font des vœux pour ta
moit ,

ACTE IV, SCÈNE III. a

Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse

Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :

Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir:

I^Ieurs enfin , puisqu'il faut ou tout perdre , ou mourir;

La vie est peu de chose , et le peu qui t'en reste 4

Ne vaut pas l'accléter par un prix si funeste :

Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat,

Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat ;

A toi-même en mourant immole ce perfide ;

Contentant ses désirs , punis son parricide ;

Fais un tourment pour lui de ton propre trépas ,

En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.

Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine; 3

Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains ! à vengeance ! ô pouvoir absolu ! O rigoureux combat d'un cœur irrésolu Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose ! D'un prince malheureux ordonnez quelque chose. Qui des deux dois-je suivre , et duquel m'éloigner ? * Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

AUGUSTE, LIVIE

AUGUSTE

Madame on me trahit, et la main qui me tue Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue. Cinna , Cinna le traître. . . .

LIVIE

Euphorbe m'a tout dit, Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.

Mais t'offririez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE

Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?.

LIVIE

Votre sévérité , sans produire aucun fruit ,

Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.

Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :

Salvidien à bas a soulevé Lépide ;

Murène a succédé , Cépion l'a suivi ;

Le jour à tous les deux dans les tourments ravi

N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,

Dont Cinna maintenant ose prendre la place;

Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects

Ont voulu s'enorgueillir de si lâches projets.

Après avoir en vain puni leur insolence ,

Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ;

Faites son aveu de sa confusion.

Cherchez le plus utile en cette occasion :

Sa peine i)eut aigrir une ville animée ;
Sou pardon peut servir à votre renonunée ;
Et ceux que vos r'guez ne font qu'eflarouclier
Peut-être à vos bontés se laisseront touclier.

AUGUSTE

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet empire Qui nous rend
odieux , contre qui 1 on conspire. J'ai trop par vos avis consulté
là-dessus; ^ Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise ; Si je t'ai mise aux
fers, moi-même je le» brise, Et te rends ton état , après l'avoir
conquis , Plus paisible et plus grand que je ne te lai pris :

ACTE I\\ SCÈIN E 1 V

Si lu me veux haïr, liais-moi sans plus lien feindre j Si tu me veux
aimer, aime-moi sans me craindre : De tout ce qu'eut Sylla de
puissance et d'honneur Lassé comme il en fut , j'aspire ù son
bonJieur.

Assez et trop long-temps son exemple vous flatte*, 3 Mais gar-
dez que sur vous le contraire u'éclate : Ce bonheur sans pareil qui
conserva ses jours Ne seroit pas bonheur s il arrivoit toujours.

AUGUSTE

Eh bien , s'il est trop grand , si j'ai tort d y préendie , J'aban-
donne mon sang à qui voudra l'cpandre. Après un long orage il

faut trouver un poit ; Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

nviE.

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines ?

AUGUSTE

Quoi ! vous voulez gaidier l'objet de tant de haines ?

LIVIE

Seigneur, vous emporter à cette extrémité', C'est plutôt désespoir que gciérusité.

AUGUSTE

Régner, et caresser une main si traîtresse. Au lieu de sa vertu c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE

C'est régner sur vous-même , et , par un noble choix , Pratiquer la vertu lu plus digne des rois.

AUGUSTE

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme ; ^ Vous me tenez parole , et c'en sont là , madame..

Api es tant d'ennemis à mes pieds abattus, Depuis vingt ans je règne , et j'en sais les vertus j 5. Je sais leur divers ordre , et de quelle nature Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture: Tout son peuple est blessé par un tel attentat , Et la seule pensée

est un crime d'état , Une offense qu'on fait à toute sa province , ®
Dont il faut qu'il la venge , ou cesse d'être prince.

LIVIE

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE

Ayez moins de foiblesse , ou moins d'ambition.

LIVIE

Use traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE

lyCiel m'inspirera ce qu'ici je dois faire. Adieu : nous perdons
temps.

LIVIE

Je ne vous quitte point , Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point. 7

AUGUSTE

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune. ^

LIVIE

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(seule.)

Il m'échappe ; suivons , et forçons-le de voir Qu'il peut , en faisant grâce , affTermir son pouvoir, Et qu'enfin la clémence est la

plus belle marque Qui fasse à l'univers connoître un vrai
monarque.

EMILIE, F U L V I E

EMILIE

D'où me vient cette joie? et que mal-h-propos H.
Rien esprit malgré moi goûte un entier repos !
César mande Cinna sans me donner d'alarmes !
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenois d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement I
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?
rue L VIE.
J'avois gagné sur lui qu'il almeroit la vie,
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux, '
Faire un second effort contre votre courroux ;
Je m'en applaudissois, quand soudain Polyclète.
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit ,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.

Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;
Chacun diversement soupçonne ([uelque chose; ^
Tous présumant qu'il ait un grand sujet d'ennui ,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse , et que je viens d'apprendre ..
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre ,
<,)u liupliorbc est arrêté sans qu'on sache pourquoi ,
Qae même de son maître on dit je ne sais quoi : ^
Ou lui veut imputer un désespoir funeste ; ^
Un parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du rcstr. '

p. Corneille. I. It l

(^)uc de sujets de craindre et de désespérer, ^
Sans que mon triste coem- eu daigne murmurer !
A cLa'jue occasion le ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre ;
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler :
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler !

Je vous entends , grands dieux ; vos boutés que j'adore JHe
peuvent consentir que je me déshonore, Et ne me permettant
sopirs , sanglots , ni pleurs , Soutiennent ma vertu contre de tels
mallieurs : Vous voulez que je mciu'e avec ce grand courage Qui

m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ; Et je veux bien périr
comme vous l'ordonne?. , 9 Et dans la même assiette où vous me
retenez.

O liberté de Rome ! ô mânes de mon père ! J'ai fait de mon
côté tout ce que j'ai pu faire : Contre votre tyran j'ⁱ ligué ses
amis, Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis : Si l'effet a
manqué , ma gloire n'est pas moindre ; N'ayant pu vous venger,
je vous irai rejoindre , fût-ils si fumante encor d'un généreux coui-
toux , Par un trépas si noble et si digne de vous, Qu'il vous fera
sur l'heure aisément reconnoître Le sang des grands héros dont
vous m'avez fait naître.

MAXIME, EMILIE, F U L \ I E

EMILIE

Mais je vous vois , Maxime , et l'on vous faisoit mort î '

Euphiorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;

Se voyant arrêté , la trame de'couverte ,

Il a feint ce trépas pour empêclier ma perte.

EMILIE

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME

Que son plus grand regret, C'est de voir que César sait tout
votre secret : En vain il le dénie et le veut méconnoître, Évandre a

tout conté pour excuser son maître ; Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

EMILIE

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;

Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME

U vous attend clicz moi.

EMILIE

Chez vous !

MAXIME

C'est vous suq>reudre ; Mais apprenez le soin que le ciel a de vous; C est un des coujurds qui v.i fuir avec nous.

244 CINNA

Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive ; jNous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

EMILIE

Me connois-tu , Maxime ? et sais-tu qui je suis ?

MAXIME

En faveur de Cinna je fais ce que je puis , ^ Et tâclie à garantir de ce malheur extrême La plus belle moitit qui reste de lui-

même. Sauvons-nous , Emilie ; et conservons le jour , Afin de le venger par un heureux retour.

EMILIE

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre, 3 Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre. Quiconque après sa perte aspire à se sauver Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte? O dieux 1 que de faiblesse en une âme si forte ! Ce cœur si généreux rend si peu de combat , Et du premier revers la fortune l'abat ! Rappelez, rappelez cette vertu sublime; Ouvrez enfin les yeux , et connoissez Maxime : C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ; 4 Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ; Et puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une âme, ^ Aimez donc cet ami l'objet de ^ votre flamme ; Avec la même ardeur il saura vous chérir , Que —

EMILIE

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir ! ^ Tu prétends un peu trop : mais, quoi que tu prétendes,

ACTE IV , S C È N E V

Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ; Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas , Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas; Fais que je porte en ^ moi ta vertu parfaite ; Ne te pou-

vant aimer, fais que je te regrette ; IMontre d'un vrai Romain la dernière vigueur, Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur. (^loi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse , Crois-tu qu'elle consiste à ilatter sa maîtresse ? Apprends, apprend de moi quel en est le devoir, V.t donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME

Votre juste douleur est trop impétueuse.

"* EMILIE

La tienne en ta faveur est trop iugcuieuse. Tu me parles dcjà d'un bienlieurtux ri^tour, Et dans tes dé plaisirs tu conçois de l'amoui' I

MAXIME

Cet amoiur en naissant est toutefois extrême ;

C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime;

Et des mêmes ardeurs dont il fut embiasé....

EMILIE

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé. 7 Ma perte m'a surprise , et ne m'a point troublée ; ."Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée ; Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir, Et je vois mulgi é moi plus que je Jic veux voir.

MAXIME

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque peifuli"" . '

EMILIE

Oui, tu lis, puisqu'c-îfin tu veux que je le die.

L'ordre de notre fuite est trop bien concerté , Povtr ne te soupçonner d'aucune lâcheté : Les dieux seroient pour nous prodiges en miracles S'ils en avoient sans toi levé' tous les obstacles. Fuis sans moi , tes amours sont ici superflus. ^

MAXIME

Ah ! vous m'en dites trop.

EMILIE

J'en présume encor plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures; Mais n'espère nou plus m'éblouir de parjures. Si c'est te faire tort que de m'en défier, Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME

Vivez , belle Emilie , et souffrez qu'un esclave

EMILIE

Te ne t'écoute phis qu'en présence d'Octave. Allons, Fulvie, allons.

S CÈNE V r I.

MAXIME

DÉSESPÉRÉ, confus, Ft digne, s il se peut , d'uu plus cruel refus , Que rtsous-tu, Maxime ? et quel est le supplice Que ta vertu prépare h. ton vain artifice ? ^ Aucune illusion ne te doit plus

flatter ; Emilie eu mourant va tout faire éclater. Sur un même échafaud la perte de sa vie ^ ttalera sa gloire et ton ignominie ;

ACTE IV, SCÈNE VII

Et sa mort va laisser h la postérité L'infâme souvenir de ta déloyauté.

Un même jour t'a vu , par une fausse adresse , 4 Trahir ton souverain , ton ami , ta maîtresse , Sans que de tant de dioits en un jour violés, Sans que de deux amants au tyran immolés , Il te reste aucun fruit que la honte et la rage Qu'un remords inutile al-
limie en ton courage.

Euphorbe , c'est l'effet de tes lâches conseils ! Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils ? Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme; 5 lien qu'il change d'état, il ne change point d'amiC ; La tienne , encor servile , avec la liberté iS'a pu prendre un rayon de générosité. Tu m'as fait relever une injuste puissance; l'u m'as fait démentir l'honneur de ma naissance j Alon coëiu- le résistoit, et tu l'as combattu ^ Jusqu'à ce que ta fuurbe ait souillé sa vertu : Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire, Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire. Mais les dieux permettront à mes ressentiments 7 De te sacri(ifr aux yeux des deux amants ; Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime ^ Mon sang leur servira d'assez pure victime. Si daus le tien mon bras justement irrité Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

FIUF DU QUATBIKME ACTE.

AUGUSTE, C I I N N A

AUGUSTE

i RENDS un siège, Cinna, prends; et sur toute chose '

Observe exactement la loi que je t'impose :

Prête , sans me troubler, l'oreille à mes discours ;

D'aucun mot , d'aucun cri , n'en interromps le cours ;

Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence

A ton émotion fait quelque violence ,

Tu pourras me rt'pondae , après , tout à loisir.

Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA

Je vous obéirai , seigneur.

AUGUSTE

Qu'il te souviennne De garder ta parole , et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tieiTS Furent les ennemis de mon père , et les miens : Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ; ^ Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance , Leur 11 aine, enracinée au milieu de ton sein , T'avoit mis contre moi les armes à la main. Tu fus mon ennemi même avant que de naître, Et tu le fus encor qmand lu me pus connoître ;

CINNA. ACTE V, SCÈNE I. 2^9 Et l'inclination jamais n'a dément
 Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti : Autant que tu
 l'as pu les effets l'ont suivie. Je ne m'en suis vengé qu'en te don-
 nant la vie : Je te fis prisonnier pour te combler de biens ; !\Ia
 cour fut ta prison , mes favens tes liens. ^ Je te restituai d'abord
 ton patrimoine ; Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ; Et
 tu sais que depuis à chaque occasion Je suis tombé pour toi dans
 la profusion. Toutes les dignités que tu m'as demandées Je te les
 ai sur l'heure et sans peine accordées ; Je t'ai préféré même à
 ceux dont les parents Ont jadis dans mon camp tenu les premiers
 rangs, A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire , i'.t qui
 m'ont conserve le jour que je respire : De la fac^on enfin qu'avec
 loi j'ai vécu, 4 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le ciel me voulut , eu rappelant Mécène , Après tant de fa-
 veurs montrer un 2)eu de haine, Je te donnai sa place en ce triste
 accident, Et te fis, après lui, mon plus cher confident. Aujourd'-
 lui même encor, mon ame irrésolue Me pressant de quitter ma
]uisi.ance absolue , De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis ;
 Et ce sont, malgré lui , les tiens que j'ai .'uivis. lien plus, re
 même jour je u; donne Emilie, I.e di^ne objet des vœux de toute
 l'Italie, J*k qu'ont mise si haut mon amour et mes soins , Qu'en
 te couronnant roi je t'aurois donné moins. •* Tu t'en souviens,
 Cinna ; tant d'iitur et tant de gloiie Ne peuvent pas sitôt sortir de
 ta mémoire j

2 jo C 1 N N A.

Mais, ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,

Cinna, t*i t'en souviens, et veux m'assassiuer.

CINNA

Moi , seigneur .' moi , que j'eusse une amc si traîtresse ! Qu'un si lâche dessein....

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse :

Sleds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux j Tu te justifieras après , si tu le peux. Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole, Pendant le sacrifice ; et ta main pour signal I\Ie doit au lieu d'encens donner le coup fatal ; La moitié de tes gens doit occuper la porte , L'autre moitié te suivre , et te prêter main-forte. Ai-je de bons avis , ou de mauvais soupçons ? ^ De tous ces meurtriers te dirai-je les noms? Procule, Glabrion, Virginian, Rutile, Marcel , Plaute , Lénas , Pompone , Albin , Icile , Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé: Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ; Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes , Que pressent de mes lois les ordres légitimes , Et qui, désespérant de les plus éviter. Si tout n'est renversé, ne sauroient subsister.

Tu te tais maintenant, et gardes le silence, Plus per confusion que par oJ)éissance.

Quel étoit ton dessein , et que prétendois-tu Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ? AfTianchir ton pays d'un pouvoir monarchique? Si j ai bien entendu tantôt ta politique.

ACTE V, SCÈNE I. aSi

Son salut d'aujourd'hui dépend d'un souverain Qui , pour tout conserver, tienne tout en sa main ; Et si sa liberté te luisoit entreprendre , Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre j Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'état, Sans vouloir l'acquérir par un assassinat. Quel étoit donc ton but ? d'y régner h ma place ? D'un étrange malheur son destin le menace, Si pour monter au trône et lui donner la loi Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi , Si jusques à ce point son sort est déplorable ^ne tu sois après moi le plus considérable , Et que ce grand fardeau de l'empire romain Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main. Apprends h te connoître , et descends en toi-même : On t'honore dans Rome, on te courti'^e, on t'aime, Chacun tremble sous toi , chacun t'olTre des vœux ; Ta fortune est bien haut, tu peux ce q'ie tu veux : Mais tu fcrois pitié même à ceux qu'elle irrite , 7 M je t'abandonnois à ton peu de mérite. Dse me démentir, dis-moi ce que tu vaux ; zonte-moi tes veitus , tes glorieux travaux , Les rares qualités par où tu m'as dû plaire , Et tout ce qui l'élève au-dessus du vulgaire. Ma faveur fait ta gloire , et ton pouvoir en vient ; ?A\c seule t'élève, et seule te soutient; J'cst elle qu'on adore , et non pas ta personne ; Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ; Et pour te faire clioir je u'aurois aujourd'hui ^'i retirer la main qui seule est ton appui, l'aime mieux toutefois céder à ton envie ; If^ne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.

Mais oses-tu penser que les Serviliens , Les Cosses , les Métels , les Pauls , les Fabiens , Et tant d'autres enfin de qui les grands courages Des héros de leur sang sont les vives images , Quittent

le noble orgueil d'un sang si généreux , Jusqu'à pouvoir souffrir
que tu règues sur eux? Tarie , parle , il est temps.

CINSA.

Je demeure stupide jSon que votre colère ou la mort m'inti-
mide ; Je vois qu'on m'a trahi , vous m'y voyez rêver, Et j'en
clierche l'auteur sans le pouvoir trouver. Mais c'est trop y tenir
toute lame occupt'e. Seigneur, je suis Romain, et du sang de
Pompée : Le père et les deux fils , lâchement égorgés , Par 'a mort
de Cx'sar étoienl trop peu vengés ; C'est là d'un beau dessein
l'illustre et seule cause : Ft puisqii'à vos rigueurs la trahison
m'expose, !N'attendea p .iut de moi d'infâmes repentirs,*^
D".nutils re;^rets , ni de houleux soupiis. Le sort vous est pro-
pice autant qu'il m'est contraire : Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il
vous faut faire ; 9 Vous devez un exemple à la postérité', Et mon
trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me braves, Cinna ; tu fais le magnanime ; Et, loin de l'excuser, tu couronnes ton crime. Voyous si ta constance ira jusques
au bout. Tu sais ce qui t'est dû , tu vois que je sais tout ; Fais ton
arrêt toi-même , et choisis tes supplices.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, EMILIE, FULVIE

tIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les complices ; ' Votre Emi-
lie en est , seigneur, et la voici.

CINNA

C'est elle-même , ô dieux î

AUGUSTE

Et toi , ma fille, aussi !

EMILIE

Oui , tout ce qu'il a fait , il l'a fait pour me plaire ; Et j'en étois ,
seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE

Quoi ! l'amour qu'en ton cœm- j'ai fait naître aujourd'hui ^
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ? Ton ame à ces
transports un peu trop s'abandonne , Et c'est trop tôt aimer
l'amant que je te donne.

EMILIE

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments N'est point le
prompt efft de vos commandements ; Ces flammes<lans nos
cœurs sans votre ordre étoient nées; Et ce sont des secrets de
plus de quatre anne'es : Mais, quoique je l'aimasse et qu'il brûlât
pou- — " Une haine plus forte à tous deux fit la loi ; Je ne voulus
jamais lui donner d'espéra»" Qu'il ne m'eût de mon p^re assuré '
Je la lui fis jurer; il chcroli d' Le ciel rompt le succès qu' p. Cffrn-
cille. I

Et je vous viens, seigneur, oftrir une victime,

Non pour sauver sa vie en me char ^eant du crime ;

Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'état :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce (jui m'amène, et tout ce que j'espère;

AUGUSTE

Jusques à qoiand , ô ciel , et par quelle raison Prendrez-vous
contre moi des traits dans ma maison ? Pom- ses deTiordements
j'en ai cl)ass« ^ Julie ; Mon amour eu sa place a fait choix d'Emi-
lie, Et je la vois comme elle i/)digne de ce rang. L'une m'ôtoit
l'honneur, l'autre a soif de mon sang; Et prenant toutes deux leur
passion pour guide , L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
4 O ma fille 1 est-ce là le prix de mes bienfaits ? 5

EMILIE

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

EMILIE

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au criaie enseigné le chemin.
Le mien d'avec le votre eu ce p- int seul diffère.
Que votre ambition s'est inunolé mon père.

Et qu'un juste counoux dont je me sens brûler
 A son sang innocent vouioit vous immoler.
 C'en est trop , Emilie ; arrête , et considère ^ Qu'il t'a trop bien
 pavé les bienfaits de ton père :
 Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
 Fut un crime d'O'-tave, et non de l'empereur.
 Tous ces crimes d'rtnt qu'on lait poi- la couronne,
 Le ciel nous en aîtsout aiors qu'il nous la donne;
 Et, dans le sucn' r.nni où sa laveur l'a mis, 7
 Le passé devient juste, et l'avenir permis.
 Qui peut y parvenir ne peut être coupable :
 Quoi qu'il ait fait ou fasse , il est inviolable :
 Nous lui devons nos biens , nos jours sont en sa main ;
 Et jamais on u'.i droit sur ceux du souverain.
 Aussi , dans le discours que vous venez d'entendre , Je parlols
 pour l'aigrir , et non pour me défendre :
 Punissez donc, seigneur, ces crlmiaels appas Qui de vos favo-
 ris fout d'illustres ingrats; Tranchez mes tristes jours [:our assu-
 rer les vôtres. Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres; ^ Et
 je suis plus il craindie, et vous plus en danger, Si j'ai l'amour en-
 semble et le sang à venger.

CINNA

Que vous m'iiycz séduit , et que je souffre encore D'être d<'sliuoré par celle que j'adore ! . . . Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer: J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer; A mes plus saints désirs la trouvant inHexible, Je crus qu'à d'.uilres soins elle seroit sensible ; Je parlai de son p:'re et de votre rigueur, Et l'offre de mon bras suivit celle du coeur. Que la venf;eanre est douce Ix l'esprit d'une femme ! 9 Je rattaqu.ii))ar l.i , pir-lîi je pris son ame ; "" Luiis mon j)eu de nu'ijle (Ile me négligeoit, Et ue put négliger le bras qui ia veuguuit:

■jM c I n n a.

Elle n'a conspiré que par mon artifice ;

Jen suis le seul auteur, elle n'est que complice. * '

EMILIE

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me cliérir

Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire. **

EMILIE

La mienne se flétrit si Cësar te veut croire.

CINNA

Et la mienne se perd si vous tirez à vous Toute celle qui suit de si généreux coups.

EMILIE

EL bien , prends-en ta part , et me laisse la mienne ; ' ' Ce seroit l'affciblr que d'affoiblir la tienne : La gloire et le plaisir, la honte et les tourments, Tout doit être commun entre de vrais amants. '4

Nos deux âmes , seigneur , sont deux âmes romaines : Unissant nos désirs nous unîmes nos haines. De nos parents perdus le vif ressentiment Nous apprit nos devoirs en un même moment ; En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ; Nos esprits généreux ensemble le formèrent ; Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas: Vous vouliez nous unir , ne nous séparez pas.

AUGUSTE

Oui , je vous unirai, couple ingrat et perfide, Et plus mon ennemi qu Antoine ni Lépide ; Oui , je vous unirai , puisque vous le voulez : Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ,

**AUGUSTE, LIVIE, CI>^NA, MAXIME,
EMILIE**

FULYIE.

AUGUSTE

Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME

Honorez moins, seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE

Ne parlons plus de crime après ton repentir, Après que du péril tu m'as su garantir ; C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME

De tous vos ennemis connoissez mieux le pire : Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez, C'est ma jalouse rage à qui vous le devez

Un vertueux remords n'a point touché mon âme; Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame; Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé , ' De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé. Je voulois avoir lieu d'abuser Emilie, Et trahir son espoir, la tirer d'Italie, Et pensois la résoudre à cet enlèvement ^ Sous l'espoir du retour pour venger son amant. Mais , au lieu de goûter ces grossières amorces , Sa vertu combattue a redoublé ses forces : ^

Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus , Et je vous en ferois des récits superflus ; Vous-> voyez le succès de mon lâche artifice. Si pourtant quelque grâce est due à mon indice ,4 Faites périr Kuplior au milieu des tourments,^ Et souffrez que je meure aux yeux de ces rivaux. J'ai trahi mon ami , ma maîtresse , mon maître , Ma gloire , mon pays , par l'avis de ce traître ; Et croirai toutefois mon bonheur infini Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE

En est-ce assez , ô ciel ! et le sort pour me nuire

A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor se duire ?

Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ,
 Je suis maître de moi comme de l'univers;
 Je le suis , je veux 1 être. O siècles , ô mémoire ,
 Conservez h jamais ma dernière victoire ;
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons amis , (Jinna , c'est moi qui t'en convie : " Comme à
 mon ennemi je t'ai donné la vie ; Et , m'dgré la fureur de ton lû-
 clie dessein , Je te la donne encor comme à mon assassin. Com-
 mençons un combat qui montre par l'issue Qai l'aura mieux de
 nous ou donnée ou reçue. Tu trahis mes bienfaits, je les veux re-
 doubler; Je t'en avois comblé , je t'en veux acca}ler : Avec cette
 beauté que je t'avois donne'e Reçois le consulat pour la prochaine
 année.

Aime Cinna , ma fille , en cet illustre rang ; 7 Préfère-s-en la
 pourpre à celle de mon sang ;

A C T E V , s C È N E 1 1 I. âSj

j^pprends sur mon exemple à vaincre ta colère : Te rendant
 un époux , je te rends plus (ju'un père.

EMILIE

Et je me rends , seigneur, à ces hautes bontés ; Je rerouvie la
 vue auprès de leurs clartés : Je connois mou forfait qui me
 sem)]loit justice^ F.t, ce que n'avoit pu la terreur du supplice, Je

sens naître en mon anie un repentir puisr.ant; Et mon cu-ur eu secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandcui ^uprême; Et piur prouve, seigneur, je n'en veux que moi-même : J'ose avec vanité me donner cet éclat, ^ Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état. Ma haine va mourir, que j'ai crue Immortelle; J^lle est morte , et ce cœur devient sujet fidèle ; Et prenant désonnais cette Jiaine en horreur. L'ardeur cie vous servir succède à sa fureur.

CINNA

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses Au lieu de châtiments trouvent dfs rérompenses? O vertu sans exemple ! û clémence , qui rend Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand .'

AUGUSTE

Cesse d'en retarder un ouhli magnanime; Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime : Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis Vous conserve innocents, et me rend mes amis.

i .1 Maxime.)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée; Kcuire dans ton crédit et dans ta renommée.

Qu'Euphorbe de tous ti'ois ait sa grâce à son tour. Et que demain l'hymen couronne leur amour : Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice. 9

MAXIME

Je n'en murmure point, il a trop de justice ; Et je suis plus confus , seigneur, de vos bontés , Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA

Souffrez que ma vertu dans mon coeur rappelée Vous consacre une foi lâchement violée, Riais si feime à présent, si loin de chajiceler, Que la chute du ciel ne pourroit l'ébranler.

Puisse le grand moteur des belles destinées Pour prolonger vos jours retrancher nos années ; Et moi , par un bonheur dont chacun soit jaloux , Perdre poui- vous cent fois ce que je tiens de vous !

LIVIE

Ce n'est pas tout, seigneur; une céleste flamme D'un rayon prophétique illumine mon anie. ' ** Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ; De votre heureux destin c'est l'immualile loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre ; On portera le joug désormais sans se plaindre ; Et les plus indomtés , renversant leurs projets , Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ; Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie]N 'attaquera le cours d'une si belle vie ; Jamais plus d'assassins , ni de conspirateurs : Vous avez trouvé l'art d'être maître des coeurs. Home avec une joie et sensible et profonde Se démet en vos mains de l'empùe du monde ;

ACTE V, SCÈNE III. adi

Vos royales vertus lui vont trop enseigner Que sou bonheur consiste à vous faire régner: D'une si longue erreur pleinement affranchie, Elle n'a plus de vœux que jxiur la monarchie , Vous prépare déjà des temples , des autels , Et le ciel une place entre les immortels ; Et la postérité, dans toutes les provinces, Donnera votre exemple aux plus géné'reiix princes,

AUGUSTE

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer. Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer ! Qu'on redouble demain les heureux sacrifices Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ; Et que vos conjurés entendent publier Qu'Auguste a tout appris , et veut tout oublier.

I-IN D£ CINNA.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsdoeuvredepc01cornuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.